BIBLIOTECA NAZ
112
D
12
NAPOLI

112
D
12-15

OEUVRES DRAMATIQUES

DU

COMTE ALFIERI.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.
DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE.
MYRRHA.
POLINICE.
ANTIGONE.
MÉROPE.

OEUVRES DRAMATIQUES

DU

COMTE ALFIERI,

TRADUITES DE L'ITALIEN,

PAR C.-B. PETITOT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, AU COIN DE LA RUE BAILLIF.

1802. — (AN 10.)

DISCOURS PRÉLIMINAIRE*.

L'ART de la tragédie, porté par les Grecs et par les Français, à son plus haut degré de perfection, obtint en Angleterre et en Allemagne, des succès que le bon goût réprouva, et qui ne furent avoués dans la patrie de Corneille et de Racine, qu'à une époque où la satiété des chefs-d'œuvres fesoit recourir aux conceptions monstrueuses, où la littérature dégénérée tomboit dans cet état de dégradation qui suit toujours les siècles de son perfectionnement. L'Italie, cette contrée si favorable aux arts, où les lettres avoient reparu dans le quatorzième siècle, et

(*) Quelques fragmens de ce discours ont été insérés dans les numéros 5 et 7 du *Mercure de France* et dans le *Journal des Débats*.

sous le pontificat de Léon X, demeura en arrière dans cette partie importante de la haute poésie. Les admirateurs de l'*Arioste* et du *Tasse*, ne purent se vanter d'opposer aux anciens des Sophocle et des Euripide, comme ils se flattoient de leur opposer un Homère et un Virgile. A l'exception de la *Sophonisbe* du Trissin, qui fut représentée sous Léon X, et de la *Mérope* de Maffei, qui parut dans le siècle dernier, toutes les productions tragiques de l'Italie, jusqu'à l'époque de celles d'Alfieri, ne furent que de froides imitations des poëtes étrangers, ou de foibles conceptions qui ne survécurent pas à leurs auteurs.

On a cherché long-tems les causes du peu de succès qu'ont obtenu les tentatives qui ont été faites pour perfectionner l'art de la tragédie dans un pays où a paru la première pièce de ce genre, depuis la renaissance des

lettres. Quelques personnes ont pensé que le caractère des Italiens modernes, porté plutôt aux bouffonneries qu'aux amusemens nobles, s'étoit constamment opposé aux progrès d'un art dont le but est d'élever l'ame ; elles se sont fondées sur ce que, dans leurs poëmes les plus sérieux, et même dans les discours de leurs prédicateurs, on trouvoit des sacrifices à ce goût national : sacrifices absolument incompatibles avec la bonne tragédie. D'autres ont cru que leurs succès dans la musique, leur passion pour l'opéra, fortifiée par les poëmes du célèbre Métastase, les avoient détournés d'un genre beaucoup plus difficile, et qui avoit pour eux moins d'attraits. D'autres enfin, ont attribué cette lacune de leur littérature, au défaut d'une capitale où tous les talens se trouvassent réunis, où ils fussent protégés, où le goût du public pût se former, qui fût le centre

des lettres, et qui possédât un théâtre permanent.

Il n'est pas douteux que ces diverses causes n'aient influé plus ou moins sur la culture d'un art qui ne peut se soutenir seul, et qui a besoin, pour fleurir, d'un concours de circonstances que l'Italie n'a point offert. J'ai cependant cru en remarquer une qui, peut-être plus que toute autre, a réprimé l'essor que pouvoit prendre la muse tragique.

Lorsque le Dante forma la langue italienne, elle prit la force et la précision de ce poëte énergique. Pétrarque qui la perfectionna, lui conserva sa vigueur; l'Arioste lui donna plus de grâce et d'élégance; le Tasse la rendit héroïque, l'employa à peindre les passions les plus violentes, ainsi que les sentimens les plus tendres; et quoiqu'il ait quelquefois trop sacrifié au goût que l'on avoit, de son tems, pour les

concetti, la langue dont il se servit ne perdit rien de ses antiques avantages. Mais, depuis ces grands hommes, le goût que l'on avoit pour l'harmonie musicale, s'étendit sur les productions poétiques; on ne s'attacha presque plus qu'à employer des mots sonores; on négligea les pensées, les sentimens, pour se borner à flatter les oreilles délicates d'un peuple si sensible à l'harmonie. Les improvisateurs qui, sans idées fixes, sans réfléxion, fesoient à l'instant des vers sur un sujet donné, et dans leurs poésies vagues et sans couleur ne cherchoient qu'à produire des sons agréables, contribuèrent encore à faire dégénérer la langue poétique, à l'amollir et à la corrompre, en lui ôtant les difficultés salutaires, qui, par le travail auquel elles forcent le poëte, sont la source des plus grandes beautés.

On sent qu'une telle langue n'étoit

plus propre à un genre qui exige, au plus haut degré, la force des pensées, l'éloquence des passions, et la science profonde du cœur humain.

Alfieri, le seul poëte italien qui ait fait des bonnes tragédies, le seul dont la réputation se soit soutenue, dont les productions aient été estimées des étrangers, et qui ait eu la gloire de voir un de ses ouvrages imité avec succès sur la scène francaise, Alfieri sentit quel obstacle lui opposoit la langue dans laquelle il vouloit écrire. Plein d'idées fortes, éprouvant les passions violentes qu'il vouloit peindre, il chercha vainement à les exprimer dans un idiôme qui n'offroit plus, depuis long-tems, que des images agréables, et qui ne se prêtoit ni aux accens douloureux du malheur, ni au recueillement tendre et profond de la mélancolie, ni à la sublimité de l'héroïsme. Voyant l'impossibilité de réus-

sir, en suivant la route commune, il résolut de se faire un langage particulier, de bannir les ornemens frivoles dont les modernes avoient chargé la langue italienne, de la dépouiller de cette harmonie recherchée, à laquelle on sacrifioit la justesse des pensées, et de se rapprocher des anciens poëtes.

Telle fut l'origine de cette passion exclusive pour le Dante, qu'on remarqua en lui, dès sa jeunesse; dévorant les écrits de ce poëte célèbre, dont le caractère avoit plus d'un rapport avec le sien, il chercha à imiter son style, et sur-tout à renfermer, comme lui, des idées fortes dans un petit nombre de mots. En marchant ainsi sur les traces d'un auteur, dont le style avoit vieilli, et que les Italiens même avoient peine à bien comprendre, il tomba dans quelques-uns de ses défauts. Ses compatriotes lui reprochèrent d'avoir adopté une langue barbare et sans élégance,

et d'être souvent obscur à force de vouloir être concis: ce dernier reproche me semble le seul qui soit fondé, en ce qu'il porte sur un genre qui, plus que tous les autres, exige la plus grande clarté.

J'ai dit que le caractère d'Alfieri avoit quelque rapport avec celui du Dante. On sait que ce poëte fougueux vivoit à Florence, dans un tems de factions; qu'il prit part aux dissentions intestines de son pays, qu'il fut banni, et que dans son exil il composa son poëme de l'*Enfer*, où il eut soin de mettre les chefs du parti opposé au sien. Alfieri, vivant sous un gouvernement tranquille et modéré, eut dans sa jeunesse, les mêmes passions qui avoient causé les malheurs du poëte dont il avoit fait son idole. Les productions de la nouvelle philosophie, qui étoient alors dans toute la force de leur premier succès, exaltèrent cette tête ardente,

et contribuèrent à égarer l'imagination d'un jeune homme jouissant des plus brillans avantages de la fortune, mais bientôt ennuyé des plaisirs, fatigué d'être oisif, luttant contre son inutilité, sentant le besoin de répandre les affections qui le dévoroient, et de se distinguer à quelque prix que ce fût. Il paroît qu'à cette époque il étoit livré à une sombre misantropie, et qu'il étoit tombé dans cet état cruel où l'homme rassasié des jouissances, dépourvu d'illusions, prend en haine ses semblables, et se révolte contre les institutions sans lesquelles il ne peut exister de société. « Ce qui m'excita d'abord » à écrire, dit-il, ce fut l'ennui, ce » fut le dégoût de toute chose : jeune » et impétueux, je sentis le besoin de » la gloire ; la nécessité de m'occuper » d'une manière conforme à mes goûts, » me détermina. »

Cette disposition d'un jeune homme

sans expérience, qui, en jetant ses premiers regards sur la société, n'y voit que des abus, n'y remarque que des injustices dont il est indigné, et ne réfléchit point aux avantages des institutions contre lesquelles il ose s'élever, explique assez les principes qu'Alfieri répandit dans ses premiers ouvrages; principes qu'il eut le malheur de voir pratiquer, qu'il abjura aussitôt qu'il en eut apperçu les conséquences, et qui furent pour lui une source perpétuelle de regrets et de repentir. Dans des ouvrages politiques qu'il composa en même-tems que ses tragédies, il exposa sans détour, des opinions exagérées, qu'il reproduisit dans quelques-unes de ses pièces de théâtre, en dérobant leur objet et leur but, mais en leur conservant toute leur force, et en les mettant plus à la portée du commun des hommes. Ces ouvrages politiques, dont la publication eût été interdite

par tous les gouvernemens, restèrent long-tems entre les mains de l'auteur, qui ne les communiquoit qu'à ses plus intimes amis. En 1789, il les fit imprimer à Kell, avec tout le luxe typographique; mais, éclairé par les premières horreurs de la révolution, il voulut les supprimer : quelques exemplaires lui furent soustraits, et l'on en a fait une édition qui vient de paroître.

Jusqu'au dix-huitième siècle on n'avoit point remarqué que les poëtes tragiques se proposassent un but politique, philosophique et moral, dont il ne s'écartassent point; on ne les avoit point vus s'attacher à un système fixe, et diriger toutes leurs compositions vers ce système; le théâtre n'avoit point influé à ce point sur les mœurs et les habitudes des peuples. Dans la Grèce, si l'on en excepte quelques fragmens de la tragédie *des Perses* d'Eschyle, et quelques principes de

Socrate reproduits par Euripide, toutes les pièces tragiques ne représentoient que de grandes infortunes, et les poëtes ne s'attachoient qu'à émouvoir le peuple le plus susceptible d'impressions fortes. Vainement quelques commentateurs se sont efforcés de trouver une idée dominante dans ces sublimes productions; le peu d'accord qui règne entr'eux prouve assez qu'ils ne se fondoient que sur des conjectures vagues. Sous le règne de Louis XIV, les deux grands maîtres de la scène n'ont pas cherché davantage à faire prévaloir un système. Se bornant à élever l'ame, par la peinture des grands sentimens, ou à inspirer la terreur et la pitié, bases antiques de la bonne tragédie, ils n'ont point donné d'autre but à leurs chefs-d'œuvres.

Voltaire ayant, dès sa jeunesse, une haine passionnée pour les institutions religieuses, ne dirigea cependant point

précisément la tragédie contre l'objet de son aversion. Il se contenta de répandre dans ses pièces, des vers qui donnoient lieu à des allusions malignes contre la religion; et, pour détruire cette religion douce et consolante, il s'attacha à retracer les excès d'un fanatisme qu'elle condamna toujours.

Alfieri, plus hardi, fit dominer, dans ses tragédies, sa haine contre le gouvernement d'un seul; choisissant de préférence les sujets qui pouvoient fournir quelques développemens à ses opinions, il les répandit encore dans ceux qui y paroissoient le plus étrangers.

Ce seroit une discussion assez intéressante que celle qui conduiroit à savoir si la tragédie consacrée à fortifier un système politique, philosophique ou moral, fût-il juste et capable de rendre les hommes meilleurs et plus heureux, l'emporteroit, sous le rap-

port de l'art, sur l'ancienne tragédie conçue par les Grecs, et perfectionnée par les Français. Sans entrer dans tous les détails qu'exigeroit une pareille discussion, je pense que la tragédie perdroit beaucoup de son charme, et ne gagneroit rien du côté de l'utilité, parce que la nécessité de rapporter tout à une idée dominante, nuit infiniment au développement des passions, et parce que les hommes qui ne cherchent dans la tragédie que des émotions, se réfroidissent toutes les fois qu'on leur étale des maximes ou des raisonnemens philosophiques, et, comme l'a très-bien observé J. J. Rousseau, prennent toujours dans un sens opposé à celui de l'auteur, les instructions qu'il veut mêler à leurs plaisirs.

On pourra s'étonner avec raison qu'un homme tel qu'Alfieri, qui jouissoit de tous les avantages de la naissance et de la fortune, ait adopté, bien avant

la révolution française, des opinions encore plus exagérées que celles de nos plus ardens *révolutionnaires*. L'étonnement augmentera quand on saura qu'en Italie ces opinions étoient plutôt celles de la noblesse que celles du peuple. On se rappelle encore à Paris d'avoir vu Carracioli, ambassadeur de Naples, ardent sectateur des principes de la société du baron d'Holbak, professant publiquement l'athéisme, et poussant si loin le fanatisme philosophique, qu'il ne pouvoit supporter la vue d'un prêtre; on se rappelle les éloges que lui prodiguèrent d'Alembert et Diderot; et ce qui prouve que l'influence des principes nouveaux s'étoit répandue même sur les souverains les plus absolus, c'est que ce même Carracioli quitta Paris pour aller exercer en Sicile les fonctions de vice-roi, et que, dirigé par les philosophes de Paris, avec lesquels il entretenoit une cor-

respondance qui a été rendue publique, il ne fut occupé, pendant sa longue administration, qu'à détruire les idées religieuses, au sort desquelles fut presque toujours attaché celui de toutes les puissances. La conduite de la noblesse napolitaine, à l'époque de l'invasion des Français, ne laisse aucun doute sur ce que j'ai avancé.

Il falloit que, dans l'organisation des divers états qui composent l'Italie, il y eût une cause secrète de ce vice intérieur. Je crois la trouver dans la souveraineté qui, dans tous ces états soumis au gouvernement d'un seul, étoit entre les mains d'un prince étranger. Les places les plus éminentes étant données à des Espagnols ou à des Allemands, la noblesse se trouvoit éloignée des emplois auxquels elle se croyoit appelée par sa naissance. Retirée dans ses terres, ou traînant dans les villes une existence oisive et fastidieuse, elle ne paroissoit

à la cour que les jours de cérémonie, et nourrissoit une haine secrète contre le prince qui la dédaignoit. Les chagrins de l'ambition trompée durent se changer en aversion contre toute espèce de gouvernement; et les systêmes les plus dangereux naquirent dans un pays où la plus profonde paix régnoit depuis long-tems, et où le flambeau de de l'expérience ne put éclairer des hommes qui, dans leurs vaines spéculations, ne consultoient que leur orgueil et leur dépit. Ce vice, dans l'organisation constitutionnelle des états d'Italie, qui contribua si puissamment aux malheurs du roi Naples, montre la vérité des principes de Montesquieu qui, dans l'ancienne constitution des royaumes de l'Europe, regardoit la noblesse comme le plus ferme appui de l'état monarchique.

Avant de donner une idée du mérite littéraire des tragédies d'Alfieri, je me

propose de faire une courte analyse de ses ouvrages politiques. Outre que je crois procurer quelque satisfaction au lecteur, en lui fesant connoître les diverses sortes de talent de ce poëte, je pense encore qu'il faut retracer ses principales opinions pour les combattre, et pour prévenir le dangereux effet qu'elles pourroient avoir dans des pièces de théâtre où elles sont répandues avec art, et semblent naître du sujet.

Pour détruire d'avance l'impression défavorable que cet examen pourroit donner sur le caractère d'Alfieri, je rappellerai encore qu'il a désavoué hautement les principes que ses ouvrages contiennent, et qu'il fut une des victimes (1) de cette révolution qu'il avoit eu le malheur de provoquer. Leçon terrible pour ces hommes qui, mettant l'imagination à la place de

(1) En 1792, Alfieri quitta la France, et perdit les propriétés qu'il y avoit acquises.

l'expérience, se livrent à des discussions téméraires sur des objets qui intéressent le repos et le bonheur de la société!

(1) Le premier ouvrage politique d'Alfieri fut le livre de *la Tyrannie*.

---

(1) En 1794, Alfieri fit insérer dans *la Gazette Toscane* l'avis suivant : « Vittorio Alfieri croit nécessaire de prévenir le public que les papiers, livres et effets qu'il avoit laissés à Paris lors de son départ, en août 1792, ayant été confisqués et vendus, il pourroit arriver que, par une spéculation de librairie, on fît paroître, sous son nom, des ouvrages qui ne seroient pas les siens, ou qui seroient considérablement altérés. L'auteur déclare d'avance ne reconnoître pour ses ouvrages, que ceux dont la liste suit, et qu'il a déjà publiés. *L'Amérique libre*, *la Vertu méconnue*, *le Panégyrique de Trajan* et les tragédies. » On voit qu'Alfieri désavoue le *Livre de la Tyrannie*, *le Poëme de l'Étrurie vengée*, et *le Prince et les Lettres*. Il est cependant constant qu'il les fit imprimer à Kell; il en distribua un petit nombre d'exemplaires qui existent encore dans quelques bibliothèques, et que j'ai vus. D'ailleurs, quand on n'auroit pas des preuves aussi certaines que ces livres sont de lui, il seroit impossible de se méprendre au cachet original de l'auteur.

C'est dans ce livre qu'il avoit déposé ses pensées les plus secrètes, et qu'il puisoit souvent les maximes qu'il répandoit dans ses tragédies. Cet ouvrage divisé en trois parties, traite de tous les abus qui peuvent résulter du gouvernement d'un seul; l'auteur y peint les vices des cours; il parle du ministère, des armées, de la religion; il compare les anciennes tyrannies aux tyrannies modernes; enfin il examine de quelle manière on peut vivre sous un prince, et jusqu'à quel point on doit se soumettre à sa puissance. Dans cet ouvrage de la jeunesse de l'auteur, on remarque des pensées fortes exprimées avec énergie; mais presque tous les tableaux qui y sont présentés sont remplis d'exagération, presque tous les raisonnemens sont faux; et le lecteur relève à chaque instant les contradictions les plus évidentes.

Le chapitre de la religion peut en of-

frir un exemple. « La religion payenne, dit Alfieri, en multipliant les dieux à l'infini, en fesant du ciel une espèce de république, en soumettant Jupiter même aux lois du destin, devoit être et fut en effet très-favorable à la liberté. Les religions juive, chrétienne et mahométane, en admettant un seul Dieu, maître absolu de toutes choses, devoient être, ont été et sont encore très-favorables à la tyrannie ». Sans s'attacher à réfuter sérieusement ce paradoxe, il suffira de faire remarquer à quel degré d'égarement on doit être parvenu, quand on attribue l'origine de la tyrannie à l'idée la plus sublime où se soient élevés les hommes de tous les tems et de tous les lieux. D'ailleurs, la contradiction est manifeste, puisque l'auteur donne à l'aveugle destin les attributs d'un Dieu unique et tout puissant. Dans le même chapitre, il parle du fanatisme : « Le

fanatisme le plus sublime, le plus utile et le plus capable de former des grands hommes, seroit celui qui créeroit et propageroit une religion et un Dieu, dont la loi commandât, sous les peines les plus terribles, aux hommes d'être libres ». Nous avons vu les effets sanglans de ce fanatisme. Je ne m'arrêterai point à la contradiction qui existe entre ce passage et celui qui précède; j'observerai seulement que le fanatisme naît du sein des religions plus qu'il ne les fonde; et que vouloir armer le fanatisme pour la liberté, c'est vouloir détruire la liberté par l'excès de la plus féroce des passions; excès qui ne peut durer, et dont la cause ne peut manquer de périr avec lui.

La conclusion de cet ouvrage montre quel a été le but de l'auteur en le composant. On voit qu'il prévoyoit tous les maux que peuvent entraîner les révolutions politiques, mais qu'il pen-

soit que cette liberté mal-entendue dont il avoit fait son idole, ne pouvoit être achetée trop chèrement. « Je conclus donc, dit-il, en déclarant que l'unique remède à la tyrannie, étant l'opinion et la volonté générales, que cette opinion et cette volonté ne pouvant être changées que lentement et d'une manière incertaine, par le petit nombre d'hommes qui pensent, qui sentent, qui raisonnent et qui écrivent ; le citoyen le plus vertueux et le plus humain se trouve malheureusement forcé à desirer que les tyrans eux-mêmes, en se délivrant de tout frein, changent plus rapidement et plus sûrement cette opinion et cette volonté générales. Si, au premier aspect, un semblable desir paroît inhumain et cruel, on doit considérer que les révolutions importantes ne peuvent avoir lieu parmi les hommes, sans les plus grands dangers et les plus grands

malheurs; et que toujours c'est au prix de beaucoup de pleurs, et de beaucoup de sang que les peuples passent de la servitude à la liberté, plutôt encore que de la liberté à la servitude. Un bon citoyen peut donc, sans cesser de l'être, desirer ardemment ce mal passager, parce que, outre l'avantage de déraciner subitement des maux qui ne sont pas moindres, et qui sont plus durables, il y trouve celui d'établir un bien inapréciable et constant. Ce desir n'est point criminel en lui-même, puisqu'il a pour but le bonheur véritable de l'humanité. Il arrive un jour où un peuple, jadis opprimé et avili, devenu libre, heureux et puissant, bénit les malheurs, les violences, les massacres qui, d'une génération d'esclaves et d'hommes corrompus, ont fait une génération d'hommes libres et vertueux. »

L'expérience ne nous a que trop

prouvé combien étoient vrais les sinistres pressentimens d'Alfieri; ce qui montre qu'il n'eut jamais l'idée que son espoir insensé pût se réaliser, c'est que, non-seulement il ne voulut pas être du nombre de ces étrangers factieux qui prirent une part active aux crimes de la révolution française, mais qu'il eut horreur d'en être le témoin.

Sa verve poétique ne s'exerça pas seulement dans le genre de la tragédie. Il composa encore deux poëmes, l'un sur la liberté de l'Amérique, l'autre tiré de l'histoire de Florence. Le premier est d'un genre absolument neuf; c'est une suite d'odes où le poëte se livre successivement à tous les sentimens que lui inspire son sujet. On sent qu'il ne doit y avoir aucun plan dans cette composition, et qu'elle n'est point susceptible d'analyse.

Son autre poëme intitulé, *l'Etrurie vengée*, est plus régulier. Il est écrit en

octaves comme les poëmes de l'Arioste et du Tasse ; et quoiqu'il ne soit qu'en quatre chants, il est conforme aux règles de l'Epopée. Les sentimens politiques de l'auteur y sont reproduits avec affectation ; et sa haine pour le gouvernement d'un seul y dégénère quelquefois en fureur. La fable de ce poëme est disposée de manière à faciliter au poëte les moyens d'y développer ses principes. Laurent de Médicis, surnommé *Laurenzino*, pour le distinguer de Laurent le magnifique, en est le héros. Il médite depuis long-tems la perte d'Alexandre ; son projet est de rétablir la liberté à Florence. L'auteur peint, sous les couleurs les plus noires et les plus odieuses, le caractère et la cour d'Alexandre. Laurent a une sœur appelée *Blanche ;* Alexandre en est amoureux ; il va chez elle ; Laurent l'y surprend et le tue. On voit que, par cette fiction, le poëte a cherché à

rendre Alexandre plus haïssable, et Laurent plus grand. La vérité historique est que tous les deux aimoient la même femme, et que s'étant trouvés ensemble chez elle, Laurent assassina son rival. Une citation suffira pour donner une idée du style et de l'esprit de cet ouvrage : c'est un songe de Laurent. Plusieurs ombres entourent son lit : « elles sont d'une taille gigantesque ; les unes ont le sein percé de coups, les autres le flanc déchiré. Leurs membres énormes sont teints d'un sang noir, qui jamais ne cesse de couler de leurs blessures. Epuisées de sang, dépouillées de souillures, leurs visages sont d'une horrible blancheur. Chacune est armée d'un fer nu ; et elles crient toutes : Nous ne l'avons pas levé en vain. Une femme domine sur ces ombres ; elle les montre à Laurent : « Regarde ces ombres, dit-elle, elles » ont préféré la liberté à la vie ; leurs

» épées vengeresses ont tranché les jours
» des tyrans grecs ou romains. Ces hé-
» ros n'ont pas regardé la mort comme
» un malheur, puisqu'ils ont entraîné
» l'ennemi public dans leur tombe. Qui
» sert est un homme mort ; mais peut-on
» dire que celui-là meurt qui jouit d'une
» immortelle renommée ? Les deux que
» tu vois près de moi sont Brutus et
» Cassius : Rome finit avec eux. Voilà
» Pélopidas qui fut la terreur des rois.
» Celui-ci est Thrasibule qui brisa le
» joug imposé au peuple de Minerve ; tu
» vois les meurtriers du fils de Pisis-
» trate : ils méritèrent des honneurs di-
» vins, et la Grèce les leur accorda. Par-
» mi eux s'élève le grand Caton, etc. ».

Guidé toujours par cet esprit d'indépendance et de désordre qui règne dans les ouvrages que je viens de citer, Alfieri aimoit beaucoup les auteurs latins des derniers tems de la république. Tacite étoit le seul historien du

règne des empereurs dont il approuvât les principes; et Pline qui avoit été uni avec cet auteur par les liens de l'estime et de l'amitié, n'étoit qu'un vil esclave aux yeux du fougueux poëte italien. Il paroît que, dans un moment d'indignation contre les louanges que cet orateur donne à Trajan, il conçut le projet de refaire ce fameux panégyrique dans un tout autre sens. Il trouva original de persuader à cet empereur triomphant de se démettre de l'empire, et il employa toute sa logique à faire paroître cette proposition raisonnable. Dans cet ouvrage, le style d'Alfieri perd cette sécheresse qu'on a reprochée à ses vers; il devient nombreux et périodique. L'auteur commence par une invocation à Jupiter; ensuite il s'adresse à Trajan : « Citoyen romain, je parle à un prince né citoyen. Si mes discours ne portoient pas l'empreinte de la liberté, autant cepen-

dant que le permettent les circonstances actuelles, vous le premier, ô Trajan! vous en seriez offensé, et avec raison. Vous penseriez que j'ai voulu faire croire qu'en m'adressant à un prince juste, j'ai craint de lui un injuste courroux. Je m'avilirois moi-même, en me montrant, par un langage timide et incertain, plus digne de flatter nos anciens tyrans, que de parler avec franchise au nom du sénat romain, à un excellent prince. Perfide interprête de Rome, dont je vois la partie la plus sage et la plus éclairée, dans cette assemblée auguste, je ferois de mon consulat une malheureuse époque pour la république, si, laissant échapper cette occasion précieuse de recouvrer une liberté légitime, je cédois à d'autres ce sublime emploi, si la foiblesse me la fesoit négliger, si la crainte m'empêchoit de la saisir, si mon peu d'habileté me la fesoit perdre

sans retour. Le sénat se repentiroit de m'avoir revêtu de cet honneur éclatant, et une honte éternelle me feroit regretter de l'avoir accepté. »

L'auteur donne ensuite au prince toutes les raisons qui, selon lui, peuvent le décider à abdiquer l'empire. Il cherche à lui persuader que les Romains sont encore dignes de la liberté, et il lui fait sentir la gloire qu'il acquerra s'il brise le joug qui leur est imposé. Il paroît qu'Alfieri lui-même croyoit que, dans aucun cas, une telle proposition ne pouvoit être accueillie d'un empereur régnant; car il ajoute : « On dit que Trajan et le sénat, attendris par ce discours, répandirent des pleurs; et que cette démarche fit le plus grand honneur à Pline. Malgré tout cela, Trajan resta empereur ; et le sénat, Rome et Pline lui-même restèrent dans la servitude ».

La grande question de savoir, si, pour fleurir, les lettres ont besoin d'être protégées par les princes, avoit été souvent discutée dans les siècles précédens. L'heureuse influence de Périclès dans la Grèce, celle d'Auguste à Rome, des princes de la maison d'Est et des Médicis en Italie, de Louis XIV en France, sembloient avoir décidé pour l'affirmative. Alfieri, ennemi, non-seulement des abus du pouvoir d'un seul, mais encore du bien qui en résulta toujours, combattit fortement cette opinion dans un livre intitulé : *Du Prince et des Lettres*. Le but de cet ouvrage est de prouver que la protection des princes étouffe nécessairement le génie. Le prince a intérêt de protéger les poëtes et les gens de lettres, parce que c'est un moyen certain de leur fermer la bouche; mais, ajoute Alfieri, le littérateur qui souffre cette protection, s'il a quelque talent, trahit

la vérité, son art et lui-même; et il mérite d'autant plus de mépris, que sa gloire auroit été grande, s'il avoit senti et employé ses propres forces.

Il compte au nombre des poëtes qui ont été protégés par des princes, Horace, Virgile, Ovide, Tibulle, l'Arioste, le Tasse et Racine. Il leur reproche de n'avoir su peindre que l'amour, et de n'avoir jamais laissé échapper une occasion de flatter leurs protecteurs. « Mais, dit-il, ces fiers accens de la vérité qui sont moins lus, parce qu'ils sont moins élégans, et qui ne peuvent être sentis par le commun des hommes, parce qu'ils sont trop mâles, trop vrais, trop hardis, ne sont jamais partis d'un écrivain protégé par des princes. » Il se plaît à oublier que Virgile, sous le règne d'Auguste, osa faire l'éloge de Caton : *His dantem jura Catonem*; que le Tasse a fait d'autres peintures que celles du palais d'Armide et des amours d'Hermini; et que Racnie a donné à

Louis XIV de grandes leçons que ce prince s'empressa de suivre.

Il est peut-être tems de se former une idée juste sur les déclamations qui ont été faites dans le siècle dernier, contre les écrivains respectables qui ont été attachés aux gouvernemens sous lesquels ils vivoient, et qui, loin de chercher une gloire facile, en s'élevant contre toutes les institutions, ont au contraire consacré leurs utiles travaux à faire sentir aux peuples les douceurs de la tranquillité, ont respecté les mœurs, les usages et les lois de leurs pays, et ont cru qu'il y avoit des préjugés nationaux dont la destruction pourroit entraîner celle de l'ordre social. Cette cause est celle des écrivains fameux qui ont rendu célèbre le règne de Louis XIV. On peut dire, sans craindre aucune objection raisonnable, qu'ils aimoient véritablement leur patrie, ceux qui, ne se permettant jamais d'émettre aucune opinion qui pût la troubler, employoient

leurs talens sublimes à faire aimer les lois existantes, et à inspirer de l'horreur pour toutes ces idées plus hardies que justes, que le calvinisme s'efforçoit alors de répandre.

Les propositions avancées par Alfieri ont été reproduites dans un ouvrage nouveau qui a obtenu un grand succès parmi les sectateurs de la philosophie moderne. Je veux parler du livre intitulé : *de la Littérature*, par Mad. de Staël. Le critique estimable (1) qui a fait remarquer que la plus grande partie des opinions émises par l'auteur, étoit puisée dans un livre de Godwin et dans la *Rhétorique* du docteur Blair, a oublié de dire que cette dame avoit aussi mis à contribution le livre d'Alfieri. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher les deux ouvrages. « La lit-» térature, dit madame de Staël, dans » le siècle de Louis XIV, étoit le chef-

(1) *Mercure de France*, nos. 1 et 3.

» d'œuvre de l'imagination; mais ce » n'étoit point encore une puissance » philosophique, puisqu'un roi absolu » l'encourageoit, et qu'elle ne portoit » point ombrage au despotisme. Cette » littérature, sans autre but que les » plaisirs de l'esprit, ne peut avoir » l'énergie de celle qui a fini par ébran- » ler le trône ». On voit que cette idée et les développemens qui en sont la suite, sont évidemment puisés dans l'ouvrage d'Alfieri.

Cependant on doit remarquer, à la louange de l'auteur, qu'il ne va pas aussi loin que quelques philosophes; il n'a point adopté ce système de *perfectibilité*, jugé depuis longtems par ses affreux résultats, qui a survécu néanmoins au carnage épouvantable dont il fut une des causes, et qu'on s'étonne encore de voir défendre par des personnes aux vertus morales et aux talens desquelles on ne sauroit refuser quelqu'estime.

Les philosophes français qui ont une vénération si profonde pour Alfieri, seroient bien étonnés si on leur apprenoit l'opinion qu'il s'étoit formée sur eux; ils seroient encore plus surpris, s'ils voyoient que l'auteur italien, dans un de ses ouvrages les plus féconds en principes anarchiques, a pris le parti du christianisme, et n'a parlé qu'avec admiration, des saints et des martyrs que notre orgueilleuse philosophie regarde comme des fanatiques insensés. Ce passage est trop singulier pour n'être pas cité; peut-être contribuera-t-il à priver Alfieri de l'appui et des suffrages des partisans de ses anciennes opinions; peut-être lui reprocheront-ils une superstition ridicule; mais comme il a depuis long-tems repoussé les éloges qu'on a donnés à des principes qu'il a abjurés, l'indignation des philosophes modernes ne lui causera aucun cha-

grin. Il commence par faire l'éloge des *martyrs qui gravèrent en traits de flamme et de sang, dans les cœurs des hommes, le souvenir de leur courage, et le desir de les imiter;* ensuite il parle de la philosophie française : « Une in-
» souciance générale sur toutes les
» religions, fruit, comme toutes les
» mauvaises choses, de l'influence
» d'un prince, nous porte à ne point
» admirer les *saints*, comme des grands
» hommes, quoiqu'ils l'aient été. Cela
» vient, je crois, de cette demi-phi-
» losophie universellement répandue
» dans ce siècle, par quelques écri-
» vains très-agréables et très-bons,
» quant au style; mais superficiels et
» faux, quant aux choses. Leurs
» livres, passant dans toutes les mains,
» écrits avec une séduisante facilité,
» donnent une certaine force d'esprit
» aux hommes qui n'en ont aucune
» par eux-mêmes; ils l'accroissent dans

» ceux qui en ont un peu ; mais ceux
» à qui la nature en a donné une plus
» grande, s'éloigneroient de la bonne
» route par la lecture de ces livres, s'ils
» n'en avoient pas médité d'autres plus
» énergiques et plus vrais. Cette phi-
» losophie légère empêche d'analyser,
» d'étudier et d'apprendre la science
» de l'homme ; delà, viennent ces
» vues courtes qui empêchent d'apper-
» cevoir le grand homme dans le *saint*,
» et le *saint* dans le grand homme. »

On voit que cette critique est principalement dirigée contre Voltaire, qui contribua par la grâce et la légèreté de son style, par ce talent qui lui étoit particulier, de mettre à la portée de tout le monde, les discussions sur les matières les plus graves, à répandre dans toutes les classes de la société, l'incrédulité dont il fesoit gloire, ou cette insouciance dont parle Alfieri. Elle pourroit aussi s'appliquer à Helvé-

tius, dont les écrits philosophiques semés d'anecdotes piquantes, ont eu beaucoup plus d'influence que les livres sérieux et souvent obscurs, qui, du moins, par l'attention constante que leur lecture exigeoit, ne pouvoient égarer qu'un petit nombre d'hommes.

Tels sont les principaux ouvrages d'Alfieri, dont je n'ai pas donné la traduction. Je n'ai point parlé d'une multitude de sonnets adressés presque tous à la même personne; on y voit retracé, sous toutes les formes, un sentiment qui eut beaucoup d'influence sur le bonheur d'Alfieri. Cet homme si impétueux dans ses opinions politiques, éprouva un amour durable. La douceur de celle qu'il aimoit, sa sensibilité, ses qualités aimables, les charmes de son esprit, durent contribuer à adoucir cette âpreté sauvage qui se montre dans les ouvrages d'Alfieri, et à le ramener à cet esprit de sagesse et de modération

qui l'a fait revenir de ses premières erreurs. Cependant on remarque, dans presque tous les sonnets dont je parle, cette sombre mélancolie qui semble tenir au caractère de l'auteur. Au milieu des sentimens les plus doux, exprimés avec la délicatesse la plus aimable, on trouve cette tristesse profonde, cette haine pour les institutions sociales, ce dégoût de la vie, qui prouvent du moins que les principes d'Alfieri n'ont point été le résultat d'un calcul blamable, mais qu'ils lui ont été inspirés par un naturel indomptable et fougueux, digne d'être excusé dans ses écarts les plus hardis. Un de ses sonnets, peint avec beaucoup d'énergie, la situation que je viens d'indiquer : « Je suis à peine arrivé au » milieu de ma carrière, et cependant » je suis rassasié et fatigué des fausses » jouissances de ce monde égoïste et » trompeur, qui honore ouvertement

» tous les vices. Si l'ennui, si la dou-
» leur me tourmentent ainsi, pourquoi
» ne vais-je pas chercher la paix dans
» les bois solitaires où elle habite, et
» où elle se couronne de roses toujours
» nouvelles? Eh quoi ! me retirer dans
» le port, lorsque celle que j'aime,
» victime infortunée d'une cruelle ty-
» rannie, passe ses jours dans les
» larmes! non jamais ; le lieu où elle
» souffre est le seul où je puisse de-
» meurer : mon unique bonheur est
» de partager ses peines. »

Dans les examens que j'ai cru devoir placer après chacune des tragédies d'Alfieri, je me suis efforcé de donner une idée juste de son talent et de son système tragique, soit en comparant ses pièces à celles des auteurs qui avoient travaillé sur les mêmes sujets, soit en exposant ses opinions sur son art, et en relevant les erreurs dans lesquelles il m'avoit paru tomber. Il

me semble donc inutile de recueillir dans ce discours, les idées que j'ai répandues dans ces morceaux détachés ; je crois seulement qu'il est nécessaire de faire connoître l'ensemble général du système tragique d'Alfieri, qu'il m'a été impossible d'indiquer dans des observations particulières sur chacune de ses pièces.

« La tragédie en cinq actes, remplie » par le sujet seul, dialoguée par les » personnages agissans, et non par des » confidens et des spectateurs de l'ac- » tion ; la tragédie ourdie d'un seul » fil, rapide autant que le permettent » les passions qui cherchent plus ou » moins à s'étendre ; simple avec art, » terrible sans qu'elle outre la nature, » brûlante comme mon cœur me l'a » inspirée : voilà la tragédie que j'ai » conçue, que j'ai peut-être indiquée, » et dont je n'ose me flatter d'avoir » donné des exemples. »

C'est ainsi que s'exprime Alfieri, dans une réponse à l'un de ses critiques. Ce passage qui, en peu de mots, renferme sa poétique, pourra m'aider à trouver la source des beautés qu'on doit admirer en lui, et des défauts qu'on peut lui reprocher.

Avant de donner une idée du système tragique d'Alfieri, il est nécessaire de rappeler quel fut celui des Grecs et des Français, les seuls peuples qui, dans la tragédie, se soient approchés de la perfection. Sans m'arrêter à la distinction ingénieuse de Marmontel, qui divise le système ancien et le système moderne en deux causes de malheur, l'une *hors de nous*, l'autre *en nous-mêmes*, je remarquerai que les principales différences du théâtre grec et du théâtre français, ont dû résulter des mœurs des deux peuples, et sur-tout du local destiné aux représentations théâtrales. Sur le théâtre grec, on ne

put offrir à un peuple enthousiaste de ses antiques monumens, connoissant peu, ou dédaignant de connoître l'histoire des autres peuples, que des sujets tirés de ses anciennes traditions. Dans cette vaste enceinte où se rassembloit une foule immense de spectateurs, où les acteurs, vus de loin, étoient obligés de prendre une forme gigantesque, on ne put présenter que des esquisses fortement caractérisées, et des masses calculées sur l'effet de la perspective. Sur le théâtre français, au contraire, l'acteur tragique eut le pouvoir de mettre en action les illustres catastrophes qui avoient rempli vingt-quatre siècles, dont il fut à portée de connoître l'histoire. Il put reculer les limites de son art, en peignant les mœurs des peuples nombreux qui se sont succédés sur la terre, en offrant les différentes nuances des passions qui ont dû résulter de la diversité des

gouvernemens et des institutions, en donnant aux infortunes des héros, une autre cause que la fatalité qui fut presque l'unique fondement de la tragédie grecque. Le poëte moderne eut encore un autre avantage, qui ne fut pas assez senti par Voltaire, quand il sembla regretter les immenses théâtres de l'antiquité : ce fut de pouvoir tracer dans de plus étroites enceintes, et devant une société choisie, les mouvemens les plus délicats des passions ; de pouvoir les annoncer, les préparer, les développer et les conduire insensiblement à l'effet qu'il se proposoit. Avantage inapréciable, à qui nous devons les belles scènes du *Cid* et de *Cinna*; les peintures si vraies des passions qui dévorent *Hermione* et *Phèdre*, le charme que nous éprouvons en voyant représenter *Zaïre!*

Alfieri avoit fait une étude profonde des chefs-d'œuvres tragiques des Grecs

et des Français. Des deux systêmes que je viens d'exposer, il voulut s'en former un qui joignît à l'antique simplicité les avantages qui avoient dû résulter des progrès de l'art. Peu sensible aux beautés de détail qui font le charme des poëtes français, il blâma les épisodes qui nourissent quelquefois leurs ouvrages; les actions secondaires qui, dans les chefs-d'œuvres, concourent à faire ressortir les principales; les confidens, dont les meilleurs auteurs eurent besoin pour le développement des passions de leurs héros; les reconnoissances, qui sont un si grand moyen de péripétie. Je vais faire connoître quelques-unes de ses idées sur ces différens objets. « L'auteur, » dit Alfieri, s'est privé de tout ce qui » pouvoit nuire à la simplicité du su- » jet, dont il s'est fait une loi sacrée » de ne jamais s'écarter depuis le pre- » mier vers jusqu'au dernier. Dans

» les autres tragédies, on peut perdre
» des scènes entières sans cesser de
» suivre l'action; dans celles-ci, on
» ne peut perdre un seul vers sans
» que l'intelligence et la clarté en souf-
» frent beaucoup. Les moyens qu'em-
» ploie l'auteur sont toujours simples,
» nobles et vraisemblables. Parmi ses
» dix-neuf tragédies, dans *Brutus*
» seul, on se sert d'une lettre, et en-
» core n'est-elle pas absolument né-
» cessaire. On n'y voit point de ces
» personnages inconnus à eux-mêmes
» et aux autres, etc. »

Ce système adopté par Alfieri, en lui fesant éviter les intrigues romanesques, en l'empêchant de commettre des fautes contre les unités, en donnant à ses pièces plus de rapidité, le fait tomber dans quelques défauts que j'indiquerai brièvement. Ses tragédies, privées de développemens et d'épisodes, ont quelquefois de la maigreur

et de l'aridité; elles présentent trop souvent la même coupe, les mêmes moyens et les mêmes situations. A la représentation, elles doivent être obscures, parce qu'on ne peut exiger du spectateur, toujours un peu distrait, qu'il *ne perde pas un seul vers des pièces qu'il entend.* Nos poëtes français, au contraire, se sont crus obligés de répéter plusieurs fois les mêmes choses, pour les graver dans la mémoire de l'auditeur; et c'est dans la manière adroite et variée de les reproduire, que consiste le mérite de leurs expositions pleines de clarté. Alfieri s'est vu forcé de multiplier les monologues qui doivent être rares, et qui jamais ne peuvent être raisonnés. Dans ses tragédies où il ne se trouve point de personnages secondaires; souvent les principaux personnages sont les confidens les uns des autres, et l'inconvénient qui en résulte ne balance

pas l'avantage que l'auteur s'en étoit promis.

Malgré tous ces défauts que l'impartialité la plus rigoureuse a fait remarquer, on doit, par le même motif, reconnoître que les ouvrages d'Alfieri sont remplis de beautés du premier ordre, que la conduite en est toujours sage, qu'aucune conception bizarre n'éveille la critique de l'homme de goût, que les passions sont toujours peintes avec la véhémence qui les caractérisent, et que jamais l'auteur n'a employé de fictions romanesques.

J'ai cru que, dans un moment où les idées politiques se dégagent de tout ce qui tenoit à la fureur des partis, dans un moment où la saine littérature reprend cet empire qu'elle n'a pu perdre que dans un tems de trouble et de confusion, il étoit peut-être utile de fixer l'opinion sur un homme qui, comme écrivain démocrate et comme

poëte tragique, a su acquérir de la célébrité. J'ai pensé que la connoissance de ses tragédies pourroit influer utilement sur le goût des Français, que nous avons vu s'altérer par des imitations trop faciles des drames insipides et monstrueux composés en Angleterre et en Allemagne; et que l'exemple d'un auteur qui, avec une imagination brûlante, ne s'est jamais éloigné des règles prescrites par les anciens, pourroit contribuer à maintenir dans la bonne route les poëtes sur lesquels la scène française fonde aujourd'hui ses espérances.

Ces raisons qui m'avoient décidé à donner la traduction du théâtre d'Alfieri, m'ont aussi porté à parler d'une manière détaillée de ses autres ouvrages.

Je ne m'étendrai point sur la traduction que j'offre au public. J'observerai seulement, d'après le savant abbé

Calsabigi, dont on verra une dissertation à la suite de ce discours, que le style de l'auteur est souvent obscur et entortillé, qu'on y trouve plusieurs tournures et plusieurs expressions qui ne sont plus d'usage, que la profusion des épithètes met quelquefois le traducteur dans l'impossibilité de les rendre toutes, et dans la nécessité de faire un choix.

Je me suis attaché à conserver l'esprit de l'auteur, à prendre la couleur de son style, et à imiter sa précision. C'est au public à juger si j'ai réussi dans mes efforts.

DISSERTATION

SUR

LA TRAGÉDIE.

Lettre de Ranieri de Calsabigi, au comte Alfieri.

Je ne sais, monsieur le Comte, si je dois vous adresser plus de félicitations qu'à l'Italie, sur les quatre tragédies que vous venez de mettre au jour, sur-tout quand vous nous laissez l'espérance d'en publier d'autres; ce que vous annoncez dans le premier volume que vous avez daigné m'adresser.

Vous avez rendu un grand service à la littérature italienne qui, jusqu'à présent, a été si pauvre en tragédies. Vous n'avez pas moins servi la littérature anglaise, également dépourvue de chef-d'œuvres tragiques, si on en excepte, non des tragédies entières beaucoup plus défectueuses que les nôtres, mais quelques morceaux du célèbre Shakespear. La littérature française pourra aussi s'enrichir de vos ouvrages, puisque, depuis la mort de Crébillon et de Voltaire,

son théâtre est tombé dans un état de décadence dont il n'est pas prêt à se relever.

J'ose l'assurer, monsieur le Comte :

> Dixisti insigne, recens et adhuc
> Indictum ore alio.

Combien de situations neuves et théâtrales, de caractères tracés avec un pinceau vrai et vigoureux, et d'expressions aussi énergiques que naturelles, ne pourra-t-on pas puiser dans vos écrits ? Une seule de vos pensées pourra être le germe des plus belles périodes. Vous nous enseignez :

> Magnumque loqui, nitique cothurno.

Vous avez dépouillé notre muse tragique des lambeaux dont, jusqu'à présent, elle avoit été couverte ; vous nous avez consolés de notre pauvreté dramatique ; vous avez revêtu Melpomène d'un manteau riche et somptueux : elle pourra désormais se montrer en Italie, sans paroître inférieure à ce qu'elle est chez une autre nation qui, jusqu'à ce jour, nous avoit regardés avec pitié, et avoit ri de nos vains efforts.

S'il est parmi nous un littérateur assez patient pour lire quelques-unes de nos tragédies, qui, séparées des plus mauvaises, s'imprimont sous le fastueux titre de *choix*, et sont annoncées comme des modèles ; si, fesant un effort sur lui-même, il a le courage de les parcourir depuis le commencement jusqu'à la fin ; en les jugeant impartialement, qu'y trouvera-t-il ? Des plans mal conçus, compliqués, obscurs, invraisem-

blables ; des scènes mal-entendues, des personnages inutiles, des actions doubles, des caractères impropres, des pensées gigantesques ou puériles, des vers languissans, des phrases incorrectes, une poésie sans harmonie et sans naturel, et toujours des descriptions et des comparaisons hors de place ; enfin, des lieux communs de philosophie et de politique, des amours sans énergie, des expressions fades, et des galanteries triviales. On n'y trouve pas même un vestige de la force tragique, du choc des passions et des grandes révolutions théâtrales. Vous y chercheriez en vain ce qui

Pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

Vous n'y rencontrerez jamais ce qui intéresse, attache, enchante,

Delectando, pariterque monendo.

Ce n'est qu'un enchaînement de vers foibles, dans lesquels,

Acer spiritus ac vis,
Nec verbis, nec rebus inest.

Voilà, monsieur le Comte, comment je dois parler, peut-être avec un peu d'humeur, mais avec vérité, de ce que, jusqu'à présent, nous avons appelé tragédie. Le plus grand avantage de ces pièces, est d'avoir été composées suivant les règles d'Aristote. Le Trissin en avoit donné l'exemple dans sa Sophonisbe, et on n'a pas osé s'écarter de la route qu'il avoit frayée.

Mais pourquoi, me dira-t-on, nous sommes-nous

renfermés dans ces limites si éloignées de la perfection? Pourquoi aucun de nos poëtes, nous en avons un si grand nombre en Italie, et il y a tant de personnes qui prennent ce nom; pourquoi, dis-je, aucun de nos poëtes n'a-t-il composé une seule tragédie digne de soutenir le parallèle avec celles des Grecs, ou au moins des Français? Pourquoi, désespérant de rivaliser avec eux, nous sommes-nous bornés à ce genre ridicule de drames en musique, que Zeno a rendu plus supportables, et que Métastase a perfectionnés? Pourquoi, laissant à nos voisins le cothurne et le laurier tragiques, n'avons-nous pas essayé de les leur disputer? Je vais répondre séparément à toutes ces questions, croyant avoir trouvé la solution de ce problème.

Après la Sophonisbe du Trissin que j'ai déjà citée, et qui fut représentée à Rome; après quelques autres tragédies, faibles et premiers essais qui virent le jour à Florence et à Ferrare, nous ne manquâmes pas à la vérité de poëtes qui continuèrent à en composer, et qui les firent représenter sur différens théâtres.

Mais quels étoient ces théâtres? Quelquefois ils furent élevés à la cour des princes, plus souvent dans les palais, ou dans les maisons de campagne des grands seigneurs. Sur ces théâtres, les tragédies n'étoient représentées qu'une ou deux fois, ou par les courtisans du prince, ou par les amis du grand seigneur, réunis en société. Ainsi, l'Italie n'ayant jamais possédé un théâtre tragique permanent, ni des acteurs de profession, de tels spectacles ne peuvent être regardés que comme des tentatives passagères qui ne furent presque d'aucun avantage pour l'art.

Ce qui nuisit le plus, ce furent les troupes d'histrions, qui de tout tems ont été en possession de la scène italienne, et qui osèrent représenter quelques tragédies, devenues communes par la voie de l'impression. Tout le monde sait de quels baladins, et de quels dégoûtans bouffons, ces troupes vagabondes sont ordinairement composées. Personne n'ignore que le plus souvent, ces acteurs barbares, sortis de la classe du peuple la plus ignorante et la plus mal élevée, sont presque tous nés dans des provinces où notre langue toscane ne se parle pas, et où l'on ne sait pas la prononcer. Ces acteurs, en jouant la tragédie, produisent donc sur nous le même effet que les tragédies de Racine et de Voltaire produiroient à Paris si elles étoient représentées par des acteurs gascons, picards, ou de quelques autres provinces. Nous savons tous a quelles actrices dégoûtantes, ridicules, et souvent difformes, sont confiés les rôles sublimes de Phèdre, d'Andromaque, de Sémiramis, de Zaïre; nous savons qu'elles les déchirent souvent en jargon bolonais, lombard ou gênois; qu'elles déclament sans art, qu'elles gesticulent sans graces, comme pourroient le faire des chanteuses de places publiques.

Ainsi, le défaut absolu d'un théâtre noble, décent et perpétuel; le défaut bien plus important d'acteurs dignes d'y paroître, ont détourné tous nos bons poëtes de la carrière tragique: les personnes studieuses et bien élevées ne se sont point portées en foule au théâtre; nous n'y avons mis aucune importance, et nous n'en avons pas fait un objet de gloire nationale.

D'ailleurs, l'Italie divisée en un si grand nombre de

petits états, n'eût jamais un point central où l'on pût exciter l'émulation des artistes. Le Romain, le Lombard, le Toscan, le Piémontais, le Vénitien, le Napolitain, se regardent tous comme des peuples séparés d'intérêt, comme des ennemis, ou au moins comme des rivaux dans les sciences et dans les beaux arts. Ils le furent dans la peinture; les différentes écoles luttèrent ensemble et se déchirèrent. Le peintre romain chercha à déprimer le Bolonais; celui-ci le Florentin; et le Florentin, le Vénitien et le Napolitain. Chacun fit secte à part, au détriment général de la nation.

Il en fut de même de la poésie. On en voit la preuve dans les critiques ineptes que des hommes sans goût osèrent faire du divin poëme du *Tasse*. Les libelles qui ont été publiés contre cet ouvrage immortel, pourroient remplir une bibliothèque. Sous les enseignes de Lionardo, ils cherchèrent tous à prouver que *la Jérusalem délivrée*, étoit un mauvais poëme. Ils troublèrent l'esprit de l'auteur trop sensible qui étoit déjà en proie à une passion malheureuse; ils détachèrent quelques feuilles de la couronne obtenue par la *Tasse*; mais ils eurent une aussi courte existence que les insectes produits par le mauvais air; et ils furent bientôt plongés dans l'obscurité qu'ils méritoient.

De cette manie pédantesque, naquirent bientôt les parallèles ridicules de *Roland furieux* et de *la Jérusalem délivrée*, comme s'il étoit possible de comparer *l'Iliade* avec *les Contes Arabes*, et *l'Enéide* avec *les Romans de Chevalerie*. De-là, naquirent encore ces prédilections puériles pour le langage de

Pétrarque ; et la prétention insensée de vouloir juger la langue déjà formée du seizième siècle, sur la grammaire de celle du quatorzième qui à peine sortoit alors du berceau.

Les Italiens, comme je l'ai dit plus haut, quoique divisés d'intérêt dans les beaux arts, et quoique chacun des états de l'Italie ne pût maintenir, pendant toute l'année, un théâtre tragique national, ne laissèrent pas de composer de tems en tems quelques tragédies sur le modèle du Trissin. Ils les firent imprimer, mais ils ne purent les faire représenter, épreuve essentielle pour observer l'effet des ouvrages dramatiques. Et que pouvoit être une tragédie, ainsi composée *à tâtons* et sans la pratique du théâtre ? Le poëte obligé de deviner les effets, flotte sans cesse dans le doute, et ressemble à un peintre ou à un sculpteur qui seroient chargés d'un grand tableau, ou d'un grouppe de statues, sans savoir s'ils doivent être placés dans une galerie, dans une place publique, sous un arc de triomphe, ou dans un temple. Le poëte donc, ne connoissant point ce qui peut faire impression sur les spectateurs, les intéresser, ou les remuer, pourra, à force de travail, composer une tragédie bien écrite et selon les règles ; mais probablement elle sera sans action, languissante, froide et ennuyeuse.

Cette pratique indispensable ne peut s'acquérir sans fréquenter le théâtre, sans le méditer, et sans avoir auparavant réuni toutes les connoissances nécessaires à l'art dramatique. On ne peut l'obtenir que difficilement, si on ne possède pas les langues étrangères, si on n'est pas à portée de voir représenter, par de bons

acteurs, les tragédies des autres peuples, et si on ne les juge pas avec une critique saine et un discernement juste. Si cette expérience manque, on ne pourra faire de grands progrès dans cette belle partie de la littérature. On ne voit que rarement de ces génies, presque inspirés, qui se forment et qui s'élèvent eux-mêmes; et encore ne parviennent-ils jamais à perfectionner l'art; ils se bornent à frayer la route à leurs successeurs. Corneille soutenu par Mairet, Rotrou et quelques autres poëtes médiocres, forma Racine; et tous deux formèrent Crébillon et Voltaire. Ainsi, dans la Grèce, Echile forma Sophocle; celui-ci Euripide, mais avec le secours d'un théâtre permanent. Privé de la pratique du théâtre, un poëte ne pourra produire des effets que dans quelques scènes nées de son enthousiasme et de la chaleur de son esprit, ou dans quelques élans d'amour qu'on peut exprimer avec plus de facilité, parce que cette passion se fait sentir à presque tous les hommes.

Il est donc incontestable, selon moi, qu'un théâtre permanent peut seul former les poëtes et les acteurs; et que ces deux classes d'artistes se perfectionnent ensuite réciproquement. Si jamais un prince italien desiroit d'introduire dans ses états l'utile et noble délassement de l'art dramatique, il conviendroit d'abord qu'il commençât par établir un théâtre fixe. Il réuniroit ensuite les meilleurs acteurs qu'il pourroit trouver, les choisissant avec discernement dans les troupes qui courent les villes, et parmi lesquelles malheureusement, il est très-rare de trouver des personnes qui prononcent bien la langue, qui aient une tournure dé-

cente, une belle voix, et une certaine intelligence, ou naturelle, ou acquise. Il seroit sur-tout nécessaire que les actrices réunissent ces diverses qualités. Il faudroit aussi qu'on les délivrât de la diffamation à laquelle, je ne sais pourquoi, on condamne parmi nous toutes les femmes qui montent sur le théâtre, sans les distinguer entre elles par leurs mœurs et par leur conduite. Cette troupe, si bien choisie, et jouissant d'un revenu honnête, feroit un répertoire judicieux de tragédies et de comédies, composées par des Italiens, ou traduites des meilleurs auteurs étrangers; elle joueroit tous les jours. Avant d'ouvrir ce spectacle, des directeurs instruits formeroient pendant quelque tems les comédiens à déclamer avec vérité. Nos jeunes poëtes, fréquentant un théâtre ainsi administré, s'instruiroient insensiblement à peindre les orages des passions, à bien développer les scènes, à faire des plans tragiques; et apprendroient enfin tout ce qui constitue une bonne tragédie. Ils ne se laisseroient pas emporter par les écarts d'une imagination déréglée; ils se formeroient au véritable style dramatique; et ils parviendroient peu-à-peu à cette perfection dont à peine on se forme une idée en Italie.

Nos poëtes dépourvus de tous les secours nécessaires à leur art, et principalement de ce miroir si essentiel d'un théâtre permanent, dans lequel on peut voir

Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non;

ne laissent pas cependant, pour notre malheur, de composer des tragédies. Ils pensent que, quand ils ont observé les règles, ils ont tout fait. Ils ne s'apper-

çoivent pas qu'ils sont des pygmées qui veulent manier la massue d'Hercule ; ils ne réfléchissent pas que

Non satis est dixisse : ego mira poemata pango-

ils ne se rappellent pas que c'est une bien grande entreprise, que de lutter avec Sophocle, avec Euripide, et avec les quatre tragiques français qui seuls ont rempli un vuide immense de vingt-quatre siècles. Ils oublient que toutes les tragédies composées, depuis un siècle, sont conformes aux règles, et que cependant elles ont été méprisées et oubliées. Ils pensent qu'il suffit presque d'observer les trois unités pour parvenir à la perfection. Ils croient qu'il importe peu de connoître les hommes, leurs caractères, leurs mœurs, dans tous les siècles, dans toutes les législations, dans tous les pays, dans tous les âges, dans toutes les religions ; ils regardent comme peu nécessaire l'art si difficile de bien tracer un plan, de le diviser avec adresse, afin que l'intérêt croisse toujours, et jamais ne languisse : ils pensent enfin qu'il est inutile d'être doué de l'imagination poétique, principal ornement de toute sorte de poëmes, de l'élégance du style, de l'impétuosité et de la force des pensées, des charmes, de la vérité du coloris, et de ce qu'Horace appelle :

Mens divinior, atque os
Magna sonaturum ;

talens si différens qu'il semble que la nature et l'art doivent faire un effort pour les réunir.

Les Italiens, monsieur le Comte, n'ayant point un

théâtre tragique, stable, mais ayant un opéra permanent dans plusieurs de leurs villes, se sont tournés du côté de ce dernier genre, et ont imaginé des pièces monstrueuses. Tels sont nos drames en musique, au moins ceux de la plus grande partie de nos poëtes qui ont travaillé pour le théâtre. Apostolo Zeno, pour rendre les plans moins difformes, abandonna la manière du siècle dernier, et voulut adapter à ses opéra, les règles de la tragédie française. Il y mit donc des longueurs, insupportables dans la déclamation musicale, et encore moins propres au chant. Ses pièces sont remplies d'expositions longues, de fadeur, de scènes scientifiques; l'intérêt y est compliqué, l'action y est double, et elles paroissent toutes calquées sur le même modèle. Nous y avons ajouté des déguisemens, des actions bizarres, d'éternels discours de morale, des discussions sur la guerre et sur l'art de gouverner, qui conviennent aussi peu à notre théâtre, que l'habit d'arlequin à la divine statue de l'Apollon du Vatican.

Je sais très-bien que ce n'est pas sans de puissans motifs qu'on a adopté cette manière. Avec de tels remplissages, il n'est pas difficile d'aller en avant. Les personnages ont toujours beaucoup à dire, parce que nous les fesons tous amoureux, et que nous étendons même ce soin jusqu'aux confidens, et jusqu'aux capitaines des gardes. Quand cette matière nous manque, nous y suppléons par des lieux communs de philosophie, et par des comparaisons. Mais peu de nos auteurs adoptent des actions simples, savent se restreindre aux personnages qu'indique le sujet, les font parler selon leurs caractères et leurs passions, et par-

viennent à fournir trois, ou cinq actes, avec le langage du cœur, sans y mêler le faux bel esprit.

Dans ces sortes d'ouvrages, tout passe, tout se supporte; la poésie est la chose à laquelle on fait le moins d'attention; personne ne les lit; personne ne les écoute, et on a raison. On attend l'ariette favorite, le duo à deux tons, et le rondeau sautillant; pendant le reste du tems, on cause et on rit. L'inattention est si grande, que nos théâtres nous rappellent ce qu'Horace a dit des théâtres de son tems :

Quæ pervincere voces
Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?
Garganum mugire putes nemus.

Nos poëtes qui acquèrent si facilement de la réputation dans leur patrie, sont en général inconnus, ou méprisés chez les nations étrangères. Avec peu de génie, ils peuvent réussir dans des ouvrages aussi faciles, se féliciter, se flatter entre eux, et obtenir les applaudissemens de nos dames et de nos jeunes gens.

Mais, monsieur le Comte, comme

Illiacos intrà muros peccatur et extrà;

Je quitte notre théâtre, pour m'occuper du théâtre anglais qui ne mérite pas mes éloges dans toutes ses parties.

Cette illustre nation qui affecte des manières et des opinions différentes de celles des autres peuples, cette nation fière et libre a voulu aussi se singulariser dans la tragédie. Comme elle a adopté une nouvelle consti-

tution dans son gouvernement, elle en a aussi établi une nouvelle dans son théâtre. Elle s'en contente, elle s'en glorifie même, malgré les réclamations de tous les autres peuples. Le fameux Shakespear, auteur de cette constitution théâtrale, regarde les *unités* comme des chaînes qui ne conviennent qu'à des esclaves; il pense que les règles de la vraisemblance ne peuvent avoir été établies que par une imagination étroite. Il n'a consulté, et il n'a voulu consulter ni les poétiques, ni les modèles que nous ont laissés les Grecs. Ainsi, nous avons vu de nos jours, le poëte Metastase se vanter de n'avoir jamais voulu lire les tragédies françaises, pour éviter les dangers de l'imitation. Le tragique anglais se livra donc tout entier à son génie. Il composa des piéces monstrueuses, mais des pièces originales; il y introduisit un nombre infini de personnages: aux assassinats, aux empoisonnemens, au carnage, il mêla les facéties des valets et des vils bouffons. Dans ses pièces, on est ému par une scène, et on rit à la scène suivante. Il ne cherche point à embellir la nature; il la montre telle qu'elle étoit de son tems, grossière, sauvage, féroce. Mais, à dire vrai, presque tous ses héros étoient sauvages et barbares, et peut-être ceux qui assistoient à ses pièces l'étoient-ils aussi. Il fit paroître avec succès des spectres et des ombres; et je crois que ce fut en lui l'effet d'une conception très-judicieuse. Ces sortes de machines sont les plus propres à exciter la terreur; et elles convenoient très-bien aux idées superstitieuses des compatriotes du poëte. Peut-être une simple mort violente n'auroit-elle pas produit un grand effet sur

de tels hommes. Shakespear multiplia donc les horreurs jusqu'au dégoût ; il donna à ses personnages une rage sanguinaire, et une cruauté brûtale et ironique. Quand il vit que ces objets n'agitoient pas, et ne remuoient pas son auditoire, il alla chercher jusques dans les enfers des véhicules plus violens pour ces cœurs endurcis. Il mêla les vers avec la prose, le trivial avec le sublime ; et son génie a cela de particulier, que, dans ses ouvrages, le trivial est celui de la vile populace, et le sublime celui de Longin. Il eut pour successeurs l'élégant et noble Driden ; le tendre Rove (tendre cependant autant que le permet le caractère national) ; le brûlant Otwai, dont le style est quelquefois décousu ; le profond Addisson, presque toujours froid, si on excepte son monologue de Caton *deliberata morte ferocior*. Tous ces poëtes cherchèrent à imiter leur maître ; mais ils n'approchèrent que bien rarement de son caractère distinctif, la grandeur, la fierté, le pittoresque ; parce qu'ils n'avoient pas son génie. Ainsi, Shakespear, l'Echyle anglais, resta maître de la scène. Il y domine encore, il y excite l'épouvante, il y fait encore dresser les cheveux aux spectateurs les plus prévenus contre lui. Cet effet vient de ce que ce poëte singulier, par son expression serrée, impétueuse et brûlante, détruit toutes les objections. Ce père de la tragédie anglaise n'eut point de rivaux ; cet Echyle ne fut suivi ni par un Sophocle, ni par un Euripide. Il semble enfin, qu'à la mort de Shakespear, la tragédie anglaise ait prononcé ces mots :

Thus far extend, thus far thy bounds,
O english stage.

Passant ensuite au théâtre tragique français, je reconnois qu'il est le meilleur qui existe : il faut pourtant convenir qu'on y trouve quelques défauts. Il y a beaucoup de récits, beaucoup de déclamation, peu de mouvemens, et encore moins d'action. Les personnages sont modelés sur les mœurs françaises, et presque tous se ressemblent. Ils pensent, ils parlent comme les Français, ils aiment comme les bergers de Fontenelle. Quoiqu'on ait mis souvent sur ce théâtre des héros grecs, romains, scythes, africains, asiatiques, on a peine à les y reconnoître.

On y trouve rarement de ces grandes idées de liberté et de politique que produisoient les excellentes mœurs de l'antiquité : tout est de notre tems. La tragédie française est sans cesse enchaînée dans les liens d'une décence que les Français ont inventée. L'expression poétique est souvent, et presque toujours élégante ; mais elle se borne presque toujours à exprimer des plaintes amoureuses, subtilement raisonnées. Les Français ont transporté sur leur scène toutes les héroïdes d'Ovide, revêtues à leur mode. En voici la preuve. J'ouvre un volume de Racine, et la première tragédie qui se présente à moi, c'est son Andromaque, une des plus belles pièces de ce grand poëte. La scène que j'ai sous les yeux est la quatrième du premier acte entre Pyrrhus et Andromaque, scène de cent trente vers, qui ne contient qu'une longue dispute en forme, dans laquelle on discute avec subtilité, si la veuve d'Hector peut et doit aimer le fils d'Achille, de cet Achille qui a tué son époux, qui l'a traîné autour des murs

de Troye. Virgile nous apprend quel étoit Pyrrhus.

Primoque in limine Pyrrhus
Exultat telis, et luce coruscat ahena.

Il le compare à un serpent : *mala gramina pastus*; ensuite à un fleuve rompant ses digues : *cum stabulis armenta trahit.* S'il le fait parler, il lui fait dire avec une cruauté insultante, au vieux et respectable Priam, au moment où il l'immole :

Referes ergo hæc, et nuncius ibis
Pelidæ genitori.

et après qu'il a plongé son épée dans le sein de ce vieillard sans défense :

Nunc morere..... altaria ad ipsa trementem
Traxit,
Implicuitque comam læva;
Ac latera capulo tenus abdidit ensem.

Voyons maintenant, avec quelle galanterie parisienne, Racine fait parler Pyrrhus peint de cette manière par le premier poëte du monde. Il s'adresse à la malheureuse Andromaque :

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis!

Il lui dit ensuite :

Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours!
Que vos beaux yeux sur moi se sont bien exercés!...

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.....
Tant de foi, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes,...

Je ne transcrirai pas d'autres vers; je pense que ceux-ci suffisent pour prouver ce que j'avance. Ces tendresses, ces fadeurs, ces *concetti* ne conviennent sûrement pas au caractère de Pyrrhus (1).

(1) On doit remarquer que Pyrrhus ne sauroit être, dans l'*Andromaque* de Racine, ce qu'il est dans le second livre de l'Enéide. Il le fait sentir lui-même dans ces vers admirables :

Tout étoit juste alors; la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre et confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.

Il n'est donc plus ce guerrier farouche, qui, après avoir immolé Polyte, égorgea Priam au pied des autels. L'amour l'a mis aux pieds d'une Troyenne; mais le poëte ne laisse pas de lui conserver quelquefois le caractère sauvage que lui a donné Virgile. Je demande à M. Calsabigi si un amant français s'exprimeroit ainsi en voulant attendrir sa maîtresse :

Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner,
Je vous l'ai dit : il faut ou périr ou régner.

J'en ai dit assez pour relever l'absurdité de cette critique. J'observerai seulement que le commentateur italien n'a pas daigné dire un mot du caractère d'Oreste, le plus tragique peut-être qui ait été tracé par les anciens et par les modernes, et qu'il s'est abstenu de parler des deux derniers actes d'Andromaque, où l'éloquence des passions, portée à son dernier degré de chaleur et de véhémence, produit un effet, dont aucune conception dramatique n'a encore pu approcher.

Pour montrer que nous ne sommes pas injustes et que nous ne nous contentons pas d'un seul exemple, nous pouvons encore examiner le rôle de Néron dans Britannicus, et nous nous confirmerons dans l'opinion que je viens d'émettre. Tacite et Suétone nous ont donné une idée assez juste de Néron ; nous le connoissons dans ce siècle, autant que le connoissoit Rome pendant son abominable règne. Dans Britannicus, nous le voyons débiter cent soixante vers galans à une Junie imaginaire, introduite dans cette tragédie, pour plaire aux dames de la cour. Mithridate, si connu par son opiniâtreté, s'exprime avec la même galanterie, lorsqu'il parle à la malheureuse Monime. Bajazet parle à Attalide sur le même ton. Le sauvage Hyppolite, si ennemi de l'amour, s'exprime de même avec Aricie, et le doucereux Titus emploie les mêmes termes avec sa fidelle Bérénice. Qu'on relise ces tragédies, et on ne m'accusera pas de malignité, quand je cherche à démontrer que tous les héros des tragédies françaises sont de la même couleur.

Il est vrai que ceux de Corneille sont moins tendres et moins doucereux. L'ame de ce poëte étoit plus élevée ; trop plein de grandes idées, il avoit peine à se plier aux langueurs amoureuses. Quand il s'essaie dans ce genre, on croit voir Poliphème qui veut badiner avec Galathée. Mais on doit observer que tous ses personnages se ressemblent par leur enflure et par leur rudesse. Corneille est presque toujours hors de la nature, ses figures sont gigantesques et sans graces ; ses tragédies offrent souvent les sentences de Lucain, et l'em-

phase de Sénèque. Aussi cherchant à les imiter, *nubes et inania captat*; quand il veut adoucir ses héros en les fesant parler d'amour, on s'apperçoit qu'il veut peindre ce qu'il ne sent pas, et on découvre bientôt l'artifice.

Crébillon, son admirateur et son disciple, est toujours sombre et trop sombre; son style en outre est défectueux et sans élégance. Voltaire néglige ses plans, ce qui le fait souvent tomber dans l'invraisemblance. Sa Sémiramis seule suffit pour le prouver; cette pièce sur le plan de laquelle il a paru, depuis peu à Londres, une critique judicieuse et sans replique. Il n'a pas entièrement évité la déclamation, ni le défaut d'habiller ses personnages à la française. Je ne donnerai point d'autres preuves de ce que j'ai avancé, de peur de devenir fatigant.

Mais malgré tout ce que le censeur le plus attentif peut trouver de défectueux et de foible dans les tragédies de ces quatre grands poëtes, il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde; ils égalent les Grecs sous quelques rapports, et ils les surpassent sous beaucoup d'autres. S'ils avoient imité la nature avec plus de soin; s'ils avoient moins accordé au goût frivole du tems dans lequel ils écrivirent, où les idées vraies et tragiques des poëtes grecs étoient mépriſées et haies, ils auroient porté la tragédie à son plus haut degré de perfection. Mais la perfection est au-dessus de l'humanité; dans les sciences et dans les arts, le plus grand est celui qui a le moins de défauts. *Optimus ille est qui minimis urgetur.*

Tels sont les illustres poëtes tragiques dont s'honore la France.

Quand je me rappelle ces mots d'Horace : *ut pictura, poesis*, je me plais à croire qu'ils ont plus de sens et de mystère qu'on ne le croit communément. Il me paroit que, comme dans les oracles, ce peu de mots renferme de grandes choses, et qu'il seroit nécessaire de les méditer long-tems pour les expliquer. Permettez, monsieur le comte, que je vous dise ce que j ai pensé sur ce passage. Je crois que mes longues études sur le théâtre tragique, m'autorisent à vous proposer mon sentiment quel qu'il soit.

Je pense que la tragédie ne doit être autre chose qu'une suite de tableaux susceptibles de fournir des sujets à l'imagination d'un peintre qui uniroit à son talent le génie d'un poëte. Un exemple éclaircira mieux mon idée.

Je suppose qu'un fameux peintre tel que Rubens, Jules Romain, le Tentoret, ou quelques-uns de leurs émules, soit chargé par un prince de peindre dans tous ses détails le sacrifice d'Iphigénie, il est clair qu'il divisera cette histoire en plusieurs tableaux qui en représenteront les préparatifs et le dénouement.

Après avoir approfondi son sujet, il choisira les situations les plus pompeuses et les plus intéressantes qui se présenteront à son esprit : il fera de chacune le sujet d un tableau. Je regarde chacun de ces tableaux comme un acte de tragédie. Le peintre préférera sûrement les situations les plus propres à développer les héros qu'il aura introduits et les passions qui les

agitent ; il préférera aussi les situations qui leur donneront le plus de mouvement ; ces situations excitant dans le spectateur la curiosité, la surprise, l'intérêt et le plaisir.

Le premier tableau pourroit représenter l'armée navale des Grecs, arrêtée dans l'Aulide, les voiles et les étendards que le vent n'agite point, les soldats et les matelots oisifs sur le rivage. Sur le devant du théâtre, on verroit la tente d'Agamemnon, dans laquelle se tiendroit un conseil où assisteroit Calchas. On chercheroit un moyen d'appaiser les Dieux, et d'obtenir un vent favorable pour parvenir aux rivages troyens. Le principal personnage de ce tableau devroit être Calchas inspiré, qui annonceroit la colère des Dieux, et proposeroit de consulter l'oracle d'Apollon, dont le temple pourroit se découvrir sur un promontoire élevé. Agamemnon et les héros grecs se rendroient à cet avis.

Le second tableau qui pourroit encore faire partie du premier acte, seroit l'arrivée pompeuse, dans le camp, de Clitemnestre et d'Iphigénie. Iphigénie est promise à Achille. Au moment où les princesses descendent de leur char, elles sont rencontrées par Agamemnon, Achille et les chefs de l'armée. La suite de Clitemnestre et celle d'Agamemnon, qui seroient les chœurs de cette tragédie, exprimeroient leur joie d'un hymen aussi illustre. Achille, Iphigénie, Clitemnestre, Agamemnon, paroîtroient au comble du bonheur.

Dans le troisième tableau, on verroit un autel dans le lointain ; Agamemnon, Clitemnestre et les chefs des Grecs marcheroient à cet autel pour célébrer les noces

d'Iphigénie. Les chœurs de guerriers et de jeunes filles couronnées de fleurs, chanteroient l'épithalame au son des instrumens. Ce grouppe occuperoit une partie du tableau. De l'autre côté, Calchas se présenteroit d'un air sévère, suivi de prêtres et de sacrificateurs. Il arrêteroit les époux; le trouble se peindroit dans les regards d'Agamemnon et de Clitemnestre. Cette dernière, prête à s'évanouir, seroit soutenue par ses femmes; Iphigénie égarée, s'appuyeroit sur Achille; le héros enflammé de courroux, auroit une physionomie menaçante; tous les assistans seroient frappés d'horreur. A ce moment, Calchas annonceroit que l'oracle a parlé; et levant le fer sur le sein d'Iphigénie, il indiqueroit que c'est elle que le ciel demande pour victime.

Le quatrième tableau représenteroit Achille furieux, et prêt à tirer l'épée contre Agamemnon et Calchas. Au milieu d'un grouppe de suppliantes, on verroit Clitemnestre aux pieds d'Achille; Iphigénie paroîtroit au milieu d'elles. On verroit dans le fond les héros grecs pensifs, et flottant entre la compassion et le fanatisme. Ulysse pourroit arrêter le bras d'Achille. Les diverses passions qui se peindroient sur les visages de tous les assistans, augmenteroient l'intérêt du tableau.

Dans un autre tableau, le farouche Calchas, environné de prêtres, arracheroit Iphigénie d'entre les bras de sa mère, qui supplieroit en vain. Calchas, enflammé par le zèle de la religion, animeroit les soldats à ce cruel sacrifice, leur fesant entendre que telle est la volonté des Dieux. Le fond du tableau

seroit rempli par des grouppes de jeunes filles attachées à la princesse ; les unes seroient frappées de terreur, les autres pleureroient, quelques-unes voudroient défendre Iphigénie.

Dans le dernier tableau, pendant qu'Iphigénie, pâle, mourante, couronnée de fleurs, seroit à l'autel de Diane ; pendant que Clitemnestre, retenue au loin par des soldats, seroit prête à se précipiter dans les bras de sa fille ; pendant que Calchas lèveroit le fer sur le sein de la victime, on verroit Achille furieux et l'épée à la main, qui arrêteroit le bras du prêtre, et qui seroit prêt à l'immoler. D'un côté, les Thessaliens présenteroient leurs lances ; de l'autre, les troupes grecques se prépareroient au combat. Agamemnon, au milieu des capitaines grecs, auroit la figure voilée. Mais bientôt on verroit Diane dans une nuée, et ayant une biche à ses pieds ; elle descendroit sur l'autel, et paroîtroit satisfaite de l'obéissance d'Agamemnon. Dans le lointain, on verroit s'enfler les voiles des vaisseaux et les matelots lever l'ancre. Les Dieux étant appaisés, la vie d'Iphigénie assurée, Achille satisfait, Agamemnon et Clitemnestre réconciliés, l'action seroit dénouée heureusement.

Au premier coup-d'œil, on voit réunies toutes les situations que cette fable célèbre peut prêter à l'imagination. Le peintre qui est un poëte muet, ne pouvant faire parler les personnages qu'il introduit, les fait agir. Ici, il n'y a point de discours inutiles ; tout nous peint les passions qui ont dû résulter de ce grand évènement. Il me semble que si une pareille suite de tableaux, qui formeroient une *tragédie peinte*,

étoit bien conçue, exécutée avec la force et le coloris d'un peintre du premier ordre, elle exciteroit plus de terreur et de compassion dans l'ame des spectateurs, qu'une tragédie composée sur le même sujet, lue ou même représentée sur un grand théâtre.

Si vous voulez suivre mon idée, monsieur le comte, et examiner les meilleures tragédies connues, vous remarquerez que ce sont celles qui sont dans ce genre; et que plus elles s'en rapprochent, plus elles sont parfaites. Je crois, au contraire, que l'imperfection de plusieurs vient de ce qu'elles n'ont pas été conçues d'après ce système. Les tragédies sont d'autant plus intéressantes, qu'il y a moins de déclamation, qu'on y trouve plus de mouvement et de tableaux pittoresques, et qu'elles présentent plus de sujets propres à la peinture. La *Jérusalem délivrée* nous offre plus que tous les autres poëmes épiques, des situations, des tableaux pleins de chaleur et de mouvement.

Si ce que je viens d'avancer est vrai, comme je le crois incontestable, nous aurons trouvé une règle sûre pour juger du mérite de toute sorte de poëmes, et principalement de la tragédie. Nous aurons trouvé le moyen de rendre l'art de la scène plus parfait.

Les pantomimes (je veux parler de ceux de l'antiquité), par des gestes, des attitudes, animoient les personnages qu'ils avoient à représenter; ils les caractérisoient, en diversifiant leurs nuances de scènes en scènes; ils savoient les mettre dans une situation propre à remuer les spectateurs; ainsi ils formoient une action comique ou tragique, la conduisoient depuis le commencement jusqu'à la fin, sans dire un seul mot.

C'est ainsi, je le crois, que Pilade et Bathile concevoient leurs représentations. L'effet de ces pantomimes, que les anciens appeloient *Saltazioni*, étoit merveilleux, comme le disent Lucien et Apulée, d'accord avec les écrivains du tems qui nous ont donné quelques renseignemens sur ces sortes de spectacles.

Pour éviter les longueurs, je n'entrerai point dans des détails peu connus à présent, et qu'une dissertation seule pourroit éclaircir. Je me contenterai, pour donner une idée de l'effet que produisoient ces représentations, de rappeler deux vers de Juvenal :

> Cheironomon Ledam molli saltante Bathylo,
> Tuccia vesica non imperat.

Et ceux de Manilius, fesant l'éloge d'un célèbre pantomime :

> Omnis fortunæ vultum per membra reducet;
> Cogetque videre
> Præsentem Trojam, Priamumque ante ora cadentem:
> Quodque aget, id credes, stupefactus imagine veri.

Je renvoie les personnes qui voudroient de plus longs détails, aux auteurs que je viens de citer; je les invite à réfléchir à l'enthousiasme du peuple romain pour ces représentations, à se rappeler quels partis violens s'élevèrent pour Pilade et Bathile, pour Ila et Pilade, partis devenus si contraires à la tranquillité publique, qu'Auguste et ses successeurs crurent devoir les réprimer.

Ainsi ce qui agite, émeut, attendrit les spectateurs,

n'est donc pas le langage ; Horace l'atteste, lorsqu'il dit :

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus :

Ainsi donc, les discours trop longs, la déclamation, les dissertations nuisent à l'intérêt. Il est donc évident que plus l'auteur fait parler les personnages qu'il introduit, plus il s'éloigne de l'objet principal de la tragédie.

Si cela est vrai, comme je me flatte de l'avoir prouvé, il en résulte qu'on peut regarder comme défectueux tout plan de tragédie où l'on parle trop, et où l'on n'agit pas assez ; que pour approcher de la perfection de l'art, il faut élaguer tous les vains ornemens ; qu'en suivant la méthode que j'ai proposée, et qui consiste à former son plan d'une suite de tableaux, méthode qui force l'auteur à ne se permettre que les discours qui doivent caractériser ses héros, et les conduire à la situation qui doit émouvoir les spectateurs, on parviendra à faire la meilleure distribution possible d'une action théâtrale, et que la tragédie qui en résultera sera la plus animée et la plus intéressante qui puisse s'imaginer.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire ainsi le plan d'une tragédie. L'art qui doit disposer ces grouppes et esquisser ces tableaux, est très-difficile à combiner. Ce qu'on étudie le moins à présent, c'est la science de la scène ; on s'abandonne au hasard, et l'on s'embarrasse peu de la vraisemblance. Cependant, le développement des scènes et la tragédie entière dépendent de la disposition du plan.

Vous avez eu un système à-peu-près semblable au mien, monsieur le comte, en écrivant vos tragédies. J'observe que vous avez constamment cherché à être peintre et poëte, et que vous avez mis presque tout en action. Si quelquefois vous vous êtes laissé entraîner à la manière moderne, qui consiste à mettre en récits les actions les plus fortes et les plus capables d'émouvoir les spectateurs, vous ne vous y êtes pas arrêté long-tems. C'est ainsi que Racine *dormitat*, dans le récit de Théramène, récit qui affoiblit le dénouement de cette belle tragédie. Maintenant je vais vous dire mon sentiment sur les quatres pièces qui composent le premier volume que vous avez bien voulu m'envoyer.

L'action de Philippe est une, elle est bien distribuée et conduite naturellement. L'exposition n'est point recherchée; dès la première scène les spectateurs sont instruits du sujet de la pièce. Les caractères sont vrais; celui du courtisan Gomez et le tableau de cette horrible cour sont parfaitement dessinés; le portrait de Philippe est peint au naturel, on y reconnoît ce Tibère de l'Espagne. Il ne prononce que *suspensa semper et obscura verba;* on voit en lui l'homme *sine miseratione*, *sine ira*, et on le trouve toujours *obstinatum, clausumque, ne quo affectu perrumperetur;* traits frappans du caractère de Tibère, fortement exprimés par Tacite. Léonard est un hypocrite, digne d'un tel monarque. Pérez est un rare exemple de vertu au milieu de tant de crimes; il fait un heureux contraste avec les autres personnages. Isabelle est imprudente, ingénue et amoureuse, et Carlos est tel que

le dépeint l'histoire secrète de ce règne de cruauté, d'artifice, d'empoisonnemens et de sang ; il est impétueux parce qu'il est réduit au désespoir, et il dégénère noblement de son coupable père.

Les soupçons continuels de Philippe jettent une teinte sombre sur toute la pièce ; ils sont employés et mis en mouvement avec la plus grande adresse ; ils produisent le nœud et le dénouement de l'action, comme dans le *Mithridate* de Racine.

Dans cette dernière pièce, le roi se dégrade, et emploie un artifice trop vulgaire pour lire dans le cœur de l'imprudente et trop amoureuse Monime. Il lui propose de lui faire épouser Xipharès qu'elle aime, amour dont le jaloux Mithridate a quelques soupçons; il lui fait cette proposition immédiatement après lui avoir témoigné l'amour le plus vif, et lui avoir annoncé qu'il vouloit l'épouser sur-le-champ. Monime a donc plusieurs motifs de ne pas se fier à cette proposition du roi. Ainsi, il ne me paroît pas raisonnable qu'elle tombe sitôt dans le piège qu'on lui tend, piège qu'elle devoit nécessairement éviter. Depuis le moment où Mithridate a parlé d'amour à Monime, jusqu'à celui où il a l'air de la céder à son fils, je crois qu'il n'y a pas cette gradation insensible qui devoit justifier l'imprudence de la reine. Cette imprudence, si on examine le caractère de Monime, a été supposée par le poëte pour arriver plus facilement à son but, et n'a aucune vraisemblance. L'artifice de Philippe est beaucoup mieux imaginé. Il n'est pas question de céder Isabelle à Carlos, dont elle est la belle-mère ; mais de la consulter sur la conduite du prince. Cette ruse ne doit lui inspirer

aucune défiance. Malgré tous les artifices de Philippe, elle ne lui dévoile pas son amour, comme Monime à Mithridate. Son trouble involontaire peut bien accroître les soupçons de son époux; mais il ne lui donne aucune preuve certaine de sa tendresse pour Carlos. La découverte en est réservée au traître Gomez, dans le moment terrible où il annonce à cette malheureuse amante que la sentence de mort est prononcée contre le prince, et où il a l'air de la plaindre avec tant d'hypocrisie et de méchanceté. L'artifice est donc plus naturel et plus vraisemblable.

J'aurois cependant voulu que vous eussiez mieux développé l'accusation horrible que porte Philippe contre son fils d'avoir voulu l'assassiner. On ne voit pas bien si cet attentat est véritable, ou si c'est seulement un prétexte inventé par le roi pour rendre Carlos odieux et coupable. Si c'est un simple prétexte, je ne crois pas qu'il soit suffisant que Pérez en démontre la fausseté. Carlos auroit dû lui-même, avec l'indignation de la vertu, éclaircir ce fait, le démentir, au lieu de s'abandonner à des récriminations. La certitude de son innocence auroit rendu plus horrible la conduite d'un père accusateur et faussaire.

Vous avez prouvé dans *Polinice* que vous pouviez faire une tragédie sans amour; entreprise difficile sur-tout pour nos poëtes modernes qui, s'ils perdoient cette ressource, se verroient privés de tous les lieux communs de tendresse, dont ils remplissent leurs tragédies. Le sujet de *Polinice* est un des plus tragiques de l'antiquité, et personne ne l'a mieux traité que vous. Les caractères sont vrais; celui de Polinice

est moins odieux que celui d'Etéocle; cela devoit être, parce qu'Etéocle, en manquant à un traité solemnel, est la première cause de cette horrible guerre. Jocaste et Antigone sont telles que nous les peint l'histoire. Le caractère ambitieux de Créon noue la pièce. Il excite ses neveux à la haine et à la guerre; il leur tend des embuches, il les trahit; il a le dessein de les faire périr l'un par l'autre, pour usurper leur trône. La scène du serment est très-belle; les scènes entre Jocaste et ses fils ne sont pas moins touchantes. Le plan est simple et marche avec rapidité jusqu'au dénouement, qui est terrible, et qui se passe sous les yeux des spectateurs.

Cependant, il est possible que les motifs de Créon, pour enflammer alternativement la colère des deux frères, ne soient pas assez clairement expliqués. Peut-il espérer, avec vraisemblance, que les deux princes mourront en même-tems, et qu'il pourra tout de suite s'emparer du trône? Ses espérances paroissent donc trop peu fondées pour justifier le développement de son caractère odieux, et les scélératesses qu'il médite. Puisqu'il est si criminel, on peut lui attribuer le dessein de tuer, par trahison, celui des deux frères qui survivra à l'autre, et de soutenir ensuite une guerre pour la succession de la couronne, dont le fils de Polinice doit être regardé comme le légitime héritier. Antigone laisse entrevoir que telles sont les vues de Créon; mais je voudrois que lui-même les annonçât en peu de mots.

Je trouve encore que le motif d'Etéocle, pour laisser son frère s'échapper de ses mains, en lui permettant

de retourner dans son camp, au moment où, comme il le dit, il pourroit le faire périr par trahison, Polinice étant dans son palais, et en son pouvoir; je trouve, dis-je, que ce motif ne suffit pas pour justifier le dénouement de l'action. Si c'est parce que la mort de Polinice ne satisfait point la fureur d'Etéocle, et que ce dernier veut lui-même se baigner dans le sang de son frère, on me dira que sa haine l'aveugle; mais peut-elle l'aveugler au point de s'exposer lui-même? peut-il avoir la certitude de vaincre un frère aussi courageux et aussi féroce que lui? Est-il prudent, en abandonnant au hasard le soin de sa vengeance, et le sceptre qu'il peut s'assurer en se défesant de Polinice? Les obstacles qu'il peut naturellement prévoir pour un tel projet, et qui viennent de la tendresse de Jocaste, et de la vigilance d'Antigone, peuvent en quelque sorte excuser cette résolution invraisemblable. Elle seroit encore plus justifiée, si Etéocle parloit en quelqu'endroit de ces obstacles probables.

Je ne connois pas, sur le théâtre tragique, un sujet plus simple et plus simplement disposé, que celui d'Antigone où vous n'employez que quatre personnages. L'amour d'Antigone et d'Hemon est vraiment digne du cothurne. Il n'y a pas, sur la scène, d'épouse plus intéressante qu'Argie, pas de tyran plus cruel que Créon, qui parvient jusqu'à étouffer son amour pour son fils. De si grandes passions contrastées entr'elles, donnent lieu à des évènemens singuliers, à des sentimens héroïques qui surprennent, comme dans la scène seconde du troisième acte, entre Antigone, Hemon

et Créon, et dans la scène suivante entre les deux premiers personnages.

Dans la quatrième scène du cinquième acte, Créon, dont la haine pour Antigone va jusqu'à la frénésie, ordonne qu'elle ne soit pas enterrée vivante, mais qu'elle soit reconduite dans la prison. Ce changement subit dans un cœur si obstiné, paroît trop prompt, et n'est pas appuyé sur des motifs assez forts. La sortie d'Antigone, au moment où elle va au supplice, produit sa rencontre avec Argie, et donne lieu à cette scène si touchante où elles se séparent. Au reste, pour justifier Créon de son changement de résolution, je pense qu'il suffit des motifs qu'il en donne lui-même dans la cinquième scène du cinquième acte.

On pourroit dire aussi, que, dans la troisième scène du quatrième acte, le barbare Créon se fie trop à son fils. Je ne dis pas qu'il puisse craindre qu'Hemon attente à ses jours; son caractère vertueux doit pleinement le rassurer; mais, ayant la résolution horrible et invariable d'immoler Antigone, malgré son fils, cette résolution lui étant inspirée par la haine, la vengeance et la raison d'état, on peut trouver invraisemblable qu'il ne prévoie pas que son fils peut employer tous ses efforts pour sauver son amante. Cette invraisemblance est d'autant plus grande, que Créon ne prend aucune précaution pour empêcher une violence si facile à prévoir; sa confiance ne peut sûrement pas être fondée sur la générosité qu'il connoît à son fils, puisque ce fils ne seroit ni moins grand, ni moins généreux, s'il employoit la force pour arracher son amante

à la mort, et pour épargner un nouveau crime à son père.

J'arrive enfin à la dernière tragédie. Quoique, d'après ce que je viens de dire, les trois premières me paroissent très-belles, je me sens disposé à donner la préférence à *Virginie*; elle est pleine de l'esprit qui régnoit à Rome à cette époque. Vous n'êtes point tombé, monsieur le Comte, dans le défaut de tant d'autres poëtes qui font penser et parler les personnages d'un siècle, comme devaient penser et parler ceux d'un siècle absolument différent. Il me semble qu'on peut faire ce reproche à Corneille dans ses Horaces, parce qu'il attribue aux Romains, alors sujets d'un roi, l'amour de la patrie et l'énergie républicaine du siècle des Gracques.

En lisant votre *Virginie*, je me crois transporté au tems des décemvirs. Les Romains que vous peignez, hommes et femmes, sont ceux qui ne voulurent pas supporter l'ombre même de l'esclavage. Ils sont *devota morti pectora liberæ*, ils ne pensent, et ils ne raisonnent que d'après ce principe.

Les tableaux que vous avez tracés sont grands et pleins de vie. Icilius, tribun, chéri du peuple, déploie tous les sentimens de liberté qui lui conviennent; sa hardiesse est justifiée par les lois, les mœurs, et elle doit être augmentée par son amour pour Virginie, sa haine contre les patriciens, et son zèle pour les droits des tribuns. Virginius, élevé dans les camps, et non dans le *forum*, habitué à la discipline militaire, montre plus de modération avec celui à qui les lois ont donné le pouvoir; mais dans le moment où il s'agit des droits

sacrés du peuple, il n'est ni moins hardi, ni moins impétueux qu'Icilius. Virginie et Icilius s'aiment, mais *à la romaine*; leur passion a toujours quelque chose du sentiment patriotique qui les anime; ils n'emploient jamais ces expressions romanesques que nous trouvons dans les rôles de Marcie, de Servilie, de Vitellie, de Sabine, héroïnes de nos opéra. Appius est celui contre lequel doit s'exercer la haine de Rome; son caractère justifie la noble résolution que prennent les Romains, d'abolir le décemvirat; il est peint de manière à exciter l'horreur. Il est ambitieux, injuste et cruel; il abuse des lois et de sa puissance. Il est orgueilleux comme patricien; mais il l'est encore plus, comme étant sorti de la maison *Claudienne*, si célèbre par sa fierté. Il est en outre, intrigant, astucieux, éloquent; il a enfin tous les moyens de séduire la multitude, et de la faire servir à l'accomplissement de ses projets criminels.

De la passion effrénée et de la tyrannie d'Appius, de l'amour vertueux de Virginie, de l'amour violent d'Icilius, de la tendresse de la mère de Virginie, de l'affection sévère de Virginius, naît le choc des passions qui sont toujours agitées et toujours brûlantes dans cette tragédie.

Les discours que ces différens personnages adressent au peuple, selon les divers sentimens qu'ils éprouvent, selon les principes qui les leur dictent, sont tous pompeux et admirables. Nous nous croyons transportés au *forum* et au tribunal du cruel Appius. Le jugement douteux nous intéresse; la trame du juge inique, et l'accusation du traître Claudius nous remplissent

de crainte. Nous voudrions voir triompher Virginius, et punir les scélérats qui l'ont mis dans cette horrible situation.

La scène troisième du troisième acte, entre le père, la mère, la fille et l'époux, est pleine d'amour, mais d'un amour romain; les traits brûlans qui s'y trouvent pénètrent jusqu'au fond du cœur. Dans la quatrième scène du quatrième acte, lorsqu'Appius veut séduire Virginie, son évanouissement est un grand artifice du poëte, pour que le caractère de cette jeune fille ne sorte point de la nature. Virginie romaine est en même-tems sensible et amoureuse : il y a un moment où elle paroit fléchir; mais sa vertu, son caractère noble, reprennent aussitôt le dessus. Le dénouement est superbe, et, ce qui ajoute encore à son effet, c'est qu'il est en action. Si le lecteur est agité par la terreur, et ému par la compassion, combien le spectateur ne doit-il pas l'être? Je ne connois pas de catastrophe plus théâtrale que celle-là. Le *forum*, le tribunal, le décemvir, les licteurs, les soldats, le peuple, tous nécessaires, et servant tous au dénouement, doivent, selon moi, produire au théâtre un effet beaucoup plus grand que celui du cinquième acte de Rodogune, si justement admiré. L'expérience, j'en suis sûr, prouvera la vérité de cette assertion.

Après avoir parlé, monsieur le Comte, des plans de vos tragédies, je passerai aux morceaux qui m'ont le plus ému. En commençant par la première, je conviendrai que les discours artificieux de Philippe dans les scènes seconde et quatrième du second acte, où il cache avec tant d'adresse sa cruelle jalousie, m'ont

fait la plus grande impression. On ne sauroit trop admirer avec quel art, il sait mêler les noms de *belle-mère* et *d'amour*, pour faire naître sur les visages des deux amans, les signes d'une passion qu'ils font tant d'efforts pour cacher.

Dans *Polinice*, les scènes sont si remplies de sentimens élevés, mais naturels, qu'on en condamneroit la profusion, si ce pouvoit être un défaut. Il ont produit sur moi un effet tel, que toutes les fois que je les relis, j'éprouve un tremblement que l'ouvrage d'un grand poëte peut seul produire.

C'est l'opinion générale, que pour juger si un morceau de poésie est vraiment sublime, il faut le traduire dans une autre langue. Si, dépouillé du prestige de la poésie et des graces de sa langue, il se soutient par les pensées fortes et vraies; si on trouve encore dans la traduction, *disjecti membra poetæ*, on peut avouer avec franchise que ce morceau est sublime.

J'ai voulu soumettre à cette épreuve deux fragmens de *Polinice*, en les traduisant en français le mieux que je l'ai pu. On jugera s'ils sont également beaux et également sublimes dans l'une et dans l'autre langue. J'ai choisi la réponse de Jocaste à Polinice, acte second, scène quatrième. Polinice a dit, pour justifier la guerre qu'il a déclarée à son frère, qu'il ne veut point mériter le mépris de la Grèce. La mère répond :

« O là belle vertu ! La Grèce doit donc t'estimer,
» parce que tu n'es pas plus méchant que ton frère !
» L'objet le plus cher a ton cœur, est donc le trône.
» Tu ne songes donc pas quel malheur c'est d'être
» roi. Regarde tes aïeux : quel d'entr'eux régna dans

» Thèbes, sans crimes? Le trône où OEdipe fut assis,
» est en effet bien illustre ! Crains-tu que la terre
» ignore qu'OEdipe eut des enfans ? Es-tu vertueux ?
» laisse la couronne aux parjures. Veux-tu te venger
» de ton frère ? veux-tu qu'il devienne l'horreur de
» la Grèce, de Thèbes, du monde entier ? laisse-le
» régner. Moi-même, le front orné du diadème, mal-
» gré son vain éclat, n'ai-je pas vu couler mes tristes
» jours dans les larmes ? n'ai-je pas porté envie à l'état
» le plus vil ? O trône ! tu n'es qu'une ancienne injus-
» tice, qu'on a toujours tolérée et toujours détestée.
» Funeste honneur ! plût aux dieux que le ciel m'en
» eût toujours éloignée ! je ne serois pas la mère et la
» femme d'OEdipe : perfides ! je ne serois pas votre
» mère. »

J'ajouterai l'imprécation de Jocaste, qui termine la pièce.

« Que vois-je ? un abîme immense s'ouvre sous mes
» pas : les royaumes effrayans de la mort se présentent
» à mes yeux !.... Ombre pâle de Laïus, tu me tends
» les bras ! .... à ta criminelle épouse ! Quel horrible
» spectacle ! ... je te vois percé de coups ! tes mains,
» ton visage sont ensanglantés ! Tu pleures, malheu-
» reux, tu cries vengeance ! Quel fut l'impie qui dé-
» chira ton sein ? ... quel fut-il ? Ce fut OEdipe, cet
» OEdipe, ton fils, ..., que je reçus dans ton lit,
» fumant encore de ton sang. Mais, quelle voix pro-
» nonce ton nom ? J'entends un bruit affreux, qui
» remplit d'horreur les enfers... un cliquetis d'armes,
« d'épées, etc. »

La reconnoissance d'Antigone et d'Argie, femme de

Polinice, est très-belle ; tous les sentimens en sont tendres et sublimes. J'y trouve également belle la seconde scène du troisième acte, et j'y admire la réponse énergique d'Antigone à Créon, qui lui offre la vie, à condition qu'elle épousera Hémon. La scène suivante, entre Antigone et Hémon qui s'aiment, mais d'un amour conforme à leur caractère, n'est pas moins touchante. L'ordre que donne la princesse à son amant, qui veut se tuer pour se venger de son père, est sublime :

« Vis Hémon, je te le commande : notre amour est » un crime ; je dois l'expier en mourant, et toi en » supportant la vie. »

Le dialogue laconique de Créon et d'Antigone, est digne de Sophocle.

CRÉON.

Avez-vous choisi ?

ANTIGONE.

J'ai choisi.

CRÉON.

Hémon ?

ANTIGONE.

La mort.

CRÉON.

Vous l'aurez.

J'admire la dignité dont Antigone couvre la haine si juste qu'elle a pour Créon, au moment où elle re-

proche à Hémon d'oublier le respect qu'un fils doit à son père. L'adieu des deux princesses fait couler les larmes.

Tout me plaît et tout m'enchante dans *Virginie*. Les discours hardis d'Icilius, les artifices d'Appius, les scènes tendres du père et de la fille, sont de la plus grande vérité. La scène troisième du troisième acte, entre la mère, le père, la fille et l'époux, mérite d'être long-tems méditée. Parmi les beautés dont elle est remplie, j'ai observé un coup de pinceau des plus savans, qui prépare à la catastrophe, et qui m'a causé la plus vive surprise. Le voici :

VIRGINIUS.

O mon épouse, que de héros vont périr avec ces tiges nobles et généreuses!

ICILIUS.

Si nous avions des fils, c'est alors qu'il faudroit verser des larmes de sang; nous serions réduits à l'horrible alternative .... de les étouffer en naissant, ou de les élever en esclaves.... Mon sang esclave! non, jamais. Je ne suis pas encore père .... si je l'étois ...

VIRGINIUS.

Dieux! quelle horrible lumière tu portes dans mon cœur... Ah! silence, silence! »

Cette scène me paroît un modèle de la poésie tragique; elle est la plus belle qui se trouve dans les quatre tragédies.

Je prévois, monsieur le comte, que jusqu'à présent

vous me croyez trop prévenu en votre faveur. Non, la vérité a dicté tous les éloges que j'ai cru devoir vous donner ; et la vérité m'oblige à vous dire ce que l'on pourroit encore desirer dans vos tragédies.

J'ai déjà fait quelques réflexions sur la conduite ; j'ai dit librement ce qui m'est venu à l'esprit ; j'ai indiqué des défauts, peut-être à tort ; j'ai soutenu mon opinion, peut être avec trop de hardiesse. Ce qui me reste à vous dire, mérite, je crois, de votre part, une plus sérieuse attention.

Toutes les fois que j'ai lu *Virginie*, j'ai été peu satisfait du dénouement. Virginie meurt de la main de son père, le peuple se soulève ; mais le cruel Appius, après tant de crimes si odieux ; après avoir, par sa passion criminelle, entraîné un père si chéri des Romains, à une résolution désespérée et nécessaire ; après avoir été peint, dans toute la pièce, comme digne de la haine générale, et avoir éveillé dans tous les cœurs cette sensation pénible ; cet Appius, dis-je, non-seulement n'expie point par sa mort tant de forfaits, mais il triomphe, mais il menace encore le malheureux Virginius et le peuple révolté. On doit conclure, de ses discours insolens, qu'il restera impuni. Cette catastrophe inattendue, est contraire à la vérité historique, aux loix de la tragédie, et plus encore aux desirs de l'auditoire : desirs que vous avez rendus si violens, en peignant avec tant de force le caractère du décemvir. Le public, après cette pièce, doit se retirer peu satisfait, parce qu'il a vu le triomphe d'un personnage qu'il abhorre, et la vertu opprimée. Selon moi, il étoit nécessaire, pour bien finir cette tragédie, de faire périr

Appius sur la scène ; ce qui eût été facile, en ajoutant quelques vers.

Le dénouement d'Antigone peut aussi déplaire à quelques lecteurs. Je sais très-bien que Cléon a un cœur si féroce, que la mort de son fils unique ne doit point le réduire au désespoir. Mais les vers par lesquels il termine la pièce, peuvent faire penser que cette mort lui est tout-à-fait indifférente, quoique, dans le cours de la pièce, il ait montré beaucoup de foiblesse pour ce fils. Il a employé tous les moyens possibles pour le servir dans son amour ; ni les menaces, ni les reproches d'Hémon n'ont pu le déterminer à prendre aucune mesure sévère. L'affection paternelle est donc un sentiment qui domine dans Cléon ; mais, quand Hémon périt sous ses yeux, il ne dit que quelques mots, qui annoncent froidement sa crainte des vengeances du ciel.

J'aurois desiré, dans *Philippe*, qu'à la fin de la dernière scène, le tyran eût éloigné Gomez ; qu'il fût resté seul, pour repaître ses regards, avec une joie digne de lui, de l'horrible spectacle de son fils et de son épouse immolés. J'aurois desiré qu'en peu de mots il eût insulté à ces infortunés, qu'il eût satisfait sa vengeance atroce avec transport et avec complaisance ; j'aurois voulu enfin qu'il eût déclaré leur innocence, et qu'il eût annoncé qu'il en avoit fait le sacrifice à sa noire jalousie. Je pense qu'ainsi vous auriez donné le dernier coup de pinceau à cet horrible caractère. A la représentation, Philippe auroit inspiré l'horreur qu'il mérite. On me dira que je me laisse séduire par la manière de Shakespear, et que les sentimens

que je vous conseille d'ajouter au rôle de Philippe, feroient naître dans le public un mouvement d'horreur pour le poëte. Mais, quand cela arriveroit, je croirois que c'est le but que doivent se proposer tous ceux qui écrivent des tragédies.

Les poëtes ont leur manière, ainsi que les peintres. Sophocle, Euripide, Corneille, Racine ont chacun leur manière. Les deux tragiques modernes ont formé deux écoles; le premier tend au grand, au sublime, au majestueux, à l'ampoulé; le second penche vers l'agréable, l'élégant, le *fini*. L'un et l'autre eut ses partisans et ses imitateurs: Crébillon s'est distingué dans la manière de Corneille; Racine n'a eu que de foibles élèves. Voltaire se fit une manière à lui; tantôt il chercha à imiter ces deux modèles, tantôt il ne consulta que son génie; enfin il devint original. Shakespear a une manière extravagante et sauvage; mais ses tableaux sont pleins de vie; il peint les caractères et les passions avec la plus grande énergie. Nous n'avions en Italie, aucun poëte tragique; ainsi, monsieur le Comte, vous n'avez point eu de modèle. Je ne vois pas non plus que vous ayez cherché à imiter ni les Grecs, ni les Français. Je me servirai donc, pour vous définir, de l'expression de Tibère, à l'occasion de Curtius Rufus: *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus*. Vous êtes né de vous-même; vous vous êtes créé une manière qui n'est qu'à vous; et je prévois que vous formerez parmi nous la première école de l'art tragique. Si, en fesant de longues méditations sur vos ouvrages, je veux vous comparer à quelque auteur tragique célèbre, je crois que, pour l'énergie, la pré-

cision et la chaleur, vous ne pouvez l'être qu'à Shakespear. Pour le prouver, permettez-moi de transcrire quelques morceaux de ce poëte ; je me flatte qu'ils viendront à l'appui de mon opinion.

Richard III, dans la scène cinquième du cinquième acte de la tragédie qui porte ce nom, s'éveille en sursaut après un songe, dans lequel il a cru voir tous ceux qu'il a fait périr, le menacer de la mort.

« Amenez-moi un autre coursier.... enveloppez mes » plaies.... Dieu ! prends pitié de moi.... Mais c'étoit » un songe.... ô ma conscience, combien tu me tour- » mentes dans mes songes !... Une sombre lueur va- » cille dans les flambeaux.... la nuit n'est pas à la moi- » tié de son cours.... une sueur froide court sur tout » mon corps.... pourquoi ?.... ai-je peur de moi ?.... je » suis seul ici.... Richard n'est point ennemi de Ri- » chard.... ne vois-je pas un assassin ?.... non.... oui, » moi.... fuyons donc.... qui ?.... moi-même. Oui, moi- » même. Pourquoi?...Il faut me venger...Sur qui?... sur » moi-même. Je m'aime.... pourquoi m'aimai-je ? par » quelle raison ? quel bien me suis-je fait ? — Ah ! non, » je dois plutôt me haïr pour les crimes affreux que j'ai » commis.... je suis un scélérat.... non, je ne le suis » point.... Insensé ! parle mieux de toi.... mais ne te » flatte point.... Ma conscience a mille organes... cha- » cun fait son récit, et chaque récit me traite de scé- » lérat, d'impie, de parjure.... comment puis-je être » l'assassin le plus atroce qui fut jamais ? Tous mes » crimes, dans toute leur horreur, sont au tribunal ; » ils crient : coupable ! coupable ! Je suis au désespoir...

» tous les êtres vivans me détestent ; aucun, si je » meurs, n'aura pitié de moi. Comment pourroit-on » avoir pitié de moi, si je n'ai pas pitié de moi-même ? » — Tous les spectres, tels qu'ils étoient quand je les » fis assassiner, entourent mon lit ; tous m'annoncent » qu'ils se vengeront au lever du soleil, etc. »

Dans la même tragédie, Elisabeth, veuve d'Edouard IV, parle à Richard qui lui demande sa fille en mariage, et qui voudroit savoir de quelle manière il parviendra à obtenir l'amour de cette princesse.

« Assassin de ses frères, envoie-lui leurs cœurs san- » glans ; que leurs noms y soient gravés : alors elle » pleurera. Présente-lui, en même-tems, le voile qui » a bu le sang de ces frères chéris, et force-la à en » essuyer ses yeux baignés de larmes. Si ce don si digne » de toi ne suffit pas pour te faire aimer, écris tous tes » crimes ; raconte-lui toutes tes actions cruelles, et » dis-lui que pour l'amour d'elle, tu as tué ses oncles » et tous ses parens, etc. »

Dans Roméo et Juliette, scène quatrième du cinquième acte, Roméo parle ainsi à son amante qu'il croit morte, au moment où il va prendre le poison :

« Chère épouse, amante adorée, la mort qui a sucé » le miel de ton haleine, n'a pas encore détruit ta » beauté ; non, tu n'es pas encore vaincue par la mort ; » la beauté colore encore tes lèvres et tes joues ; et la » pâleur de la mort n'est pas encore sur ton front..... » Ah ! ma chère Juliette, pourquoi es-tu encore si » belle ?.... Je veux toujours rester avec toi ; je ne » veux jamais sortir de ce noir séjour. C'est ici que je

» veux arrêter ma course pénible, et secouer le joug » d'un sort cruel, que je suis fatigué de souffrir. Mes » yeux, rassasiez-vous de votre dernier bonheur; mes » bras, serrez Juliette pour la dernière fois; mes » lèvres, d'où ma vie va s'échapper, imprimez sur » ces lèvres décolorées, le gage d'un hymen scellé par » la mort. »

Ce génie tragique qui vous a été transmis, monsieur le comte, s'est beaucoup amélioré dans vos écrits. Vous avez profité des connoissances plus étendues du siècle où nous vivons. Ainsi, nous trouvons en vous ce qui manque au poëte anglais, pour modérer son imagination déréglée, se restreindre dans les bornes de la vraisemblance et de la décence, et produire enfin de bonnes tragédies.

Il ne me reste à parler que du style poétique de vos pièces. J'ai déjà dit que le style étoit le coloris de la poésie; il l'est donc de la poésie tragique. Elle a encore ses beautés et ses élans qui lui sont particuliers. On peut dire du poëte tragique, en plusieurs occasions: *fervet immensusque ruit.* Son style doit être aussi plein d'images, d'impétuosité, d'harmonie et de figures: *monte decurrens, velut amnis.* Un style coulant, mélodieux doit encore faire pardonner à ceux qui écrivent en vers blancs *(sciolti)*, l'absence de la rime, qui est d'un grand désavantage pour la poésie moderne, parce qu'il nous semble que sans la rime nos idiômes ne peuvent être poétiques. J'ai admiré ce style dans plusieurs passages de vos tragédies, que j'ai indiqués ci-dessus; mais il me paroit qu'en général vous l'avez négligé. Vous avez donné la préférence aux pensées,

et vous vous êtes peu embarrassé de les revêtir d'un style agréable.

Je conviens qu'Horace a dit quelque part : *et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.* Mais il dit dans un autre endroit : *effutire leves indigna tragedia versus.*

J'observe que par-tout, et avec prédilection, vous vous êtes servi du pinceau de Michel-Ange, et que vous avez presque méprisé celui du Corrège et de l'Albane. Toutes les fois que l'élégance se présente à votre plume, vous la négligez, et vous préférez la manière forte, mais incorrecte et dure du Dante.

Dans *Philippe*, par exemple, acte second, scène seconde, vous écrivez :

Basso terror d'infame tradimento
A re, che merti esser tradito, lascia.

Cette transposition du verbe rend, au premier coup-d'œil, le sens un peu obscur. Il me semble que vous auriez pu dire avec plus de clarté et d'élégance :

Basso terror di tradimento infame
Lascia ad un re, che merti esser tradito.

Je trouve dans *Polinice*, acte quatrième, scène première :

Ma il sospettar, natura
Fassi in chi regna, sempre;

Peut-être eût-il été plus clair de dire :

Ma il sospettar diventa
Natura sempre in quel chi regna.

Je ne citerai pas d'autres passages, parce que vous pourrez les relever mieux que moi ; mais je persiste à

dire que cette dureté, cette obscurité nuisent quelquefois à vos pensées nobles, sublimes et souvent neuves.

Corneille est certainement plus majestueux et plus énergique que Racine; mais Racine, par l'élégance de son style et les charmes de sa versification, est toujours le maître de la scène. Apostolo-Zeno est plus théâtral, plus nourri de pensées, plus varié que Métastase; mais Métastase domine, et Zeno est absolument banni du théâtre: preuve évidente de ce que peuvent la douceur, la médolie et la pureté du style.

On contemple, avec admiration, le tableau du jugement dernier de Michel-Ange; on en étudie les attitudes, les positions, les grands coups de pinceau; mais les tableaux de Rubens, du Titien, du Corrège, du Guide, enchantent indistinctement les peintres, les connoisseurs, les amateurs et les ignorans.

Vous avez mis tous vos soins à former votre style sur celui de nos anciens modèles. Le Dante vous a séduit plus que tous les autres, et vous l'avez parfaitement imité. Notre langue étoit dans son enfance; maintenant, parvenue à sa maturité, elle est éloquente majestueuse et élégante. Vous croyez peut-être que si le Dante eût vécu dans ce siècle, il auroit écrit dans ce genre:

Or mentre io gli cantava cotai note,
O coscienza, o dolor che il mordesse,
Forte springava con ambo le piote.

et qu'il eût écrit mille autres bizarreries semblables. Il est sûrement digne d'éloges de se nourrir des grands

sentimens du Dante, d'imiter ses fortes images, ses expressions nerveuses ; mais je ne crois pas qu'il convienne de les transporter dans la langue moderne, plus cultivée et plus pure. Personne n'adopte aujourd'hui ni la grammaire, ni les *florentinismes* du Dante.

Le vers devient dur, lorsqu'on prend l'habitude d'omettre l'article.

Patria apprender cos'è....
Et : mie angoscie....
Et : il dubitar di quanto re ti afferma.

Il le devient encore, quand on met souvent un *io* superflu, ou qu'on se permet de le transposer ; exemple :

Nè a me tu aprirlo
Dovevi mai, nè posso io udir...
Et : in petto i'mi sent'io.

Les manières de parler telles que celles-ci :

Del re non temi ;

au lieu de :

Non temere del re.

et :

Ne tu men chiedi
Ragione.

au lieu de :

Non me ne chieder ragione.

Les phrases trop compliquées, comme :

Arbitro tu mi danna
A qual più vuoi castigo...
O trista
Deplorabil dei re sorte!

la licence d'ajouter un *si* qui n'est pas nécessaire :

Reo non s'è fors'egli, etc.

et toutes les autres recherches inusitées d'une élégance antique, répandent dans les ouvrages des ambiguités et des équivoques. Elles obligent ceux qui les récitent ou qui les lisent à haute voix, à se gêner dans la déclamation.

Je pense, monsieur le Comte, que toutes ces expressions que vous avez adoptées, et qu'il vous est si facile d'éviter, nuisent à la perfection de vos tragédies. Je voudrois avoir assez d'empire sur vous, pour vous décider à les faire disparoître.

Vous savez que l'Arioste, le Tasse, et tous nos autres poëtes célèbres, tels que le Guarini, le Redi, le Filicaja, le Guidi, le Chiabrera, le Testi et le Marini, n'ont point écrit dans ce genre. Je l'avoue, à ma honte, je crois avec eux, qu'on doit fuir ces affectations, nées du tems des Guelfes et de Gibelins, et ne pas se mettre sous les étendards du Dante, qu'on appela divin, et qui le fut de son tems. Mais, dites-moi avec sincérité, le seroit-il aujourd'hui ? La question, selon moi, est déjà résolue. En tous cas, si ce grand poëte renaissoit de nos jours, il pourroit obtenir le titre de *divin* pour sa poésie, mais non pour son langage.

Mais je m'apperçois que sur mes observations amicales, relatives au style et à la conduite de vos tragédies, vous m'avez déjà fait l'excuse d'Horace : *ubi plura nitent...* Dans des ouvrages où se trouvent tant de beautés, de légères taches, si elles existent, ne di-

minuent rien de leur prix ; elles se trouvent éparses dans un tableau parfaitement dessiné.

Je finis, monsieur le Comte, par ces deux vers du même Horace.

Si quid novisti rectiùs istis
Candidus imperti ; si non, his utere mecum.

J'ai trop prouvé, dans cet écrit, l'estime que vous m'avez inspirée, pour vous en renouveler le témoignage.

Naples, 20 *août* 1783.

RANIERI DE CALSABIGI.

MYRRHA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CINIRE, roi de Chypre.
CÉCRI, sa femme.
MYRRHA, leur fille.
PERÉE, amant de Myrrha.
EURICLÉE, nourrice de Myrrha.

CHOEUR.

PRÊTRES.

PEUPLE.

(La scène est dans le palais de Cinire.)

MYRRHA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

CÉCRI, EURICLÉE.

CÉCRI.

VIENS, ô ma fidelle Euriclée! L'aurore luit à peine, et mon époux n'a pas coutume de venir sitôt dans cet appartement. En l'attendant, tu peux me confier tout ce que tu sais de ma malheureuse fille. Ton visage affligé, tes soupirs que tu retiens à peine, m'annoncent....

EURICLÉE.

O reine!... l'infortunée Myrrha traîne une vie plus cruelle que la mort. Je n'ai pas osé peindre au roi l'état horrible où elle se trouve:

un père est peu capable d'entendre les malheurs de sa fille, et le cœur d'une mère y compâtit plus tendrement. Je viens donc à vous, et je vous prie de m'écouter attentivement.

CÉCRI.

Il est vrai que depuis long-tems, je vois pâlir la fleur de sa beauté. Une mélancolie muette et profonde a terni l'éclat brillant de ses regards; elle pleure dans la solitude.... Mais quand elle est devant moi, elle garde le silence; et ses yeux humides de larmes se sèchent toujours, lorsqu'elle me voit. Vainement je la couvre de baisers; vainement je lui demande sans cesse la cause de ses douleurs; elle me la cache, et je vois que sa tristesse la consume insensiblement.

EURICLÉE.

Elle est votre fille par sa naissance, elle est la mienne par mon amour. Vous le savez, je l'ai élevée, et je n'existe qu'en elle. Il y a bientôt quatre lustres que je la presse tous les jours dans mes bras... et cependant est-il possible que Myrrha qui, dans son enfance, avoit coutume de me confier ses plus secrètes pensées, me cache aujourd'hui le sujet de

ses peines ? Si je lui parle de sa douleur, elle la dissimule avec plus de soin, et quelquefois se met en courroux. . . . Mais souvent malgré elle, j'ai été témoin de ses plaintes.

CÉCRI.

J'avois cru d'abord qu'une si grande tristesse, dans le cœur d'une jeune fille, venoit de son incertitude sur le choix d'un époux. Les princes les plus braves et les plus puissans sont venus en foule à Chypre au bruit de sa beauté, et nous l'avons laissée entièrement maîtresse de son choix. Il est possible que tant de soins auxquels elle n'étoit pas accoutumée, aient élevé quelque trouble dans son cœur. Dans celui-ci, elle admiroit la valeur ; dans celui-là, l'affabilité ; l'un étoit plus puissant, l'autre plus beau ; et elle craignoit peut-être que celui qu'elle voyoit avec plus de plaisir, ne convînt pas entièrement à son père. Comme mère et comme femme, je sais quel tumulte un pareil doute peut élever dans le cœur tendre d'une fille jeune et timide. Mais après que Pérée, héritier du trône d'Epire, l'eut emporté sur tous ses rivaux ; Pérée à qui aucun d'eux ne pouvoit être comparé pour la noblesse, la valeur, la

beauté, la jeunesse et la prudence; après que nous eûmes approuvé le choix de Myrrha, lorsque rien ne devoit manquer à son bonheur, pourquoi voyons-nous une plus cruelle tempête s'élever dans son sein? Pourquoi une douleur mortelle la consume-t-elle tous les jours?... Une telle vue me déchire le cœur.

EURICLEE.

Ah! si ce choix n'étoit pas celui de son cœur! De jour en jour son mal s'est accru; et cette nuit qui devoit précéder son hymen.... O ciel!... j'ai cru qu'elle étoit la dernière de sa vie. J'étois près de son lit immobile et silencieuse; je feignois de dormir, et j'étois attentive à tous ses mouvemens. Depuis que je la vois dans ce cruel état, le sommeil a fui de mes yeux. J'invoquois tout bas pour votre fille le secours du paisible Morphée, qui, pendant un si grand nombre de nuits, n'avoit pas versé sur elle ses pavots bienfesans. Les soupirs de Myrrha étoient d'abord ensevelis dans son sein; ils n'osoient s'échapper, ils étoient contraints; mais bientôt, ne m'entendant plus, elle s'est livrée à son désespoir; ses gémissemens s'exhaloient d'une manière terrible, et se changeoient en san-

glots affreux et en cris convulsifs. Au milieu de ses larmes, un seul mot sortoit de sa bouche : mort... mort; elle le répétoit souvent. Je me lève, je cours à elle pleine d'inquiétudes; à peine me voit-elle, qu'elle met fin à ses plaintes et à ses soupirs; et prenant une fierté royale, elle me dit presqu'avec colère et d'une voix ferme : « Pourquoi viens-tu? » que veux-tu? » Je ne pouvois lui répondre, je pleurois, je l'embrassois, et je pleurois encore... A la fin, j'ai pu lui parler. O combien je l'ai priée, je l'ai conjurée de me confier les maux qu'elle cachoit dans son sein, lui disant que je mourrois avec elle!... Vous qui êtes sa mère, vous n'auriez pu lui parler plus tendrement. — Elle sait combien je l'aime. Aussi, à mes paroles, ses yeux ne versoient plus de larmes : elle m'embrassoit et me répondoit avec amitié; mais elle persistoit à me cacher son secret. Elle me disoit qu'une fille prête à prendre un époux, est toujours en proie à une douleur passagère, et m'ordonnoit de ne vous point parler de son état. Mais le mal qui la dévore a pris de si profondes racines, il est si violent, que j'ai recouru à vous; je vous conjure de faire suspendre l'hymen qui se prépare; votre fille

court à une mort certaine. Vous êtes mère, je ne vous dis rien de plus.

CÉCRI.

Accablée de douleur.... à peine puis-je parler. Quelle peut donc être la cause de ses maux ?... A l'âge de ma fille, on n'a point d'autres souffrances que des souffrances d'amour ; mais si elle aime Pérée qu'elle a choisi librement, d'où vient sa douleur, au moment où elle est prête à l'obtenir ? Si elle cache dans son sein une autre flamme, pourquoi a-t-elle choisi Pérée ?

EURICLEE.

L'amour n'a point causé sa douleur, je vous le jure. J'ai toujours veillé sur elle, et son cœur n'a pu s'ouvrir à aucune passion, sans que je m'en apperçusse ; elle me l'auroit confiée à moi qui, par les années, pourrois être sa mère, mais qui suis sa sœur par mon amitié. Son visage, ses actions, ses soupirs, son silence, ah ! tout en elle annonce trop qu'elle n'aime point Pérée. Avant de l'avoir choisi, si elle n'étoit heureuse, elle étoit au moins tranquille. Vous savez combien elle a tardé à faire ce choix. Cependant, il est certain qu'elle ne préfère aucun homme à Pérée.

Si elle l'a demandé, c'est qu'elle regardoit comme un devoir de se décider pour un des héros qui se disputoient sa main. Il me paroît qu'elle n'aime point Pérée; et cependant quel autre amant pourroit lui être comparé! Je connois la noblesse du cœur de Myrrha, et il n'y a qu'une flamme noble qui puisse entrer dans son sein; elle ne peut aimer que le fils d'un roi; et aucun de ceux qui étoient ici, ne lui a inspiré de l'amour. L'amour ne cause donc point ses maux. Quoique l'amour se repaisse de pleurs et de soupirs, je ne sais cependant quel rayon d'espérance brille au milieu de ses douleurs. Mais Myrrha ne se livre à aucun espoir; la plaie de son cœur est incurable!... Ah! je desire que la mort qu'elle appelle sans cesse me frappe avant elle; au moins je ne la verrai pas consumée par un feu qui la dévore lentement.

CÉCRI.

Tu me désespères... je ne veux plus entendre parler de cet hymen, s'il doit m'enlever ma fille unique.... Va, retourne auprès d'elle; cache-lui que tu m'as parlé. J'irai dans son appartement aussitôt que j'aurai séché mes pleurs, et que mon visage aura repris sa sérénité.

EURICLEE.

Voyez-là bientôt; je retourne auprès d'elle. Qu'il me tarde de la revoir! O ciel! qui sait si pendant que je m'entretenois avec vous, qui sait si elle n'est pas retombée dans les accès du désespoir?... O que je vous plains, malheureuse mère! Je sors. Ne tardez point; moins vous différerez, plus vous pourrez...

CÉCRI.

Tu peux penser combien ce retard me coûte; mais à cette heure où elle n'est pas habituée à me voir, je ne veux ni lui parler, ni lui montrer mon trouble. Quand je lui parlerai, je ne lui inspirerai ni chagrins, ni crainte... Elle est si docile, si modeste, si timide, qu'on ne sauroit employer avec elle des moyens trop doux. Va, et repose-toi sur moi, comme je me repose sur toi.

(*Euriclée sort.*)

SCÈNE II.

CECRI.

Que dois-je attendre? Depuis près d'un an, je cherche à découvrir la cause des douleurs de ma fille, et je n'ai encore pu la trou-

ver. Peut-être les dieux jaloux de notre bonheur, veulent-ils nous enlever une fille si parfaite, et qui est l'espérance et la consolation de ses parens? Dieux! ils valoit mieux ne pas nous la donner. Vénus, ô grande déesse à qui cette île est consacrée, sa trop grande beauté t'inspire-t-elle de la jalousie? Peut-être veux-tu nous punir toutes les deux? Tu veux que j'expie en larmes de sang, la joie insensée et orgueilleuse que j'ai fait paroître!

SCÈNE III.

CÉCRI, CINIRE.

CINIRE.

Rassurez-vous, Cécri. Euriclée que j'ai interrogée m'a tout appris en peu de mots. J'aimerois mieux mourir mille fois, que de contraindre l'inclination d'une fille que j'adore. Qui l'auroit cru, cependant, que l'hymen qu'elle avoit demandé, auroit pu la réduire à cet état? Mais, qu'il soit rompu. Je ne fais aucun cas de la vie, de l'empire, de la gloire même, si je ne parviens à rendre heureuse notre fille unique.

CÉCRI.

Myrrha n'a jamais été inconstante. Nous avons vu, en elle, la prudence précéder les années. Ses vœux étoient innocens; nous la voyions sans cesse attentive à prévenir nos moindres desirs. Elle savoit combien nous étions satisfaits de son noble choix; peut-elle se repentir de l'avoir fait ?

CINIRE.

Il est possible qu'elle s'en repente. Ecoutez-la, Cécri; employez avec elle les plus tendres caresses d'une mère; faites qu'enfin elle vous ouvre son cœur, il en est tems encore. Permettez, cependant, que je vous ouvre le mien. Ma fille seule occupe toutes mes pensées. Il est vrai qu'il me seroit utile de conserver l'amitié du roi d'Epire; il est vrai que les hautes espérances de Pérée, me rendroient son alliance précieuse; ce jeune prince d'ailleurs, est brave, et a un cœur aussi noble que sensible : enfin, il adore Myrrha. Je ne pourrai jamais trouver un époux plus digne de rendre ma fille heureuse. Il compte sur cet hymen; en manquant à notre foi, nous pouvons nous attirer sa haine et celle de son père; et les effets de cette haine

peuvent être terribles pour nous. Voilà des raisons nombreuses et puissantes aux yeux d'un prince; mais elles ne sont rien aux miens. La nature m'a fait père, le hasard m'a fait roi. Ce que les autres rois appellent raison d'état, ce qui règle tous leurs sentimens, ne balanceroit pas dans mon cœur paternel un seul soupir de ma fille. Je ne peux être heureux que de son bonheur. Allez, et dites-lui qu'elle ne craigne pas de me déplaire, en me découvrant la vérité; elle ne doit craindre que de nous rendre malheureux avec elle. Cependant, je vais chercher à savoir si Pérée se croit aimé. Je veux le préparer à un effort qui me coûtera autant qu'à lui. Il nous reste peu de tems pour retarder l'heure de l'hyménée.

CÉCRI.

Je vole vers ma fille. — Je trouve un grand soulagement à ma douleur, en voyant que nous n'avons qu'une même volonté et qu'un même amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

CINIRE, PÉRÉE.

PÉRÉE.

Je me rends à vos ordres. Je me flatte que l'heure où je pourrai vous appeler mon père, n'est pas éloignée.

CINIRE.

Ecoutez-moi, Pérée.—Si vous vous rendez justice, vous devez être convaincu du bonheur d'un père à vous avoir pour gendre. Parmi les rivaux illustres qui se disputoient la main de Myrrha, si j'avois voulu faire un choix, c'eût été vous que j'aurois choisi. Préféré par elle, vous devez penser que vous m'êtes doublement cher. Au jugement de tous, vous l'emportiez sur vos rivaux; mais moi, je vous mettois, et je vous mets encore au premier rang, non à cause de votre haute naissance, ni du royaume dont vous êtes héritier, mais à cause

de vos vertus qui vous élèvent au-dessus des rois, et qui même dans l'état privé.....

PÉRÉE.

O mon père ! que je jouis déjà en vous appelant de ce nom ! mon père, le plus grand et le plus cher de mes vœux, est de vous plaire. Je vous ai interrompu : pardonnez, mais je ne puis m'entendre prodiguer tant de louanges avant de les avoir méritées. Vos encouragemens me rendront, je l'espère, tel que vous me croyez, ou que vous me desirez. Epoux de Myrrha, et votre gendre, je dois en être digne par des sentimens élevés. J'accepte donc votre augure.

CINIRE.

Ah ! vous me parlez comme un fils, et moi, j'oserai vous parler comme un père. Vous brûlez pour Myrrha d'une flamme sincère, je le vois, et je vous ferois outrage en en doutant. Mais... dites-moi... si ma demande n'est pas trop indiscrète.... êtes-vous aimé?

PÉRÉE.

Je ne dois rien vous cacher. Peut-être Myrrha voudroit m'aimer. J'en eus l'espérance, je l'ai encore, ou du moins je m'en flatte. Il est

certain que la réserve qu'elle me montre, est inexplicable. Cinire, quoique vous soyez père, vous êtes encore dans la fleur de l'âge, et vous connoissez l'amour : sachez donc qu'elle tremble toujours en me voyant, et que ce n'est qu'avec peine qu'elle s'approche de moi. La pâleur se répand sur son visage ; elle détourne ses regards ; elle me dit froidement quelques mots interrompus ; ses yeux humides de larmes sont attachés à la terre. Je vois se flétrir la fleur de sa beauté. — Tel est son état. Quelquefois elle parle de notre hymen ; vous croiriez qu'elle le desire, mais bientôt elle semble le craindre plus que la mort. Tantôt elle en fixe le jour, tantôt elle l'éloigne. Si je lui demande la cause de sa tristesse, elle garde le silence ; mais son visage où se peint un chagrin mortel, m'annonce que le désespoir est dans son cœur. Elle me proteste tous les jours que c'est moi qu'elle veut pour époux ; mais elle ne me dit point qu'elle m'aime ; son cœur noble et sincère ne pourroit feindre. Je crains et je desire en même-tems de savoir la vérité ; je renferme mes soupirs ; je brûle, je me consume, et je n'ose parler. Tantôt je veux lui rendre la foi qu'elle m'a donnée malgré elle ; tantôt je

veux mourir, parce qu'il m'est impossible de la perdre. Je rougirois de la posséder sans avoir son cœur... malheureux que je suis!... ah ! je ne sais pas si je dois vivre, ou si je dois mourir. — C'est ainsi que tous les deux nous renfermons la douleur égale, mais différente, qui consume notre ame. Nous sommes enfin arrivés au jour fatal qu'elle a fixé pour notre hymen... ah ! puissai-je aujourd'hui être la seule victime du désespoir !

CINIRE.

Je vous plains autant que ma fille... votre franchise et votre amour annoncent une ame vertueuse et élevée. Je la croyois telle, et je ne m'étois pas trompé. — Je ne vous répondrai pas avec moins de franchise. Je tremble pour ma fille. Je partage avec vous la douleur de votre amour; ah ! prince, partagez avec moi la douleur paternelle. Si Myrrha étoit malheureuse par ma faute.... il est vrai que c'est elle seule qui vous a choisi; il est vrai que rien ne l'y a forcée... mais la pudeur et la timidité naturelles à son âge... enfin, si Myrrha se repentoit aujourd'hui ?....

PÉREE.

N'achevez pas, je vous entends. Pouvez-

vous présenter à un amant l'objet qu'il aime malheureux par lui? Que je me croie la cause, même innocente, des chagrins de Myrrha, et que je ne meure pas de douleur!... Ah! que Myrrha prononce ma sentence, et dispose de mon sort; qu'elle dise sans crainte si elle hait Pérée: je ne me repentirai pas cependant de l'avoir aimée, si elle peut vivre plus tranquille, pendant que je déplorerai son abandon. La mort me paroîtra douce, pourvu que Myrrha soit heureuse.

CINIRE.

Pérée, peut-on vous entendre sans verser des larmes?..... Jamais il n'y a eu de cœur plus sensible et plus fidèle que le vôtre. Ah! dites à ma fille tout ce que vous venez de me dire; je suis sûr qu'elle ne pourra vous entendre sans vous ouvrir son cœur. Je ne crois pas qu'elle se repente de vous avoir choisi; mais vous pourrez peut-être lui arracher la cause du mal qu'elle nous cache. — Elle vient; je l'avois fait appeler. Je veux vous laisser avec elle; ma présence pourroit empêcher votre explication. Employez sur elle les moyens avec lesquels vous savez subjuguer tous les cœurs.

SCÈNE II.

MYRRHA, PERÉE.

MYRRHA.

Il me laisse avec Pérée!... Quelle épreuve!.. Que mon cœur est déchiré.....

PEREE.

Il est enfin arrivé ce jour, ô Myrrha, où vous devez me rendre parfaitement heureux, si vous partagez mon bonheur. Je vois votre tête ornée de la couronne nuptiale, vous portez le manteau pompeux des jeunes épouses; mais la tristesse est peinte sur votre visage, dans vos yeux, dans votre démarche et dans toutes vos actions. Celui qui vous aime plus que la vie ne peut vous voir marcher ainsi aux autels de l'hyménée. L'heure est venue qu'il ne vous est plus permis d'abuser ni vous-même, ni votre amant. Vous devez me dire la cause de vos peines, quelles qu'elles soient, ou au moins me déclarer que vous n'avez aucune confiance en moi; que j'ai mal répondu à votre choix, et que vous vous en repentez en secret. Je ne serai point offensé de tout ce que vous me direz. Je partirai désespéré; mais

vous occuperez-vous du désespoir d'un amant que vous n'aimez point, et que vous estimez peu? Il m'importe trop de ne vous point rendre malheureuse. — Parlez-moi donc sans crainte et avec franchise. — Vous vous taisez, vous êtes immobile..... Votre bouche respire le dédain..... Ce silence est une réponse que je comprends ; vous me haïssez, et vous n'osez le dire..... Reprenez votre foi ; je vais m'éloigner pour jamais de vos yeux, puisque vous ne me voyez qu'avec horreur.... Mais si vous me haïssiez, comment m'avez-vous choisi? Et si, depuis ce choix, votre haine a pris naissance, dites-moi en quoi ai-je pu vous déplaire ?

MYRRHA.

O prince !..... votre amour vous peint ma douleur beaucoup plus affreuse qu'elle n'est en effet. Cette inquiétude qui vous tourmente, vous emporte bien au-delà de la vérité. Je ne réponds point à votre nouveau langage. Pourquoi vous en étonner? J'entends des choses inattendues, désagréables, je dirai plus, éloignées de la vérité. Quelle réponse puis-je y faire? Ce jour est fixé pour mon hymen, je suis prête à marcher aux autels; et l'époux que j'ai choisi ose douter de moi? Il est vrai

que je ne suis pas aussi heureuse que je devrois l'être en m'unissant à un amant tel que vous. Maissouvent on est triste naturellement, et on pourroit difficilement en donner les raisons. Souvent en s'efforçant à savoir la cause d'une pareille douleur, on la redouble.

PERÉE.

Je vous suis odieux, tout me l'annonce. Je savois que vous ne pouviez pas m'aimer, mais je me flattois au moins que vous ne me haïssiez pas. Pour votre repos et pour le mien, je m'apperçois à tems que je me trompois; je suis trop sûr que vous me haïssez, mais je ne veux pas mériter votre mépris. Désormais vous êtes dégagée de la promesse que vous m'aviez donnée; vous voulez en vain la tenir contre votre volonté; vous y êtes portée, non par vos parens, non par moi, mais par une fausse honte. Pour qu'on ne vous reprochât d'être inconstante, ennemie de vous-même, vous avez voulu être victime de votre erreur; et vous espérez que je le souffre? Non. Je dois vous prouver que je vous aime, et que peut-être je vous méritois, en refusant.....

MYRRHA.

Vous vous plaisez à augmenter mon déses-

poir.... Ah! comment puis-je être heureuse, si je ne vois jamais votre amour satisfait du mien? Comment puis-je vous dire la cause de la douleur qu'on me suppose? Si elle est vraie, elle n'a d'autre origine que la nouvelle situation où je vais me trouver, l'obligation de m'éloigner de mes parens, qui me sont si chers, et de me dire: *Peut être je ne les verrai plus;* mon voyage dans une terre étrangère, le changement du ciel..... et mille autres pensées, toutes tendres, toutes mélancoliques, et qui sont toutes connues à votre cœur noble et sensible. Je me suis donnée librement à vous, je ne m'en repens pas; si cela étoit, je vous le dirois. Vous que j'estime plus que tous les autres hommes, pourrai-je vous cacher quelque chose..... si d'abord je ne me l'étois cachée à moi-même. Plus vous m'aimez, moins vous devez me parler de ma douleur; elle se dissipera avec le tems. Je me mépriserois moi-même, si j'avois pu me donner à vous sans vous apprécier... Ah! ma bouche ne sait point dire ce que je ne pense pas. Je vous le répète, je ne serai jamais à un autre qu'à vous. Que puis-je vous dire de plus?

PERÉE.

Ce que vous pourriez me dire pour me tirer de doute, je n'ose vous le demander. Fatale demande ! peut-être sera-t-il plus affreux d'avoir la certitude de ce que je crains ? Vous n'avez donc aucuns regrets en vous donnant à moi ? Vous ne vous repentez pas de ce que vous m'avez dit ? Vous ne mettrez plus aucun délai ?

MYRRHA.

Non ; le jour est arrivé. Aujourd'hui je serai votre épouse ; mais demain nous mettrons à la voile, et nous quitterons ce rivage pour toujours.

PÉRÉE.

Que dites-vous? Comment vos sentimens peuvent-ils changer en si peu de tems ? Vous aviez tant de regrets d'abandonner votre patrie et vos parens ; maintenant vous voulez les fuir pour toujours...

MYRRHA.

Je veux... les abandonner pour toujours... et mourir... de douleur.

PERÉE.

Qu'entends-je ? Votre désespoir vous a trahie... Vos regards, vos paroles, tout peint

en vous le désespoir. Ah! je ne serai point l'instrument de votre mort : non jamais, plutôt la mienne...

MYRRHA.

Une grande douleur m'accable... il est vrai.... mais non, ne le croyez pas. — Je persiste dans ma résolution... Pendant que je suis habituée à souffrir, il me sera moins cruel de partir: peut-être trouverai-je en vous...

PERÉE.

Non, Myrrha. Je suis la cause, quoiqu'innocente, des horribles tourmens qui déchirent votre cœur. — Je ne veux point enchaîner vos desirs par ma présence importune. — O Myrrha! vous donnerez vous-même à vos parens des moyens pour vous dérober à des liens si malheureux, ou vous apprendrez aujourd'hui par eux la mort de Pérée.

SCÈNE III.

MYRRHA (seule.)

Je ne veux point aller auprès de mes parens... Ecoutez-moi; il s'échappe... O ciel! qu'ai-je dit? Ah! volons vers Euriclée; je ne

veux pas rester un instant seule avec moi-même.

SCÈNE IV.

MYRRHA, EURICLÉE.

EURICLEE.

Où portez-vous vos pas, ô mon aimable fille ?

MYRRHA.

Où pouvois-je trouver des consolations que dans ton cœur ? J'allois à toi.

EURICLEE.

Je vous observois de loin. Vous savez que je ne peux jamais vous abandonner, et j'espère que vous me le pardonnez. J'ai vu sortir Pérée dans le plus grand trouble, et je vous trouve encore plus affligée. Ah ! ma fille, versez au moins toutes vos douleurs dans mon sein.

MYRRHA.

Ah ! oui, ma chère Euriclée, au moins avec toi j'ai la liberté de pleurer. — Mon cœur est accablé par la douleur que j'ai trop longtems renfermée.

EURICLEE.

Et dans cet horrible état, vous allez marcher aux autels!

MYRRHA.

J'espère mourir de douleur auparavant... Mais non, le tems est trop court ;... je ne tarderai cependant pas à mourir... Je ne desire que la mort... et je ne mérite que la mort.

EURICLEE.

Ma chère Myrrha, dans votre jeune cœur, il n'y a que l'amour qui puisse causer des tourmens si affreux.

MYRRHA.

Que dis-tu? quelle horrible calomnie!

EURICLÉE.

Ah! ne vous emportez point contre moi, je vous en conjure. Depuis bien long-tems, je crois que vous aimez; mais si je vous ai déplu, je n'aurai plus la hardiesse de vous en parler. Ah! gardez du moins la liberté de pleurer avec moi. Je ne sais pas bien si votre mère ma crue; je lui ai protesté que vous n'aviez point d'amour...

MYRRHA.

Qu'entends-je? ô ciel! elle me soupçonnoit donc aussi?

EURICLEE.

Et qui, en voyant une jeune fille plongée dans une si profonde tristesse, peut ne pas croire que c'est l'amour qui la cause? Ah! si le mal que vous éprouvez venoit de l'amour! au moins il ne seroit pas désespéré. — Me trouvant livrée, depuis long-tems, à ce cruel doute, je me suis prosternée aux autels de Vénus, cette grande déesse, à qui notre île est consacrée. Les larmes aux yeux, le cœur déchiré, je lui adressois de ferventes prières, et je prononçois votre nom....

MYRRHA.

O ciel! quelle hardiesse! qu'as-tu fait?... Vénus!... contre moi... la haine de l'implacable déesse... que dis-je?... Ah! malheureuse!.... je recule d'horreur.... je tremble...

EURICLEE.

J'ai eu tort, il est vrai. La déesse rejetoit mes vœux. Mon encens ne brûloit qu'avec peine, et la fumée repoussée en bas, tomboit sur ma tête. C'est peu : j'attachois mes regards tremblans sur l'image sacrée, et il m'a semblé que la déesse, enflammée d'une horrible colère, me chassoit loin d'elle avec des

yeux menaçans. Je suis sortie du temple, tremblante et remplie d'horreur... En vous fesant cet affreux récit, je sens encore mes cheveux se dresser sur ma tête.

MYRRHA.

Tu me fais frémir ! qu'as-tu osé ? Aucuns Dieux, et encore moins notre terrible déesse, ne doivent plus être invoqués pour Myrrha. Je suis abandonnée des Dieux; mon sein est ouvert aux Euménides ; seules elles y commandent et y habitent. — Ah ! si tu conserves encore pour moi une ombre de pitié, ma fidelle Euriclée, tu peux seule mettre fin à tant de tourmens. Ma douleur, quoiqu'affreuse, est trop lente, oui, elle est trop lente.

EURICLÉE.

Vous me faites trembler... que puis-je ?

MYRRHA.

Je te demande d'abréger mes maux. Tu vois que ma frêle existence se détruit peu-à-peu; mes maux portent la mort dans le cœur de mes parens ; odieuse à moi-même, funeste à ceux qui m'entourent, je ne puis échapper à la vie. L'amour, la pitié éloignent sans cesse la mort de moi. Je te la demande...

EURICLEE.

O ciel ! à moi ! la parole me manque... je succombe.

MYRRHA.

Non, tu ne m'aimes pas. J'avois tort de croire ton cœur capable d'une pitié magnanime ; et cependant toi-même, dès mon enfance, tu m'inspirois des sentimens élevés. Tu m'as dit souvent que nous devions toujours préférer la mort à la honte. O ciel ! que dis-je ? mais ne m'entends-tu pas ?... Immobile, muette, à peine tu respires ! O ciel !... qu'ai-je dit ? J'étois emportée par ma douleur... je ne m'en souviens plus. Ah ! pardonne-moi ; ah ! sois toujours ma seconde mère.

EURICLEE.

O ma fille ! ma fille !... tu me demandes la mort à moi ! à moi, la mort !

MYRRHA.

Ne me crois point ingrate, et ne penses pas que le sentiment de mes maux étouffe en moi la pitié que je dois à ceux des autres. Tu ne veux point me voir mourir à Chypre ; eh bien ! tu apprendras bientôt que je ne suis pas arrivée vivante en Epire.

EURICLÉE.

Vous prétendez en vain marcher à cet horrible hymen. Je vais raconter à vos parens...

MYRRHA.

Ne le fais point, ou tu perds à jamais mon amitié. Ah! ne le fais point, je t'en prie, je t'en conjure au nom de l'amour que tu as pour moi. — Les remontrances sont inutiles à un cœur au désespoir. — C'est avec toi seule que je parle de mes souffrances; c'est avec toi seule que je pleure; tes consolations me suffisent; elles viennent même de redoubler mon courage. — Dans peu d'heures commenceront les cérémonies nuptiales; reste avec moi jusqu'à ce moment. Allons, et cependant raffermis-moi sans cesse dans le dessein aussi noble que nécessaire, de former ces liens: je l'attends de ton amour plus que maternel; il est tems de m'aider de tes conseils; enfin, tu dois m'encourager à prendre le seul parti honorable qui me reste.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

CINIRE, CECRI.

CECRI.

Il n'y a plus de doute. Quoique Perée ne soit pas encore venu auprès de nous, je sais que l'accueil de Myrrha l'a accablé de douleur. Elle ne l'aime pas, j'en ai la certitude; en marchant aux autels de l'hymen, elle court, hélas ! à une mort infaillible.

CINIRE.

Pour dernière preuve, écoutons la vérité de sa bouche. Je l'ai fait inviter, en votre nom, de venir dans ces lieux. Nous ne voulons lui faire aucune violence; elle sait combien nous l'aimons : nous ne lui sommes pas moins chers. Il me paroît désormais impossible qu'elle refuse de nous ouvrir son cœur, à nous qui la rendons maîtresse d'elle-même et de nos volontés.

CECRI.

Elle vient; je crois qu'elle est un peu calmée : sa démarche est plus assurée qu'elle n'étoit. Si je vois briller sur son visage un seul rayon de bonheur, je me sentirai soulagée du fardeau cruel qui m'accable.

SCÈNE II.

MYRRHA, CÉCRI, CINIRE.

CÉCRI.

Venez à nous, ma chère Myrrha, venez...

MYRRHA.

Ciel ! que vois-je ! encore mon père !

CINIRE.

Approchez, ô vous en qui nous avons mis notre unique espérance; approchez-vous sans crainte. Ne craignez pas plus les regards paternels, que vous ne craignez ceux de votre mère; nous sommes prêts tous les deux à vous entendre. Si vous consentez à nous révéler la cause du mal que vous éprouvez, vous nous rendrez la vie; si vous aimez mieux nous la cacher, vous le pouvez aussi, ma fille. Tout ce qui contribuera à votre bonheur, contri-

buera au nôtre. Dans une heure, vous devez former des liens éternels; tout le monde le croit. Cependant, si vous êtes changée; si vous vous repentez d'avoir fait cette promesse; si le choix libre que vous avez fait vous déplaît à présent, ne craignez rien au monde, et osez-nous l'avouer; que rien ne vous retienne. Nous-mêmes, nous vous dégagerons les premiers de votre promesse, et le généreux Pérée ne tardera pas non plus à vous rendre votre foi. Nous serons loin de vous accuser d'inconstance; au contraire, nous croirons que des réflexions plus sages vous ont décidée à prendre ce parti. Vous ne pouvez avoir aucune inclination basse; vous avez le cœur noble, les sentimens élevés, et nous connoissons l'amour que vous avez pour nous. Il ne peut exister dans votre cœur aucune pensée indigne de vous. Accomplissez toutes vos volontés, soyez heureuse; et vos parens seront heureux de votre bonheur. Quels que soient donc vos désirs, confiez-nous les, comme si j'étois votre frère, et comme si votre mère étoit votre sœur.

CÉCRI.

Vous le voyez, Myrrha. Avez-vous entendu

sortir des lèvres maternelles un langage plus doux, plus indulgent et plus tendre ?

MYRRHA.

Y a-t-il dans le monde des tourmens qui égalent les miens ?

CÉCRI.

Mais, qu'avez-vous ? Vous parlez bas, et vous soupirez.

CINIRE.

Laissez, ah ! laissez votre cœur nous parler ; nous vous répondrons dans le même langage. — Parlez maintenant.

MYRRHA.

Seigneur...

CINIRE.

Vous commencez mal : je ne suis pas votre maître, je suis votre père. Pouvez-vous, ma fille, me donner un autre nom ?

MYRRHA.

Myrrha, voilà ton dernier effort.—Redouble ton courage...

CECRI.

O ciel ! la pâleur de la mort se répand sur votre visage...

MYRRHA.

Est-il vrai?

CINIRE.

Mais, qui craignez-vous? Est-ce votre père?

MYRRHA.

Je ne crois pas craindre... ou au moins je ne craindrai plus, puisque vous m'écoutez avec tant de pitié. — Je suis, je le sais, votre fille unique, et une fille que vous aimez trop. Je vous ai toujours vu vous réjouir de mon bonheur, et vous attrister de mes peines; cela même augmente ma douleur. Elle est à présent au comble, et elle a passé les bornes que la nature met aux maux des mortels. En vain je vous la cache, en vain je veux vous en dire la cause... La sais je moi-même? Bien avant que j'eusse préféré Pérée à ses rivaux, cette fatale tristesse s'étoit accrue avec mes années; un dieu implacable et inconnu l'a mise dans mon sein, et tous mes efforts pour la combattre sont inutiles..... Croyez-le, ma mère, quoique jeune et sans expérience, j'ai eu du courage et j'en ai encore; mais mon foible corps succombe à tant de maux..... je marche à pas lents vers la tombe. Je ne prends plus d'alimens, le som-

meil me fuit, ou, s'il descend sur mes paupières, il est accompagné de fantômes, d'apparitions horribles, qui le rendent plus cruel que l'insomnie. Point de repos pendant la nuit, point de repos pendant le jour. Cependant je ne cherche aucuns soulagemens, je demande, j'attends la mort, et je la regarde comme l'unique remède à tant de tourmens; mais, pour mon supplice, la nature m'enchaîne encore à la vie. Tantôt je me plains, tantôt je m'abhorre; les pleurs, les transports les plus violens se succèdent.... Voilà l'état cruel, constant et intolérable, dans lequel se passent mes jours infortunés. — Mais quoi! vous pleurez en voyant mes souffrances.... mère chérie... Ah! permettez qu'en causant vos larmes, je puisse encore, pour peu de tems, verser les miennes dans votre sein.

CÉCRI.

Ma fille, qui pourroit retenir ses larmes en vous voyant?

CINIRE.

Elle m'a déchiré le cœur; mais enfin, que doit-on faire?

MYRRHA.

Ah! croyez-moi, je n'ai jamais voulu vous

affliger, ni vous inspirer une vaine compassion pour moi, en fesant paroître des souffrances qu'il est impossible de raconter..... Lorsque j'ai choisi Pérée, j'ai cru que cet hymen rendroit mes souffrances moins cruelles; mais plus le jour approchoit où je devois former des nœuds indissolubles, plus je sentois renaître dans mon sein mes anciennes douleurs; ces douleurs étoient si fortes, que trois fois je vous ai conjurés d'éloigner le moment de mon hymen. Pendant ces retards, je me calmois un peu, mais dès que les délais devenoient plus courts, les furies qui me tourmentent rentroient dans mon sein. Aujourd'hui, pleine de honte et de chagrins, je sens que leurs efforts sont parvenus à leur comble; mais je sens en même-tems qu'elles ont fait la dernière épreuve de leur puissance. Dans ce jour je serai l'épouse de Pérée, et ce jour sera....

CÉCRI.

Qu'entends-je!.... ma fille! et vous vous obstinez à former ces horribles nœuds.....

CINIRE.

Cela ne sera jamais, non. Vous n'aimez

point Pérée, et en vain vous voulez vous donner à lui malgré vous....

MYRRHA.

Ah! ne m'enlevez pas à lui, ou donnez-moi la mort à l'instant.... Il est vrai, peut-être, que je ne réponds pas entièrement à son amour;.... mais croyez que j'ai pour lui la plus grande estime. Nul homme que lui n'obtiendra ma main. J'espère que Pérée me sera cher comme il doit l'être; j'espère qu'attachée à lui par une inclination vertueuse, je recouvrerai enfin la paix et le bonheur. La vie alors pourra me devenir chère. Ah! si je ne l'aime pas autant qu'il le mérite, ce ne sera pas moi qu'il devra accuser, mais mon horrible état; cet état, dans lequel je m'abhorre moi-même.... J'ai choisi Pérée, et je le choisis de nouveau, c'est lui que je desire, et que je demande pour époux.... Ce choix vous est agréable, je le sais; qu'il s'accomplisse donc à votre gré et au mien; je m'élève au-dessus de ma douleur, imitez-moi. Plus tranquille, je marcherai bientôt aux autels; je suis sûre qu'un jour vous approuverez ma conduite.

CECRI.

O ma fille, que de vertus vous réunissez!

CINIRE.

Ce langage me rassure un peu, mais je crains.....

MYRRHA.

En vous parlant, je sens renaître mon courage. Pour le fortifier encore, pour devenir maîtresse de moi-même, j'ai besoin de votre secours.....

CINIRE.

Que voulez-vous ?

CECRI.

Nous ferons tout pour vous.

MYRRHA.

Je vais encore vous affliger. Ecoutez, le seul remède à mes maux et à mon imagination troublée, est la vue de nouveaux objets; plutôt que plus tard, il est nécessaire que j'en jouisse. Je ne puis vous dire combien il m'en coûtera pour vous quitter; mes larmes vous le diront, hélas! quand je vous donnerai le dernier adieu. Pourrai-je vous le donner.... (*regardant son père*) ô ma mère! sans tomber morte dans vos bras? Mais si je peux faire cet effort, il viendra un jour où je devrai à mon courage, la vie, la paix et le bonheur.

CÉCRI.

Vous parlez de nous abandonner ? Vous le voulez sur-le-champ, et en même-tems vous le craignez et vous le desirez? Quelle peut être la cause...

CINIRE.

Nous abandonner? Que nous restera-t-il sans vous ? Quoiqu'un jour il faille que vous alliez en Epire, vous pouvez cependant demeurer long-tems avec nous....

MYRRHA.

Et si je ne peux trouver la paix ici, voudriez-vous m'y voir mourir, plutôt que de me savoir heureuse sur un rivage étranger? Mon destin m'appelle tôt ou tard aux rives d'Epire ; je dois y vivre avec Pérée : nous reviendrons un jour dans cette île, quand mon époux jouira du sceptre de son père. Si les dieux nous l'accordent, vous me verrez paroître dans Chypre entourée des doux gages de mon amour ; celui de mes enfans que vous préférerez restera près de vous, et sera l'appui de vos vieux ans. Ainsi, vous aurez un héritier de votre sang, quoique les dieux vous en aient jusqu'à présent refusé. Vous bénirez

alors le jour où vous m'aurez laissé partir. Ah ! permettez que je parte, avec Pérée, pour un rivage qui m'est inconnu. Je sens dans mon cœur un triste présage, qui m'annonce que si vous me refusez, je serai la proie, dans ce palais, d'une puissance invincible et inconnue. Si je dois vous être enlevée pour toujours..... Ah ! prenez pitié de moi : soit que vous croyiez à mon funeste présage, soit que cédant à mon imagination égarée, vous vous prêtiez à mes desirs, ma vie, mon sort, et j'en frémis, le vôtre même, dépendent entièrement de mon départ.

CÉCRI.

O ma fille !

CINIRE.

Vos paroles nous ont fait trembler... Mais toutefois nous nous rendons à vos vœux. Quels que puissent être mes regrets à votre départ, je ne peux plus vous voir dans cet horrible état.... Et vous, Cécri, vous restez muette de douleur ; consentez-vous à ses desirs ?

CÉCRI.

Puissé-je être aussi sûre de mourir de regrets, que de vivre inconsolable de sa perte ? Puisse être véritable l'espoir dont Myrrha se

flotte, de reparoître ici avec ses enfans!.... Mais puisque telle est sa volonté, qu'elle la suive, pourvu qu'elle vive.

MYRRHA.

O ma mère! vous me donnez la vie pour la seconde fois. Dans une heure je serai prête à marcher aux autels; vous verrez si je vous aime, quoique je paroisse desirer de vous quitter. Je me retire un moment dans mon appartement; je veux paroître à l'autel avec un œil sec, et me présenter avec un front serein au digne époux qui m'est destiné.

SCÈNE III.

CINIRE, CÉCRI.

CECRI.

Malheureux que nous sommes! Malheureuse Myrrha!

CINIRE.

Je n'ai pas assez de courage pour voir sa souffrance s'augmenter tons les jours. En vain nous opposerions-nous....

CECRI.

Ah! cher époux.... je tremble qu'à peine éloiguée de nous, elle ne meure de douleur.

CINIRE.

A ses paroles, à ses regards, et plus encore à ses soupirs, il paroît qu'une puissance horrible et plus qu'humaine, s'est emparée d'elle.

CÉCRI.

Ah! je reconnois ta cruauté et tes atroces vengeances, implacable Vénus; c'est ainsi que tu me fais expier mon orgueil. Mais ma fille étoit innocente; je fus la seule coupable, c'est moi seule qui eut l'audace....

CINIRE.

O ciel! qu'avez-vous osé contre cette déesse?

CÉCRI.

Malheureuse que je suis! Ecoutez mon crime, ô Cinire! Me voyant l'épouse adorée du plus aimable et du plus beau des mortels, la mère d'une fille distinguée de toutes ses compagnes par ses charmes, sa modestie et sa prudence; enivrée de mon bonheur, je l'avoue, j'ai osé refuser d'offrir de l'encens à Vénus. Bien plus, mon orgueil insensé est parvenu à un tel point, que j'ai eu l'audace de dire que les nombreux adorateurs arrivant sur ces bords de toutes les parties de la Grèce

et de l'Orient, y étoient plutôt attirés par la beauté célèbre de Myrrha, que par le culte de la déesse.

CINIRE.

Que me dites-vous?

CÉCRI.

Depuis ce jour, la paix a fui loin de Myrrha; j'ai vu ses charmes et sa vie se fondre insensiblement, comme la cire délicate que l'on approche d'un foyer ardent. Nous avons enfin cessé de jouir du bonheur. Que n'ai-je point fait pour appaiser la déesse! Combien ne lui ai-je pas offert de dons, d'encens et de pleurs! toujours en vain.

CINIRE.

Vous avez fait une grande faute, Cécri, et vous avez eu encore un plus grand tort de me la cacher. Père malheureux et innocent, j'aurois pu appaiser la colère céleste à force de prières; peut-être encore le pourrai-je! Cependant je crois que nous devons suivre les idées de Myrrha; il faut l'éloigner sans retard de cette île. Qui sait? peut-être le courroux de la déesse ne la suivra-t-il pas sur des rives éloignées; et peut-être est-ce parce que notre fille en a un secret pressentiment, qu'elle

desire tant de partir, et qu'elle fonde tant d'espérance sur son éloignement. — Mais je vois Pérée ; il vient à propos ; lui seul peut servir les desseins de Myrrha.

CECRI.

Sort cruel !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PÉRÉE.

PÉRÉE.

Vous me voyez tremblant, irrésolu, et en proie à une mortelle douleur. Un cruel combat s'est élevé dans mon sein, et toutefois l'amour vrai que j'ai pour votre fille l'a emporté ; il m'en coûtera la vie ; mon seul regret est que ma mort ne vous soit d'aucune utilité. Je ne veux point que l'aimable Myrrha se sacrifie ; je vais rompre ce nœud fatal, et trancher en même-tems le fil de mes jours.

CINIRE.

O mon fils ! je vous appelle encore de ce nom, et j'espère que vous le serez bientôt. Nous avons, après vous, entendu les volontés de Myrrha. En bon père, j'ai tout employé au-

près d'elle pour qu'elle suivît son inclination ; elle persiste dans son premier projet, plus ferme qu'un rocher battu par les orages. C'est vous seul qu'elle veut et qu'elle demande pour époux ; elle n'a d'autre crainte que celle de vous perdre. Elle-même ne peut trouver la cause de sa mélancolie ; sa foible santé, qui nous en paroît l'effet, en est peut-être la cause. Mais sa profonde douleur mérite toute votre compassion ; elle ne doit trouver en vous aucune impatience ; vous devez la traiter avec la même tendresse que nous. Vous serez pour elle un doux consolateur dans ses chagrins ; c'est sur votre amour qu'elle a fondé toutes ses espérances ; elle vous donne enfin la plus grande preuve de sa tendresse. Elle veut elle-même nous quitter, nous qui l'aimons tant, et elle nous en donne pour raison que c'est pour être plus souvent avec vous, et pour attacher plus fortement son existence à la vôtre.

PÉRÉE.

O ciel ! puis-je le croire ? Mais ce prompt départ..... Ah ! je tremble qu'elle n'ait la pensée de me rendre l'instrument de sa mort.

CÉCRI.

C'est à vous que nous la confions, ô Pérée !

ainsi le veut le destin. Il est trop vrai qu'elle mourroit bientôt dans ces lieux, si nous nous opposions plus long-tems à ses volontés : la variété des objets a un grand pouvoir sur l'esprit d'une jeune fille. Eloignez donc tous vos tristes pressentimens, employez tous vos soins à la rendre heureuse ; que la joie renaisse sur votre visage : en ne lui parlant plus de sa douleur, vous verrez qu'elle se dissipera insensiblement.

PÉREE.

Je puis donc croire que Myrrha n'a point de haine pour moi ?

CINIRE.

Vous pouvez vous fier à moi ; souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Je suis maintenant convaincu par ses discours, que loin de vous regarder comme la cause de ses chagrins, elle croit au contraire que vous seul pourrez les calmer. Je vous le répète, vous devez lui parler avec beaucoup de douceur, et ne rien négliger pour lui plaire ; allez, et disposez-vous à la pompe solemnelle ; hélas ! disposez aussi les apprêts du départ de ma fille. Elle ne veut point paroître au temple à la face de Chypre, parce que les longues cé-

rémonies seroient un obstacle à son départ. C'est dans ce palais que nous chanterons les hymnes de l'hyménée.

PEREE.

Vous m'avez rendu à la vie ; je vole et je reviens dans un moment.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

EURICLÉE, MYRRHA.

MYRRHA.

Oui, ma chère Euriclée, le calme est rentré dans mon ame; tu le vois, je suis plus tranquille depuis que mon départ est assuré.

EURICLÉE.

O ciel! est-il vrai?... Partirez-vous seule avec Pérée?... N'emmènerez-vous pas avec vous une seule de vos fidelles compagnes?... Ne me distinguerez-vous pas entr'elles?.... Que deviendrai-je, si je suis privée de mon aimable fille?... A cette seule pensée, je me sens mourir.

MYRRHA.

Un jour je reviendrai.

EURICLÉE.

Ah! le ciel le veuille! O fille chérie!....

je ne vous croyois pas une telle dureté; j'avois toujours espéré mourir près de vous.

MYRRHA.

Si je pouvois emmener avec moi une de mes compagnes, tu serois la seule que je demanderois.... Mais je suis inébranlable dans ma résolution.

EURICLEE.

Et vous partez au lever du soleil ?

MYRRHA.

J'en ai obtenu la permission de mes parens; l'aurore naissante nous verra éloigner de ce rivage.

EURICLEE.

Ah! que ce jour soit favorable!... Pourvu que je vous sache heureuse!..... Cette joie que vous montrez en nous quittant est bien cruelle; cependant, si elle vous mène au bonheur, je pleurerai, mais en silence, avec votre mère.

MYRRHA.

Quel trouble fais-tu renaître dans mon cœur encore agité!.... Pourquoi rouvres-tu la source de mes larmes?

EURICLÉE.

Et comment puis-je vous cacher mes regrets? C'est la dernière fois que je vous vois et que je vous embrasse; vous me laissez encore plus accablée de douleur que d'années. A votre retour, si vous revenez jamais, vous me trouverez dans la tombe; j'espère que vous donnerez au moins quelques larmes.... à la mémoire de votre Euriclée.

MYRRHA.

Ah! laisse-moi, par pitié, ou garde au moins le silence, je te l'ordonne. Je dois être cruelle à tout le monde comme je le suis à moi-même. Ce jour est un jour de bonheur et d'hymen. Si jamais tu m'as aimée, donne-m'en aujourd'hui une preuve terrible et dernière; mets un frein à ta douleur et à la mienne. — Mais je vois venir mon époux, renfermons nos larmes l'une et l'autre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PÉRÉE.

PEREE.

Votre père, Myrrha, m'a comblé d'une joie

inattendue; lui-même m'a annoncé mon sort, que j'attendois en tremblant. Au premier signal, mes vaisseaux seront prêts à mettre à la voile, puisque vous le voulez ainsi. Que je suis satisfait de voir que vos parens y consentent sans regrets! Je mettrai mon bonheur à remplir tous vos desirs.

MYRRHA.

Oui, cher époux, je vous donne déjà ce nom; si jamais j'ai desiré une chose avec ardeur, c'est de partir demain au lever du soleil. Me trouver seule avec vous, ne plus voir autour de moi tant d'objets qui ont été les témoins et peut-être la cause de mes chagrins; sillonner de nouvelles mers, aborder dans de nouveaux royaumes, respirer un air plus pur, avoir sans cesse à mes côtés un époux chéri; tout doit, dans peu, je l'espère, me ramener à l'état tranquille où j'étois avant mes malheurs: alors je vous serai moins à charge. Ayez quelque pitié de mon état, il ne durera pas long-tems; si vous ne me parlez pas de ma douleur, elle sera bientôt dissipée. Ah! sur-tout gardez-vous bien de me rappeler et de me nommer le palais de mon père, mes parens privés de moi et me regrettant, ni au-

cun des objets qui pourroient me retracer ces souvenirs. Voilà les seuls remèdes qui pourront me distraire de la mélancolie profonde et horrible où je suis plongée depuis si long-tems.

PEREE.

O Myrrha! votre projet est inouï et étrange: ah! veuille le ciel que vous ne vous en repentiez pas un jour!.... quoique je ne me sois jamais flatté de vous être cher, je suis décidé à obéir aveuglément à tous vos desirs. — Si, par la fatalité de ma destinée, je ne puis obtenir votre amour, je vous consacrerai ma vie, cette vie que je me serois arrachée aujourd'hui, si je vous avois perdue; je la consacrerai à votre douleur, puisque vous m'avez choisi pour vous consoler. Je la consacrerai à pleurer avec vous, si vous le desirez; à tromper vos ennuis par des fêtes et par des amusemens, si vous pouvez vous y livrer; à mettre tout en œuvre pour vous prévenir dans tous vos vœux; à me montrer à toute heure, et comme vous le voudrez, votre époux, votre ami, votre frère, votre amant, ou votre esclave: je suis prêt. C'est à cela que je mettrai ma gloire; c'est à cela que je bornerai mon être. Si vous ne pouvez pas m'aimer, je

suis sûr au moins que vous ne pourrez me haïr.

MYRRHA.

Que dites-vous? Myrrha vous connoît et vous apprécie mieux que vous ne pensez. Vous joignez à vos brillantes vertus un amour si vrai et si passionné, que vous mériteriez une épouse plus parfaite que je ne le suis. Vous allumerez dans mon cœur les feux de l'amour, quand vous en aurez chassé la tristesse. Vous en avez aujourd'hui la preuve, en voyant que je vous choisis pour me consoler : que je vous estime, et que je vous regarde comme mon libérateur.

PERÉE.

De quelle joie vous m'enivrez! jamais votre bouche ne m'avoit parlé ainsi ; des accens si doux sont gravés au fond de mon cœur en traits de feux. — Je vois venir les prêtres, les témoins et vos parens. O mon épouse ! puisse ce jour être heureux pour vous, ce jour qui est le plus beau de ma vie !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PRÊTRES, CHOEUR DE JEUNES GENS, CHOEUR DE JEUNES FILLES, CHOEUR DE VIEILLARDS, CINIRE, CÉCRI, PEUPLE.

CINIRE.

O mes enfans! je regarde comme un heureux augure que vous nous ayez précédés aux autels. La joie est peinte sur votre visage, Pérée; et je vois à ma fille une attitude ferme et un front serein. Nous avons sûrement les dieux propices. — Que l'encens fume donc en abondance; que le chant commence, que les hymnes sacrés retentissent, et se frayent un chemin jusqu'aux divinités qui nous sont devenues plus favorables.

HYMNE.

LES TROIS CHOEUS ENSEMBLE.

O toi! qui consoles les malheureux mortels, frère d'amour, doux hyménée, aimable dieu, descends et sois favorable! — Avec ton flambeau sacré, allume entre ces deux jeunes époux, une flamme qui ne s'éteigne qu'à la mort.

JEUNES GENS.

Tendre hyménée qui nous est favorable ! vole dans ces lieux sur les aîles de ton frère.

JEUNES FILLES.

Sers-toi de ses propres ruses, et dérobe-lui son arc et son carquois.

VIEILLARDS.

Mais, descends, sans être accompagné de ses longues plaintes et de ses cruels tourmens.

LES TROIS CHŒURS.

O doux hyménée ! serre de tes nœuds favorables le plus beau couple qui soit dans le monde.

EURICLÉE.

Que vois-je, ma fille ?... vous frémissez !... ô ciel !

MYRRHA.

Silence ! silence !

EURICLÉE

Cependant.....

MYRRHA.

Tu te trompes... je ne frémis pas.

LES TROIS CHŒURS.

O mère charmante de l'amour et de l'hyménée ! ô déesse des déesses ! toi à qui nulle puissance ne peut résister ; Vénus, ah ! si jamais les bords de Chypre te furent chers, du haut de l'Olympe, laisse tomber un sourire favorable sur ces époux.

JEUNES GENS.

Ces charmes enchanteurs dont Myrrha est parée, sans en être fière, sont un de tes dons.

JEUNES FILLES.

Prends plaisir à nous laisser ton image sur la terre, en lui rendant la tranquillité qu'elle a perdue.

VIEILLARDS.

Qu'elle fasse le bonheur de ses parens et de ses états, en devenant bientôt mère.

LES TROIS CHŒURS.

Grande déesse, descends rayonnante au milieu de l'azur des cieux, dans un char traîné par de blancs cygnes ; amène tes deux fils ; couvre d'un voile rose ces deux époux prosternés à ton autel ; qu'unis par le plus tendre amour, ils ne fassent qu'une ame !

(*Les chants cessent.*)

CECRI.

Ah ! oui, ma fille toujours soumise à la puissante déesse.... mais quoi ! vous changez de visage, Myrrha !... vous chancelez ; tremblante, à peine vous pouvez vous soutenir.

MYRRHA.

Ah ! par pitié, ma mère, ne mettez pas ma constance à l'épreuve. Je ne peux répondre de mon visage.... mais mon cœur, mon esprit, sont fermes et immuables....

EURICLEE.

Sa situation me fait mourir....

PÉRÉE.

Je vois son visage se troubler encore plus.... ô quelle terreur m'agite !

(*Les chants reprennent.*)

LES TROIS CHŒURS.

Le cœur des époux est le sanctuaire de la foi pure et de l'éternelle concorde. C'est en vain que la cruelle Alecton, avec ses horribles sœurs, agite ses noires torches, autour du cœur vertueux de cette épouse qui est au-dessus de toute louange ; c'est en vain que la

fatale discorde qui, dans sa rage, se ronge elle-même....

MYRRHA (interrompant l'hymne.)

Que dites-vous? déjà je sens dans mon cœur toutes les furies. Les voilà! la farouche Emnis se tient près d'elles avec son fouet de serpens et son noir flambeau: voilà le flambeau qui doit éclairer mon hymen....

CINIRE.

O ciel! qu'entends-je?

CECRI.

Ma fille, votre raison se perd....

PÉREE.

Hymen horrible! il ne s'accomplira jamais. Non, jamais.

MYRRHA.

Mais quoi! déjà l'hymne a cessé; qui me presse le sein? où suis-je? qu'ai-je dit? suis-je épouse?

PERÉE.

Vous n'êtes point épouse, Myrrha; et vous ne serez jamais l'épouse de Pérée. D'horribles furies, non moins furieuses que les vôtres, mais différentes, me déchirent le

cœur. Vous m'avez rendu la fable du monde entier; et je me suis devenu plus insupportable qu'à vous-même. Je ne veux point vous rendre malheureuse. Vous vous êtes enfin trahie malgré vous. — L'invincible et longue répugnance que vous nourrissez pour moi, a paru toute entière. — Désormais, vous êtes dégagée de votre foi; vous ne subirez pas un joug abhorré. Soyez libre et heureuse. Je dérobe pour toujours à vos yeux, mon odieuse présence.... je veux vous rendre toute votre tranquillité.... Vous apprendrez bientôt quelle ressource il reste à celui qui vous perd.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté PÉRÉE.

CINIRE

Les autels sont profanés. Interrompez la pompe solemnelle, et ne chantez plus d'hymnes. Prêtres, éloignez-vous. Malheureux père! au moins je veux pouvoir pleurer sans témoins.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES PRÊTRES ET LE PEUPLE.

EURICLÉE.

Myrrha est prête à mourir, je la soutiens avec peine, vous le voyez; ô ma fille....

CINIRE.

Laissez-la en proie à elle-même et à ses fureurs. Elle m'a rendu cruel malgré moi, par ses caprices inouis. Je ne me sens plus de pitié. Elle veut elle-même venir aux autels, presque contre notre volonté, et c'est pour nous couvrir de honte ainsi qu'elle!... Laissez-la, mère abusée et trop sensible. Si nous n'avons pas été sévères jusqu'à présent, il est tems de le devenir.

MYRRHA.

Vous avez raison, Cinire. Soyez inexorable. Je ne desire, je ne veux rien autre chose. Vous pouvez seul terminer les tourmens d'une fille malheureuse et indigne de vous. — Enfoncez dans mon sein cette épée vengeresse

que je vois à vos côtés. Vous m'avez donné une existence que j'abhorre ; reprenez-la. C'est la dernière grace que je vous demande. Apprenez que si je ne reçois pas la mort de votre main, je saurai me la donner de la mienne.

CINIRE

O ma fille !

CÉCRI

Quels accens !... ô douleur ! ah ! vous êtes père.... pourquoi l'aigrir ? n'est-elle pas assez malheureuse ?... vous le voyez, elle n'est pas maîtresse de ses égaremens ; à tous momens, son désespoir la met hors d'elle-même.

EURICLEE

O Myrrha !... ma fille, vous ne m'entendez pas.... la douleur m'empêche de parler....

CINIRE

Quel état !... je ne puis tenir à une si cruelle vue. Ah ! oui, je suis père, je le sens trop, et le père le plus malheureux.... je suis entraîné par la pitié, plus que par la colère. Je vais pleurer seul. Vous, cependant, veillez sur elle : — dans peu d'instans, elle sera rendue à elle-même, et elle entendra son père lui parler.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, excepté CINIRE.

EURICLEE

Elle revient à elle....

CÉCRI

Bonne Euriclée, laisse-moi seule avec elle, je veux lui parler.

SCÈNE VII.

MYRRHA, CÉCRI.

MYRRHA.

Mon père est sorti.... il refuse donc de me donner la mort? — ah! ma mère, si vous avez encore de l'amour pour moi, armez mes mains. Je suis calme à présent; je sais combien il vous importe de m'accorder ce que je vous demande. — Ah! croyez moi; il en est tems encore; vous vous repentirez un jour de ne m'avoir pas donné un poignard.

CECRI.

O fille chérie!... votre douleur vous égare sûrement. Vous n'auriez jamais demandé un poignard à votre mère. — Maintenant, ne parlons plus d'hymen. Un effort inoui vous a porté à serrer ces nœuds, mais la nature s'y est opposée. J'en rends graces aux dieux. Vous serez désormais toujours entre les bras de votre mère; si vous vous condamnez à une douleur éternelle, je veux sans cesse pleurer avec vous; je ne perdrai pas un seul moment la trace de vos pas; nous confondrons ensemble notre existence. Puisque la tristesse qui vous entoure ne peut se dissiper, je veux aussi m'en revêtir. Vous me regarderez plutôt comme une sœur, que comme une mère. — Mais, ô ciel! que vois-je, ma fille, êtes-vous irritée contre moi? vous me repoussez; vous vous dérobez à mes embrassemens. Quels regards furieux.... ma fille! à votre mère....

MYRRHA.

Votre vue augmente mon désespoir; vos embrassemens me déchirent le cœur. Mais que dis-je? ô ma mère!... je suis une fille ingrate, criminelle et indigne de vous: je ne mérite plus votre amour. Laissez-moi à mon

destin affreux ; ou si vous avez pour moi une véritable pitié, je vous le répète, donnez-moi la mort.

CÉCRI.

Ah ! je mourrois moi-même, si je vous perdois. Cruelle, pouvez-vous me parler et me répondre ainsi ? — Au contraire, je veux toujours et à toute heure, veiller sur votre vie.

MYRRHA.

Vous ! veiller sur ma vie ? je serois obligée de vous voir à tous les instans du jour ! vous seriez toujours devant mes yeux.! Ah ! mes yeux seront auparavant couverts des ténèbres éternelles ; je veux auparavant me les arracher de mes propres mains.

CÉCRI.

Ciel ! qu'entends-je ? vous me faites frémir. Je vous suis donc en horreur.

MYRRHA.

Vous seule, vous êtes la première, et l'éternelle cause de mes tourmens....

CECRI.

Que dites-vous, ma fille ? moi la cause....

mais déjà un ruisseau de larmes coule de vos yeux....

MYRRHA.

Ah! pardonnez. Ce n'est pas moi qui parle : une puissance inconnue parle par ma bouche. Ma mère, vous m'aimez trop, je....

CÉCRI.

Vous m'appelez la cause....

MYRRHA.

Oui, vous. Ne fûtes-vous pas la cause de mes maux, en me donnant la vie ? vous l'êtes encore plus en refusant de me l'enlever, quand je vous en conjure. Il est encore tems. Je suis encore.... presque innocente. Mais mon corps débile, ne peut contenir tant de furies.... mes pieds se dérobent sous moi.... je succombe....

CECRI.

Je veux vous reconduire dans votre appartement. Là, je donnerai quelques secours à ce corps accablé par la souffrance. Venez, confiez-vous à moi ; moi seule, je veux vous servir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

CINIRE.

MALHEUREUX Pérée! amant trop passionné!... ah! si j'étois arrivé plutôt auprès de toi, peut-être ne te serois-tu pas plongé un poignard dans le sein? — O ciel! quelle sera la douleur de ton père? lui qui s'attendoit à te voir revenir heureux, avec ma fille, il te reverra immolé, et immolé de ta propre main. — Mais suis-je un père moins malheureux que lui? puis-je regarder ma fille comme vivante, quand elle est en proie à toutes les furies? Est-ce vivre que d'être témoin de son horrible état? — Je veux l'entendre et armer mon cœur de la plus grande sévérité. Elle sait bien qu'elle mérite ma colère, et c'est pour cela qu'elle tarde tant à venir. Cependant, déjà trois fois je lui ai fait ordonner de se rendre en ces lieux. — Il y a, je n'en puis douter, un secret horrible, caché dans les angoisses qu'elle éprouve. J'en-

tendrai ce secret de sa bouche, ou elle ne reparoîtra jamais devant mes yeux. — Mais, ô ciel ! si la fatalité, si la colère des dieux la condamnent, quoique innocente, à des larmes éternelles, dois-je ajouter l'indignation d'un père à tant de malheurs ? dois je l'abandonner à son désespoir et à une longue agonie ?... Mon cœur se déchire.... toutefois pour l'éprouver, il est nécessaire que je lui cache au moins une partie de mon extrême affection ; elle ne m'a jamais entendu lui parler avec courroux ; le cœur d'une jeune fille ne peut resister aux menaces paternelles, quand elle n'y est pas accoutumée. — Je la vois enfin. — Oh ! comme sa démarche est lente, comme ses pas sont incertains ! il paroît, en venant auprès de moi, qu'elle marche à la mort.

SCÈNE II.

CINIRE, MYRRHA.

CINIRE.

Je n'aurois jamais cru que vous ne prissiez aucun soin de mon honneur et du vôtre ; vous

m'en avez trop convaincu dans ce jour fatal. Mais il me paroît encore plus nouveau que vous vous soyiez montrée si tardive à obéir aux ordres de votre père.

MYRRHA.

Vous êtes le maître de ma vie, vous seul.... je vous demandois moi-même ici la punition de.... mes crimes. Ma mère étoit présente.... Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas donné la mort.

CINIRE.

Il est tems, Myrrha, de changer de conduite. En vain vous poussez des gémissemens, en vain vous fixez à la terre vos yeux tremblans et pleins de larmes: votre honte perce au travers de votre douleur; et vous sentez vous-même que vous êtes coupable. Votre plus grand crime est le silence que vous gardez avec votre père: vous méritez mon indignation; vous méritez que j'étouffe dans mon sein l'amour que j'avois pour vous. — Quoi! vous pleurez, vous tremblez, vous frémissez d'horreur, vous vous taisez. — La colère de votre père est donc ce que vous craignez le plus?

MYRRHA.

Elle est pire que mille morts.

CINIRE.

Ecoutez moi. — Vous m'avez rendu la fable de la Grèce, d'autant plus que c'est vous-même qui avez voulu cet hymen. Déjà Pérée accablé de l'outrage que vous lui avez fait, a tranché ses jours.

MYRRHA.

Qu'entends-je ? ô ciel !

CINIRE.

Oui, Pérée est mort, et c'est vous qui avez causé sa perte. A peine est-il sorti de notre présence, que, seul, dans son appartement, il s'est retiré plongé dans une muette douleur. Aucun n'a osé le suivre. Je suis arrivé auprès de lui, hélas ! trop tard.... percé de son épée, il étoit baigné dans son sang. Il a levé sur moi ses yeux mourans et pleins de larmes.. . et parmi ses derniers soupirs, le nom de Myrrha est sorti de sa bouche. — Ingrate !

MYRRHA.

Ah ! ne me parlez plus.... moi seul je mérite la mort, et je respire!

CINIRE.

Moi qui suis père, et père malheureux, je peux seul concevoir la douleur horrible qu'éprouvera le père de Pérée. Je sens quelle devra être sa haine pour nous, et quelle affreuse vengeance il pourra en tirer. — Cependant, sans être effrayé par la force de ses armes, je suis vivement touché de la mort d'un jeune homme si vertueux. En père trompé et offensé, je veux savoir, et je le veux, à quelque prix que ce soit, qui a pu causer de si grands malheurs. — Vous me le cachez en vain, Myrrha : vos moindres actions vous trahissent.— Vos paroles interrompues, votre pâleur, votre rougeur, vos muets et profonds soupirs, vos regards tremblans, votre confusion, cette honte qui jamais ne vous quitte... Ah ! tout, oui, tout me le dit, en vain voudriez-vous le nier.... vos tourmens sont causés par.... l'amour.

MYRRHA.

Par l'amour.... moi... ne le croyez pas... vous vous trompez.

CINIRE.

Plus vous le niez, plus j'en suis convaincu,

et je suis en même-tems trop certain que vous ne pouvez renfermer qu'une flamme obscure et indigne de vous.

MYRRHA.

Ciel! que pensez-vous?... Vos paroles me sont plus cruelles que mille morts.

CINIRE.

Cependant, vous n'osez me dire que vous n'avez point d'amour; quand vous oseriez me le dire, me le jurer même, je vous croirois parjure. — Mais quel est celui qui a pu être digne de votre cœur, si vous ne l'avez pas donné à Pérée? Vous montrez un si grand trouble, votre crainte est telle, votre honte est si forte, ces sentimens se peignent tour-à-tour avec tant d'horreur sur votre visage, qu'en vain votre bouche nieroit.....

MYRRHA.

Vous voulez donc.... me faire mourir de honte en votre présence! Et vous êtes mon père!

CINIRE.

Vous voulez donc envenimer les jours, abréger la vie d'un père qui vous aime plus

que lui-même, par ce cruel, inutile et opiniâtre silence?—Je suis encore votre père, bannissez la crainte. Quelle que soit votre flamme, si vous me la révélez, je suis capable de faire les plus grands efforts pour vous; il me suffira de vous voir heureuse. J'ai vu et je vois à tous momens, ma fille, le combat de l'amour et du devoir qui s'élève dans votre cœur, et qui le déchire. Vous avez déjà trop fait en vous immolant vous-même au devoir; l'amour, plus puissant que vous, n'a pas voulu que vous remportassiez la victoire. Une telle passion peut être excusée, elle vous entraîne malgré vous; mais ne point vouloir en dire la cause à votre père, qui vous l'ordonne et qui vous en conjure, c'est une ingratitude qui vous rend indigne d'excuse.

MYRRHA.

O mort! ô mort que j'appelle depuis si long-tems, seras-tu toujours sourde à mes cris?

CINIRE.

Ah! ma fille, calmez-vous un peu; ma colère est presque appaisée; si vous voulez qu'elle se dissipe tout-à-fait, parlez-moi avec sincérité, parlez-moi comme à votre frère.

J'ai aussi connu l'amour, je l'ai éprouvé : nommez-moi....

MYRRHA.

O ciel !.... Eh bien ! oui, j'aime, puisque vous me forcez à le dire ; mais j'aime d'un amour vain et désespéré. Ni vous, ni personne au monde ne sauront quel en est l'objet ; celui qui l'inspire l'ignore..... et je cherche sans cesse à me le cacher à moi-même....

CINIRE.

Et moi je veux et je dois le savoir. Vous ne pouvez être cruelle pour vous-même, sans l'être aussi pour des parens qui n'aiment que vous dans le monde. Ah ! parlez ; vous voyez votre père tremblant et accablé de douleurs ; vous ne pouvez mourir sans nous entraîner avec vous dans la tombe. Quel que soit celui que vous aimez, je veux vous le donner pour époux. Un vain orgueil de roi ne peut étouffer dans mon cœur mon amour paternel. Votre amour élèvera celui que vous aimez ; quelle que soit sa naissance, je lui donnerai votre main et mon royaume. Je suis sûr que quoique d'un état obscur, il n'est point indigne de vous, et que vous ne pouvez avoir fait un

mauvais choix. Parlez, je vous en conjure; je veux vous rendre heureuse, quoi qu'il en coûte.

MYRRHA.

Heureuse!... Que pensez-vous?.... Ces paroles vont hâter ma mort... Laissez-moi, laissez-moi... je veux m'éloigner pour jamais de vous....

CINIRE.

O ma fille! unique objet de mon amour, que dites-vous? Ah! venez dans les bras de votre père. — O ciel! vous me repoussez avec un transport forcené! Brûlez-vous d'une flamme si vile que vous craigniez...?

MYRRHA.

Ah! elle n'est point vile..... elle est criminelle, cette horrible flamme..... Non, jamais.

CINIRE.

Elle ne sera plus criminelle, si votre père l'approuve. Confiez-la moi.

MYRRHA.

Mon père.... seroit glacé d'horreur, s'il la savoit. — Cinire!

CINIRE.

Qu'entends-je ?

MYRRHA.

Que dis-je ?.... Malheureuse !... ma raison se perd... Je n'éprouve point d'amour.... ne le croyez point.... Ah! laissez-moi, laissez-moi sortir, je vous en conjure pour la dernière fois.

CINIRE.

Ingrate ! puisque vous me désespérez avec vos irrésolutions, puisque vous vous faites un jeu de ma douleur, apprenez que vous avez perdu pour toujours l'amour de votre père....

MYRRHA.

O cruelle et horrible menace !... Au moment où mon dernier soupir s'approche, faut-il donc, à tant d'horreurs qui m'accablent, joindre encore la haine de mon père ?... Depuis long-tems je meurs par vous.... Ma mère est trop heureuse !..... Il lui sera au moins permis..... de mourir..... à vos côtés.....

CINIRE.

Que voulez-vous dire ? Quelles paroles !...

Une horrible lumière..... impie ! Seroit-il possible ?

MYRRHA.

O ciel ! qu'ai-je dit ?... Malheureuse ! Où suis-je, où me cacher, où mourir ?.... Du moins avec ce fer....

(*Elle arrache l'épée de son père et elle se frappe.*)

CINIRE.

O ciel ! qu'avez-vous fait ? ce fer....

MYRRHA.

Je vous le rends. Au moins la punition a suivi de près le crime....

CINIRE.

Plein d'épouvante, d'horreur, de colère.... et de pitié, je reste immobile.

MYRRHA.

O Cinire ! vous me voyez prête à mourir... j'ai su vous venger et me punir. Vous-même vous avez arraché malgré moi cet affreux secret de mon sein; mais puisqu'il sort de ma bouche avec mon dernier soupir... je meurs moins coupable.

CINIRE.

O crime! ô douleur! à qui porter mes plaintes?

MYRRHA.

Ne pleurez plus..... je ne le mérite pas. Fuyez, fuyez ma coupable vue. Cachez surtout à Cécri.....

CINIRE.

Père malheureux!.... et la terre ne s'entr'ouvre pas pour m'engloutir; je n'ose m'approcher de ma fille mourante.... et toutefois je ne puis l'abandonner....

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CÉCRI, EURICLÉE.

CÉCRI.

Au son d'une voix mourante....

CINIRE.

Ciel! n'approchez pas....

CÉCRI.

Près de ma fille.....

MYRRHA.

Quelle voix !

EURICLÉE.

Dieux! Myrrha est baignée dans son sang....

CÉCRI.

Ma fille !....

CINIRE.

Fuyez....

CÉCRI.

Immolée ? Par qui ? je veux la voir....

CINIRE.

Fuyez, reculez d'horreur. Venez.... elle s'est frappée elle-même avec mon épée....

CÉCRI.

Et vous abandonnez ainsi votre fille ! je veux....

CINIRE.

Elle n'est plus votre fille..... elle brûloit d'un horrible amour pour.... Cinire.

CÉCRI.

Qu'entends-je ? ô crime!

CINIRE.

Venez, je vous en conjure.... Allons ailleurs mourir de honte et de regrets.

CECRI.

Impie!... O ma fille!

CINIRE.

Venez.

CECRI.

Malheureuse fille! je ne la verrai donc plus!
(*Elle est entraînée par Cinire.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

MYRRHA, EURICLÉE.

MYRRHA.

O ma chère Euriclée! quand je te conjurois de me donner un poignard, je serois morte innocente.... à présent je meurs coupable.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE MYRRHA.

Il paroît que cette tragédie est une de celles que préfère l'auteur. Habitué à travailler sur des sujets qui avoient déjà été traités, il a dû nécessairement s'attacher à un ouvrage dont la conception lui appartient tout entière. « Je lus autrefois, dit-il, dans » *Ovide*, la fable où Myrrha raconte à sa nourrice » son horrible amour. La description qu'elle fait de » ses souffrances, me toucha vivement. Cela seul me » fit croire que cette passion modifiée et adaptée à » notre scène, renfermée dans les bornes de la dé- » cence, pourroit produire sur les spectateurs le » même effet qu'avoient produit sur moi les vers char- » mans d'Ovide. Je ne crois pas m'être trompé sur » cette tragédie : toutes les fois qu'après l'avoir pres- » qu'entièrement oubliée, je me suis mis à la relire, » j'ai éprouvé la même émotion que j'avois eue en la » composant. » On pourroit cependant relever, dans cet ouvrage, plusieurs défauts. La pièce n'a presque point d'action. Dès la première scène, on voit que l'hymen de Myrrha avec Périée est résolu, et que Myrrha y a consenti. Jusqu'à la troisième scène du quatrième acte, la situation ne change pas; aucun incident ne retarde ni ne précipite la marche de l'action; les indécisions continuelles de Myrrha deviennent seules la matière de toutes les scènes; et la passion qu'elle éprouve ne donne lieu à aucuns développemens, puisqu'elle s'efforce de se la cacher à elle-même. Tous ces inconvéniens devroient nuire considérablement à l'effet de l'ouvrage, et même en rendre la lecture pénible et difficile.

Cependant, l'auteur a su tirer parti des plus petits détails ; il a répandu sur sa pièce une teinte de mélancolie qui attache et qui touche. La douceur et la bonté de Cinire et de Cécri, la délicatesse de Pérée, jettent de l'intérêt sur ces personnages, qui, malheureusement, sont tous de la même couleur. La scène de l'hymen est bien faite ; l'explosion qui la termine est ménagée avec art ; le moment où Myrrha rejette les soins de sa mère, et lui témoigne de la jalousie, est d'un effet vraiment tragique. Quoique l'on puisse dire que cette situation est un peu hasardée, je pense qu'elle réussiroit sur tous les théâtres. L'aveu de Myrrha me semble un des coups de pinceau les plus heureux. Quelques mots suffisent pour faire connoître à son père la passion affreuse qui la consume : *Ma mère est trop heureuse !*

L'auteur a eu soin de ne pas s'écarter de la décence la plus sévère. « Selon moi, dit-il, les mères les plus » vertueuses, dans les pays les moins corrompus de » l'Europe, pourront conduire leurs filles aux repré- » sentations de cette tragédie, sans craindre que leurs » tendres cœurs en reçoivent aucune mauvaise im- » pression. » Je doute cependant qu'en revêtant une passion criminelle des chastes attributs de l'innocence, on puisse parvenir à la rendre moins dangereuse. L'intérêt qu'elle inspire ne peut-il pas disposer le cœur à l'éprouver ? On convient généralement que les peintures chastes et brûlantes de la nouvelle Héloïse sont plus faites pour séduire, que la gaîté quelquefois trop libre de Marot et de Lafontaine.

POLINICE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ÉTÉOCLE.
POLINICE.
JOCASTE.
ANTIGONE.
CRÉON.
GARDES D'ÉTÉOCLE.
PRÊTRES.
PEUPLE.

(La scène est au palais de Thèbes.)

POLINICE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Vous seule, de mes malheureux enfans, vous seule, Antigone, apportez quelque soulagement à ma douleur mortelle. L'inceste vous a donné la vie, mais vous avez démenti votre coupable origine. Femme d'Œdipe, et mère d'Œdipe en même-tems, le nom de mère me fait toujours horreur; et cependant il me devient cher, quand c'est vous qui me le donnez... Oh! si j'osois appeler vos frères mes enfans; si j'osois élever jusqu'aux cieux ma coupable voix, je de-

manderois que sur moi, sur moi seule retombât la colère de mes fils, qui alors deviendroit juste.

ANTIGONE.

Le ciel n'a plus aucune pitié de nous, ô ma mère! le ciel nous abborre tous. Le nom seul d'Œdipe suffit pour nous proscrire, nous qui fûmes coupables dans le flanc maternel, nous qui étions condamnés bien avant notre naissance. Pourquoi pleurer à présent, ma mère? c'étoit le jour de notre naissance qu'il falloit pleurer. Vous n'avez rien vu, malheureuse, en comparaison de ce qui vous reste à voir. A peine avez-vous donné à Œdipe de nouveaux fils et de nouveaux frères, que tous les deux ont annoncé leur caractère affreux...

JOCASTE.

Il est vrai qu'Etéocle et Polinice ont toujours eu peu de respect pour leur père. Ah! que ne persécutent-ils pas plus justement leur mère criminelle? Je n'ai pour punition que mes remords, et elle est trop légère pour mon horrible forfait. Je suis sur le trône, et je jouis de la lumière du soleil, pendant que le malheureux et innocent Œdipe, aveugle, couvert de honte, est négligé de tout le

monde. Ses fils l'abandonnent aussi; et il éprouve en même-tems le tourment de leur ingratitude, et l'horreur d'être le père de ses propres frères.

ANTIGONE.

Il vous paroît, ma mère, que vous avez une punition légère, en comparaison de celle d'Œdipe. Mais quoique dans ses grottes sauvages, égaré par les remords et par la fureur, il appelle tous les jours mille fois la mort; quoiqu'il ait plongé ses yeux dans d'éternelles ténèbres, il est beaucoup moins malheureux que vous. Le spectacle horrible qui s'apprête dans ce palais, lui sera au moins caché; ses yeux paternels ne verront pas ce que vous verrez : ils ne verront pas les rejetons incestueux de votre sang prêts à s'entr'égorger. Mes frères sont arrivés au comble de leurs ressentimens; et on distingueroit mal si c'est la soif du sang ou celle du pouvoir qui les anime.

JOCASTE.

Moi, les voir... entr'eux... O ciel!... j'espère que je ne verrai jamais une telle horreur. Ce qui m'attache encore à la vie, c'est le desir brûlant que je porte dans mon

cœur, et la grande espérance d'éteindre, par mes pleurs, les feux de la discorde allumés entre mes fils...

ANTIGONE.

Et vous vous en flattez!... O ma mère! il n'y a qu'un sceptre, ils sont deux rois: qu'espérez-vous?

JOCASTE.

Qu'ils observent leurs sermens.

ANTIGONE.

Tous deux ont juré: un seul a tenu sa promesse, et il n'est pas sur le trône. Le superbe et parjure Etéocle s'y maintient, et recueille le fruit criminel de sa foi trahie. Polinice, réduit à mandier des secours étrangers, ne mettra aucun terme à ses fureurs, s'il ne parvient pas à régner. Et comment voudra-t-il céder à la force, ce qu'il peut recouvrer par la force?

JOCASTE.

Eh! ne suis-je pas leur mère? Pourront-ils assouvir leur rage, si je me jette au milieu d'eux? Ne m'enlevez pas mon espérance. — Quoique le bruit courre que le roi d'Argos s'apprête à soutenir les droits violés de Polinice;

quoique le superbe Etéocle s'obstine à conserver le trône, dans moi, dans mon sein, dans mes pleurs, dans mon indignation, il reste une force qui suffira pour les arrêter. Le roi m'entendra lui rappeler sa foi jurée en vain; Polinice m'entendra lui rappeler qu'il naquit dans cette Thèbes qu'il veut assiéger.... Quoi de plus? ils m'entendront, s'ils m'y forcent, attester devant eux leur horrible naissance; et leurs épées impies ne pénétreront jusqu'à leurs cœurs, qu'après s'être teintes du sang maternel.

ANTIGONE.

Si j'espère désormais, c'est dans celui qui ne règne pas. Il a toujours montré plus de douceur qu'Étéocle. Il ne peut avoir le cœur corrompu par un long exil, comme son frère par un long règne.

JOCASTE.

Vous croyez Polinice le plus vertueux? cependant, je n'ai jamais vu Étéocle se dépouiller, ainsi que lui, du respect filial; Etéocle n'a point pris une épouse étrangère, sans mon consentement; il n'a pas invoqué les secours des ennemis de Thèbes....

ANTIGONE.

Étéocle n'a pas eu à supporter un sort barbare, un long exil, ni la violation d'un traité. Ah ! ma mère, vous verrez bientôt lequel des deux a le plus de vertu.

SCÈNE II.

ÉTÉOCLE, JOCASTE, ANTIGONE.

ÉTÉOCLE.

Polinice arrive enfin dans ces lieux. Il vient celui qui avoit d'abord usurpé votre tendresse maternelle. Vous le reverrez, non tel qu'il étoit quand il est sorti de Thèbes, seul, errant, exilé; non tel que je le vis partir dans ce jour où je lui demandois le trône qui m'étoit dû; il revient à nous avec la pompe orgueilleuse d'un puissant ennemi : avec une armée, il ose demander le sceptre à son frère. Il brûle de mettre en cendres les murs de sa patrie, les temples saints, les dieux domestiques, le palais dans lequel il a reçu le jour ; le palais qui renferme son père, sa mère et ses frères. Il

n'y a plus rien de sacré pour lui. — Sa raison, sa loi, son espérance, sont dans son épée.

JOCASTE.

La renommée ne me trompoit donc point? il est armé contre sa patrie....

ÉTEOCLE.

Il n'est plus Thébain désormais. Il est devenu Argien. Adraste lui a donné sa fille, et le traître lui donnera Thèbes. Du haut de nos tours, vous pourrez voir comme il revient dans sa terre natale. Vous verrez dans nos champs, flotter les étendards de Polinice; vous verrez un torrent de soldats étrangers inonder la plaine.

JOCASTE.

Ne vous l'ai-je pas dit plusieurs fois? c'est vous qui le forcez à ce crime.

ETÉOCLE.

Vous ne me verrez point attaquer mon frère; je prendrai la défense de Thèbes.

JOCASTE.

Je crois qu'il n'a rien à demander à Thèbes. C'est à vous qu'il demande, avec une armée, ce que vous avez refusé à ses prières.

ÉTÉOCLE.

Il ne pria point, il commanda. Il m'accabla d'injures, afin que je refusasse d'obéir. Et moi qui ne suis pas habitué à obéir, je restai sur le trône. Quoi qu'il en soit, c'est lui-même qui m'a dégagé de la foi que je lui avois jurée. Son alliance criminelle avec les ennemis de Thèbes, a désormais rompu nos liens les plus sacrés.

JOCASTE.

Il est mon fils, il est encore mon fils; c'est ainsi que je le vois; et peut-être parviendrois-je à vous le faire regarder comme un frère. Je veux, la première, affronter sa fureur; je descends dans la plaine. Vous, restez.....

SCÈNE III.

LES PRÉCEDENS, CRÉON.

CRÉON.

Où portez-vous vos pas, ô ma sœur? les passages sont fermés, les portes de Thèbes sont le seul obstacle qui arrête les troupes

d'Argos; les murs sont entourés de soldats de tous côtés. Spectacle affreux !... Polinice seul s'est avancé près de la porte, à une portée de l'arc, des siens: il avoit la visière levée; il a étendu vers nous une main désarmée, tandis que de l'autre, il tenoit son épée abaissée vers la terre. Dans cette situation, il a demandé audacieusement pour lui seul la permission d'entrer dans Thèbes. Il a nommé sa mère, et il a témoigné un grand desir de l'embrasser.

ETEOCLE.

Nouveaux desirs!... le fer en main il demande les embrassemens maternels.

JOCASTE.

Mais vous, Créon, ne lui avez-vous pas ordonné de mettre bas les armes? mes sentimens les plus secrets vous sont connus. Vous savez si je pourrois voir et embrasser un fils qui ose tirer l'épée contre son frère.

CREON.

Toutes ses paroles annoncent la paix. Ses soldats n'ont point parcouru nos champs avec une licence militaire; aucune flèche n'a été tirée, et aucun Argien n'a encore versé de

sang Thébain. Ils posent leurs mains immobiles sur leurs lances; tous les guerriers imitent Polinice, et on entend s'élever du camp, un murmure confus qui crie: *La paix.*

ÉTÉOCLE.

Cette paix ne peut être qu'horrible pour vous. C'est donc à moi seulement qu'il déclare une guerre fraternelle. — Il fait bien. Je l'accepte seul.

ANTIGONE.

Mais toutefois s'il parle de paix?... il faut l'écouter....

JOCASTE.

Puisqu'il entre seul dans Thèbes, je veux l'entendre; vous ne pourrez m'en empêcher.

CRÉON.

Pourvu qu'il n'apporte point le trouble dans nos murs.

ANTIGONE.

Ah! vous ne le connûtes jamais.

ETÉOCLE.

Vous savez donc ses desseins; — il me paroît qu'ils vous sont bien connus. Vous vous ressemblez peut-être tous deux....

JOCASTE.

Malheureuse que je suis ! mon fils, combien le fiel que vous voulez cacher perce malgré vous dans toutes vos paroles !... ah ! que Polinice vienne, qu'il vienne à Thèbes, entre mes bras ; et qu'il dépose ici les armes. — Allons au temple, ma fille, pour demander la paix aux dieux. — Polinice veut m'embrasser ; ce fils que j'aime, il y a long-tems que je ne l'ai vu.... Peut-être qu'en moi seule, qu'en mon amour maternel, aussi grand qu'impartial, il a fondé plus d'espérance que dans ses guerriers. Il est mon fils, enfin, il est votre frère ; moi seule, je dois être arbitre entre vous. Je vous en conjure, Étéocle, oubliez un moment qu'il revient en ennemi ; souvenez-vous seulement de la manière dont il est sorti de Thèbes ; combien d'années il a été errant dans toute la Grèce, contre la foi que vous lui aviez donnée. Voyez en lui un infortuné, un prince, un frère.

SCÈNE IV.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Le téméraire Polinice espère-t-il donc me menacer et me faire violence? Vous voyez son audace ! il viendra donc seul dans mon palais, comme pour me mépriser ? Et quoi ! croit-il qu'il lui suffira de se montrer pour me vaincre ?

CRÉON.

J'ai prévu tout cela, depuis le jour où l'audacieux Tidée vint, au nom de Polinice, demander l'empire auquel il avoit droit. Les insolentes menaces, les manières peu respectueuses qui accompagnoient sa demande, me firent découvrir entièrement les coupables desseins de Polinice. Il cherchoit des prétextes pour vous ravir à jamais le trône que vous deviez partager. Maintenant, vous le voyez clairement, il veut s'emparer de ce trône pour ne jamais le rendre ; il le veut, quoi qu'il en coûte ; et il doit peut-être en souiller la route par votre sang.

ETEOCLE

Je suis sûr que tel est son but. Il sait que pour moi, vivre et régner ne sont qu'une même chose. Moi, devenir le sujet d'un frère que j'abhorre, et que je méprise encore plus! moi qui n'ai point d'égal! je m'avilirois, si je concevois seulement la pensée de céder le sceptre. Un roi ne doit tomber du trône qu'avec le trône. Sous ses ruines illustres, enseveli seul, il trouve une mort et une tombe honorables.

CRÉON.

Je vois en vous, seigneur, revivre entièrement la haute valeur de vos aïeux magnanimes. Par vous, le nom du fils d'Œdipe deviendra plus brillant, et sera lavé de toute tache. Un roi vainqueur ne laisse, après lui, d'autres traces, que ses victoires.

ETEOCLE.

Mais je n'ai pas encore vaincu.

CREON.

Vous vous inquiétez trop. Déjà, ne craignant point, vous êtes vainqueur.

ETÉOCLE.

Que sert de m'abuser? Je vois désormais,

que dans les hasards de la guerre, il ne me reste rien de certain que mon courage, et d'autre espérance que la vengeance.

CRÉON.

Vous êtes roi. Je vous jure ici le premier, en mon nom, et en celui du peuple, une fidélité inviolable. Avant que de nous soumettre à Polinice, nous mourrons tous pour votre cause. Quand la fortune impie seconderoit les vœux du rebelle, il ne régneroit que sur des cendres. — Mais, peut-être, si vous vouliez épargner le sang de vos fidèles sujets, devriez-vous ne plus penser à faire ouvertement la guerre ? Ah ! que votre ennemi seul périsse ! votre sûreté le veut, et plus encore la raison d'état. La mort d'un frère peut paroître cruelle à un frère ; mais une longue et cruelle guerre pourroit-elle paroître moins injuste et moins cruelle à un roi ?

ÉTÉOCLE.

Et que desirai-je plus que d'en venir aux mains moi seul avec mon frère ? C'est l'objet de tous mes vœux ; je soupire sans cesse après ce moment. La haine que j'ai pour lui, est à moi aussi ancienne que la vie ; et je la conserve avec plus de soin que mon existence.

CRÉON.

Votre vie ! ne le savez-vous pas? c'est à nous qu'elle appartient. Le courage, il est vrai, n'a pas de plus noble asile que le cœur d'un roi. Mais, devez-vous opposer la simple valeur aux plus noires trahisons ? Polinice n'est-il pas un traître ? qui l'amène aujourd'hui à Thèbes ? pourquoi parler de paix avec les armes à la main? pourquoi demande-t-il à voir sa mère? il vient peut-être pour la séduire?... Déjà l'infidelle Antigone est à lui... je vois de grands pièges. — Et vous ne les préviendriez pas?

ÉTÉOCLE.

N'en doutez point, Polinice tombera dans ses propres pièges. S'il vit, il ne devra son salut qu'à la fuite. Je ne veux pas confier sa mort à un bras étranger; c'est à moi qu'elle est due. Quelle rage pourroit enfoncer plus avant un fer dans son cœur, que celle qui m'anime.

CRÉON.

Cette haine si grande, doit céder à la certitude d'une vengeance plus entière.

ETÉOCLE.

Les moyens les plus découverts, les plus affreux, les plus sanglans, me plaisent seuls.

CREON.

Vous êtes cependant forcé à employer les plus cachés. — Polinice a une armée, il est puissant....

ETÉOCLE.

Thèbes a aussi ses guerriers.

CREON.

Adraste en a beaucoup plus. La guerre est survenue trop vîte. Nous ne pouvons que mourir pour vous.

ÉTEOCLE.

Que parlai-je de guerriers? mon frère est seul, et je suis seul.

CREON.

Pourriez-vous le provoquer? Autour de lui, sa mère, sa sœur, les courtisans....

ETÉOCLE.

Et mon épée ne sayra-t-elle point m'ouvrir un passage jusqu'à lui?

CREON.

Cette action souillera votre renommée. Tous les Thébains blâmeront un si grand excès.

ETEOCLE.

Et les Thébains ne blâmeroient-ils point les artifices dont je me servirois pour le perdre ?

CREON.

Ils ne le sauront pas, ou ils en douteront. Il suffit à un roi de ne point paroître coupable. Polinice, ce frère rebelle, a été le premier agresseur ; et il emploie le même artifice.

ÉTEOCLE.

Et quel artifice ?

CRÉON.

Je me charge de tout : reposez-vous sur moi, et écoutez-moi seulement. Vous saurez tout. Nous devons d'abord l'attirer par des apparences de paix ; dissimulez si bien, qu'il ait assez de confiance en vous pour demeurer ici sans les Argiens. Alors il deviendra facile de faire périr le traître, en le trahissant.

ETEOCLE.

Oui, mais qu'il périsse, et que je règne ! Je consens à renfermer quelque tems dans mon sein, la haine et la fureur qui me dévorent.

CRÉON.

Je vais donc répandre adroitement le bruit

de la paix. Vous ne paroîtrez céder qu'avec peine aux propositions qui vous seront faites. Il vous faut aujourd'hui tromper vos amis comme vos ennemis; mais sur-tout, ayez soin de dérober à votre mère tremblante, jusqu'à l'ombre d'un soupçon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

JOCASTE, CRÉON.

CRÉON.

METTEZ fin à vos longues plaintes, Jocaste. Ce jour qui vous annonçoit tant de malheurs ne finira peut-être pas sans que vous voyiez la paix rendue à Thèbes. J'ai su inspirer au cœur d'Etéocle une telle horreur de cette guerre impie, qu'il a déjà presque le projet de tenir son serment, pourvu que son frère change ses menaces en prières.

JOCASTE.

Aujourd'hui finiront ces haines fraternelles; mais quelle fin doivent-elles avoir? Le sort de mes fils est écrit dans le livre des destins, le ciel seul en est instruit... Ah! si je pouvois compter sur l'espoir dont vous me flattez! La seule espérance de réconcilier mes enfans m'arrête sur le bord du tombeau..... Le cœur superbe d'Étéocle

a-t-il donc pu entendre des paroles de paix? Je le croirai. Mais il me reste encore, il me reste à calmer la colère envenimée de mon autre fils. Je pleurerai. Que puis-je faire de plus? Prières, menaces, larmes, j'emploierai tout pour les calmer. Mais vous le savez, je ne suis pas une mère pareille aux autres; et je ne peux espérer de mes enfans un respect filial que je ne mérite pas.

CRÉON.

Je vous le répète; soyez tranquille. Au milieu de si grands préparatifs de guerre, on n'a jamais vu un desir plus sincère de la paix. Voici Étéocle. Ah! terminez l'entreprise que je crois avoir bien commencée.

SCÈNE II.

JOCASTE, ÉTÉOCLE.

JOCASTE.

Le moment est arrivé, mon fils, où tous les deux, en ma présence, vous devez, étouffant votre haine, exposer vos prétentions. La nature m'a fait juge entre vous. Je peux plus

que tout autre faire retentir dans votre cœur le saint nom de frère que vous paroissez avoir oublié.

ETEOCLE.

Polinice l'a-t-il moins oublié? Il est frère, comme il est citoyen; il est fils et frère, comme il est sujet; il s'acquitte également de tous ces devoirs.

JOCASTE.

Parmi tous ces devoirs, il vous sied peu de compter celui de sujet. Un serment sacré que vous lui avez donné, vous soumet à lui, et cependant vous lui commandez en roi. — Frémissez-vous de vous entendre appeler sujet? Mais, dites-moi, les titres d'un roi parjure sont-ils glorieux?

ETÉOCLE.

Les titres d'un roi méprisé ne sont-ils pas infâmes? Qui m'a dégagé de mon serment? C'est l'armée qu'il a levée. J'étois libre quand je prononçai le serment, je veux être libre pour l'accomplir. Si je lui cédois dans ce moment mon trône mal défendu, comment oserois-je le lui redemander l'année suivante?

JOCASTE.

Votre valeur, votre fierté sont connues;

faites qu'on connoisse aussi votre fidélité à garder les sermens. Ah! n'étalez pas un courage féroce contre votre frère. Montrez-vous généreux, pieux et humain. Votre mère ne demande pas d'autres vertus pour son fils: peut-être vous semblent-elles indignes d'un roi?

ÉTÉOCLE.

Elles n'en sont pas dignes, non, si elles sont filles de la crainte. — Vous entendrez bientôt ce que je dirai à Polinice. En votre présence, il me rendra, s'il le peut, raison de sa révolte. Vous verrez, ma mère, que j'ai l'ame d'un roi; que j'attache plus de prix à l'honneur qu'à la vie et au pouvoir.

SCÈNE III.

POLINICE, JOCASTE, ÉTÉOCLE.

JOCASTE.

Polinice, ô vous que je regrette depuis si long-tems, enfin je vous revois dans Thèbes!.. Enfin je vous serre sur mon sein maternel... Oh! combien j'ai pleuré pour vous!... Dites-

moi maintenant, votre cœur s'est-il adouci? Vous avez demandé votre mère; elle est devant vous. Venez-vous pour la délivrer de l'horrible spectacle des divisions de ses fils? Ah! dites-moi, venez-vous pour me consoler, ou pour achever d'éteindre mes jours languissans?

POLINICE.

Que je voudrois soulager vos douleurs, ô ma mère! Mais tel est mon sort: par-tout où je tourne mes pas, je porte avec moi la colère du ciel. Peut-être, ma mère, vous coûterai-je encore beaucoup de larmes?

JOCASTE.

Ah! non. En nous voyant reunis, chassons la douleur, et ne fesons place qu'à la joie. Venez, Polinice, approchez-vous de votre frère; il est aussi mon fils, il m'est cher, ainsi que vous. Si vous avez quelque tendresse pour votre mère, parlez-lui avec douceur. Présentez-lui votre main, et dans son sein....

ÉTÉOCLE.

Guerrier, où allez-vous? qui êtes-vous? Je ne reconnois point ces armes. — Seriez-vous mon frère? Non. Cette épée, cette lance, ce casque, ce bouclier ne sont point les orne-

mens dont se revêt un frère, quand il se présente à son frère.

POLINICE.

Et quel autre que vous m'a mis ce fer en main ? Dites-moi, le jour que, dans ce palais, l'idée vint, en mon nom, réclamer mes droits, dites-moi, portoit-il dans sa main une épée ou un paisible olivier ? Le jour il fut accueilli ; mais dans l'obscurité perfide de la nuit, au moment de son départ, on voulut lâchement l'assassiner. Il auroit succombé, l'infortuné, s'il eût été moins brave, et s'il n'eût été invincible. Ce qui est arrivé à mon envoyé me justifie assez de paroître en armes dans ce palais.

JOCASTE.

Ah! n'ayez point ces soupçons. N'avez-vous pas une mère dans ce palais ? et tant que vous l'aurez vous croirez-vous sans armes ? Voilà mon sein, voyez, c'est-là votre bouclier; ce sein qui vous a portés en même-tems tous les deux. Mais Étéocle est insensible à mes pleurs; il s'oppose à nos embrassemens ; il semble annoncer, par son silence, que vous êtes parmi vos ennemis, et qu'il vous regarde comme le sien.

ETEOCLE.

N'attendez de moi aucun signe de paix, avant qu'il ait exposé ses prétentions, avant qu'il ait dit de quel droit, sujet et citoyen, il ose tourner ses armes contre Thèbes.

POLINICE.

Je ne pourrois réclamer mes droits devant celui qui a fondé les siens sur la violence, si je n'avois aussi la force de mon côté. Toute la Grèce le sait. Et ne le savez-vous pas, vous, qui le demandez? — Je n'ai que ces mots à vous dire: Vous avez régné, cessez maintenant de régner.

ETEOCLE.

La Grèce saura si je règne.

POLINICE.

Vous avez le nom et le spectre de roi; mais vous n'en avez ni la réputation, ni la foi. Moi qui ne suis point un parjure, je vous ai rendu le trône, après avoir régné un an. Parlez; n'avez-vous pas juré de tenir la même conduite? J'ai tenu mon serment, tenez le vôtre. — Je vous demande ce qui m'appartient. — Je serai pour vous un frère, si vous me le rendez;

un cruel et implacable ennemi, si vous me le refusez. Je vous ai expliqué clairement mes prétentions. Le ciel et la terre doivent parler en ma faveur. Oui, le ciel qui a été témoin de nos sermens mutuels, soutiendra mes droits et protégera mes armes. Il punira le parjure.

ETEOCLE.

Vous osez rendre les dieux complices de vos crimes. Ils ont en horreur les guerres fraternelles; et ils doivent leur vengeance au premier de nous qui a tiré l'épée.

POLINICE.

Perfide, ne foulez-vous pas aux pieds le nom de frère? Maintenant que vous me forcez à la guerre fraternelle, en avez-vous quelqu'horreur? Mais n'êtes-vous pas le même qui n'a pas rougi d'être parjure? Celui qui a manqué à sa foi, a le premier commencé cette guerre criminelle. C'est vous qui la déclarez, et à vous seul en est le crime....

JOCASTE.

Cruels, est-ce là la paix que j'attendois? — Écoutez-moi, je vous en conjure, écoutez-moi.

ÈTÉOCLE.

Polinice, je suis sur le trône; et, comme

roi, je vous déclare que tant qu'Adraste et ses Argiens abhorrés entoureront les murs de Thèbes, je n'écouterai aucune parole de paix; je ne souffrirai pas que vous paroissiez devant moi.

POLINICE.

Et moi, je vous réponds que vous avez usurpé le trône, et qu'envain vous prenez le nom de roi; je vous réponds que les Argiens resteront ici, et que j'y resterai avec eux, jusqu'à ce que vous ayiez tenu votre serment.

ETÉOCLE.

Vous l'entendez, ma mère : vous voyez quelle récompense je dois à ses crimes... Que faites-vous dans Thèbes? sortez-en sur-le-champ.

POLINICE.

Vous me reverrez dans Thèbes; mais sous un autre aspect. J'y apporterai une mort inévitable à ceux qui ont trahi leurs sermens.

JOCASTE.

Vous êtes seuls coupables; et moi qui suis votre mère, j'expie le crime de vous avoir donné le jour. Tournez contre moi vos épées;

je suis aussi de votre sang. Rivaux dans les forfaits, fils d'Œdipe, nés pour le crime, et poussés au crime par les implacables furies, c'est ici, c'est ici qu'il faut enfoncer le fer dont vous êtes armés. Le voilà le flanc coupable où vous fûtes conçus par un inceste. Ne frappez point votre frère; mais frappez celle qui vous a donné le jour. C'est un plus grand crime, et il est plus digne de vous.

ÉTEOCLE.

Ce que je lui demande vous paroît-il injuste?

POLINICE.

Me faites-vous un crime de ma méfiance?

JOCASTE.

Et mon désespoir vous semble-t-il injuste? (*A Etéocle.*) Vous n'êtes point irrité que votre frère vous demande le trône, mais vous êtes irrité qu'il vous le demande les armes à la main. (*A Polinice.*) Et vous, en prenant les armes, vous n'avez eu d'autre but que de recouvrer l'empire pour un an. Je demande qu'ici l'un dépose son sceptre, et l'autre ses armes. Si je me rends caution de vos sermens, qui des deux osera me démentir?

ÉTEOCLE.

Ce ne sera pas moi sûrement. Ma mère, le voulez-vous? Je pardonnerai les outrages que Polinice a faits à Thèbes et à moi. Il doit céder le premier, puisqu'il a été le premier à attaquer. Aussitôt qu'il aura renvoyé son armée, je lui rendrai la couronne. Je veux bien lui céder le trône, mais je ne veux pas qu'il me l'enlève. Et pourroit-il me l'enlever tant qu'il restera une goutte de sang dans mes veines?.... (*A Polinice.*) Choisissez maintenant : vous voyez que je suis prêt à tout. Si la paix est troublée, c'est vous seul qui en serez la cause. L'horreur et les maux de cette cruelle guerre retomberont sur vous.

SCÈNE IV.

POLINICE, JOCASTE.

POLINICE.

Que votre vœu s'accomplisse; que la colère du ciel éclate sur ma tête, si je ne desire pas sincèrement la paix!...

JOCASTE.

Mon cher fils, dois-je vous croire?

POLINICE.

Ma mère, je n'ai d'autre desir que d'épargner le sang thébain; Adraste a la même intention. Il est vrai que quand je le voudrois, il refuseroit de retourner à Argos, s'il ne me voyoit avant reprendre le sceptre qui m'est dû.

JOCASTE.

O ciel! vous ne voulez donc pas céder le premier?

POLINICE.

Je ne le puis.

JOCASTE.

Et qui vous en empêche?

POLINICE.

La prudence.

JOCASTE.

Ne vous fiez-vous pas en moi?

POLINICE.

Je ne me fie pas en lui; il m'a déjà trompé.

JOCASTE.

Si vous refusez d'éloigner votre armée de Thèbes, je croirai que la renommée ne vous a point calomnié; que vous n'avez formé avec Adraste des liens criminels, que pour consommer notre ruine, et que la funeste dot que vous apportez à votre épouse, est la guerre.

POLINICE.

Dans quelle horrible situation je me trouve! D'un côté, les pleurs de mon fils et de mon épouse, qui regrettent amèrement leur héritage, me déchirent le cœur; de l'autre, une mère au désespoir, ma patrie tremblante, et prête à être ravagée, me font balancer..... Ah! réfléchissez à mon état. Vous le voyez bien; que me serviroit de renvoyer mon armée? Il n'en seroit pas moins vrai que si mon frère me cédoit, il ne céderoit qu'à la crainte, et non à mes droits. Qu'y auroit-il à gagner pour son superbe orgueil? Croyez-le, s'il veut que mon armée s'éloigne, c'est qu'il ne peut être forcé que par elle à reconnoître mes droits.

JOCASTE.

Et vous, vous voulez employer la force,

parce qu'elle vous dispensera désormais de remplir vos engagemens.

POLINICE.

O ma mère ! que vous connoissez mal vos enfans ! — Vous le savez ; à peine ouvris-je les yeux au jonr, que je fus détesté par mon frère. Sa haine s'accrut chez lui avec l'âge, et elle coule dans ses veines avec le sang. Je ne l'aime pas, il est vrai : pouvons-nous aimer ceux qui nous haïssent ? mais je ne cherche point à lui nuire. Cependant je ne souffrirai point ses injustes mépris, et la Grèce ne me verra point supporter en silence de si grands outrages.

JOCASTE.

Cruel courage ! La Grèce vous doit savoir gré de ce que vous ne cédez pas en cruauté à votre frère. — L'objet sublime de tous vos vœux est donc le trône de Thèbes. Ah ! ne savez-vous pas que dans Thèbes, parvenir au trône, est le plus grand des malheurs ? Jetez vos regards sur vos aïeux ; quel est celui qui porta la couronne, sans être coupable ? Certainement le trône où s'asseyoit Œdipe est illustre ; vous craignez qu'on ne sache pas

dans le monde qu'Œdipe a eu des fils?..... Etes-vous vertueux? laissez le trône aux parjures. Voulez-vous tirer vengeance de votre frère? livrez-le à la haine de Thèbes, de la Grèce, du monde et des dieux; qu'il règne à ce prix. — Moi aussi, je suis née dans la pourpre des rois, et j'ai traîné mes tristes jours dans des pleurs continuels, au milieu d'une vaine splendeur, desirant sans cesse un état obscur. — O trône cruel! quelle autre chose es-tu qu'une injustice antique, toujours soufferte et encore plus abhorrée! Que n'ai-je jamais eu cet honneur funeste! je ne serois pas en même-tems mère et femme d'Œdipe; cruels! je ne serois pas votre mère.

POLINICE.

Vous m'offensez cruellement; et quoi! vous me croyez incapable de régner. Ah! mon dessein n'est pas de substituer ma volonté aux lois, et d'avoir l'orgueil insensé de me rendre égal aux dieux. Ce ne sont point là mes projets, quoique souvent on règne ainsi. Si dans des jours plus heureux, la vertu n'a pas été pour moi un vain nom, sachez qu'à présent elle m'est plus chère qu'à mes ennemis. Adraste

m'offre un sceptre à Argos; si j'avois voulu régner, déjà je régnerois.

JOCASTE.

O mon fils! cherchez donc plutôt à mériter le trône qu'à l'obtenir; vous l'aurez, je l'espère. Si votre frère nous trompe tous deux, à qui en sera la honte, dites-moi? à qui en sera la gloire? Ah! cédez à mes raisons, à mes prières et à mes larmes : voudriez vous détruire Thèbes avant que d'y règner?

POLINICE.

Je vous l'ai déjà dit, je ne veux point la guerre; mais la force est nécessaire pour obtenir une paix plus certaine.

JOCASTE.

Aimez-vous votre mère?

POLINICE.

Je l'aime plus que moi-même.

JOCASTE.

Ma vie est entre vos mains....

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CRÉON.

JOCASTE.

Ah ! Créon, venez; achevez de vaincre Polinice; je cours à son frère. Qui de vous deux cédera ? Ce sera vous. Vous vous souviendrez que le sort de Thèbes et le sort de votre mère dépendent de vous.

SCÈNE VI.

POLINICE, CRÉON.

CREON.

Malheureuse mère ! oh ! que je la plains !.. Elle connoît mal ses fils. Oh ! si sa tranquillité dépendoit d'un seul, elle seroit heureuse. — Dites-moi, vous cédez donc ; vous vous fiez à votre frère.....

POLINICE.

Je n'ai encore rien décidé ; je souffre beau-

coup, il est vrai, de m'entendre appeler l'ennemi de Thèbes, de paroître l'auteur de la guerre qui existe entre mon frère et moi. Que dois-je faire ?

CRÉON.

Régner.

POLINICE.

Et puis-je m'emparer du trône sans répandre du sang ?

CREON.

Dans votre enfance, j'avois coutume de vous regarder comme mon fils ; j'ai toujours bien remarqué que vous aviez un meilleur caractère que votre frère ; et combien de fois l'ai-je fait observer à Jocaste ! — Je n'ai pas le dessein de vous tromper dans ce moment ; vous ne pourrez parvenir au trône sans répandre du sang.

POLINICE.

O ciel !

CREON.

Mais vous pouvez choisir; il dépend de vous d'en verser peu ou beaucoup.....

POLINICE.

Q'entends-je ? Ah ! c'étoit bien ma crainte

quand je suis entré dans ces lieux, Je n'ai donc plus désormais que le choix des crimes..... mais je n'en commettrai jamais, jamais; je ne veux point violer, les armes à la main, des droits si sacrés; et quand je le pourrois, je ne veux point employer des moyens criminels pour une cause si juste; qu'Adraste retourne à Argos; seul et sans armes, je resterai à Thèbes.

CRÉON.

Vous êtes encore plus vertueux que je ne croyois. Je loue vos sentimens; mais puis-je vous laisser choisir votre perte et la nôtre?

POLINICE.

Ma perte est-elle certaine?

CREON.

Connoissez-vous Etéocle?

POLINICE.

Je le connois; il m'abhorre plus qu'il n'aime le trône; mais il me paroît, je me trompe peut-être, que je pourrai le décider à une généreuse action, par des moyens généreux. La honte pourra aussi beaucoup sur lui; nous aurons pour témoins, Thèbes, ma mère, Adraste et le monde.

CRÉON.

Mais n'avez-vous déjà pas pris les dieux à témoins de votre traité? Que dites-vous? L'impie Etéocle méprise les dieux, sa mère, Adraste et le monde. Je suis forcé dans ce moment à vous parler plus clairement. — Etéocle accable Thèbes avec un sceptre de fer; il est en horreur à tout le peuple, et il auroit déjà perdu le trône et la vie, si la terreur ne veilloit pas à sa défense. Vous êtes la dernière espérance des Thébains : le peuple opprimé ne voit de termes à ses maux que l'instant où il vous verra monter sur le trône, et régner avec justice. — Vain espoir! ce jour n'arrivera jamais.

POLINICE.

Il n'arrivera jamais! Ce jour viendra, n'en doutez pas.

CREON.

Peut-être... viendra-t-il?... Quel jour!... Prince malheureux!.... Votre frère vous a enlevé le trône, et vous ne le recouvrerez jamais tant qu'il vivra. Ah! croyez qu'il regarde déjà comme un crime, la hardiesse que vous avez de le réclamer. Déjà....

POLINICE.

Vous rallumez dans mon cœur une fureur nouvelle, quand je commençois avec peine à étouffer celle que j'avois depuis long-tems.

CRÉON.

J'ai entendu le roi faire le serment qu'il ne mourroit que sur le trône.

POLINICE.

Il a coutume d'être parjure, et je vous promets qu'il le sera dans cette occasion. Il vivra coupable, mais non sur le trône.

CRÉON.

Vous l'espérez en vain. Il ne vous reste de route pour y monter, qu'en foulant aux pieds le corps mourant de votre frère.

POLINICE.

Vous me remplissez d'horreur! Moi, me baigner dans le sang fraternel! cette seule pensée me glace..... Couronne funeste et horrible, es-tu d'un si grand prix, pour qu'on t'achète par de si grands crimes!

CRÉON.

S'il ne vouloit que vous enlever l'empire,

ce seroit peu ; mais sa haine et sa fureur sont parvenues à un tel point, qu'il faut que l'un de vous reçoive la mort ou la donne....

POLINICE.

Je ne veux point la mort de mon frère.

CLEON.

Il vous la donnera.

POLINICE.

Si je reste ici seul, le ciel, mon épée et ma valeur seront avec moi. M'ôter la vie ne sera pas pour lui une facile entreprise....

CRÉON.

Que peut la valeur contre une infâme trahison ? Vous attendez-vous à une haine généreuse ?

POLINICE.

On me tend donc des pièges? Ah ! parlez, révélez-moi.....

CRÉON.

O ciel ! que faire ? Si je vous révèle la trahison, et que vous ne la préveniez pas, je serai victime du tyran sans vous sauver.

POLINICE.

La crainte d'une trahison ne suffit pas pour me rendre traître. Parlez, y a-t-il des moyens de me sauver ? Si je succombe, je succomberai seul.

CREON.

Vous n'êtes point parjure..... Osez-vous me jurer de renfermer à jamais dans votre cœur l'horrible secret que je vais vous confier?

POLINICE.

Oui, je vous le jure par la vie de ma mère: vous savez quel est la force de ce serment. Parlez.

CRÉON.

Mais ce palais appartient à votre ennemi.... il y a déjà trop long-tems que nous nous y entretenons..... Suivez-moi, allons dans un autre lieu.....

POLINICE.

En est-il un dans Thèbes où l'on puisse être en sûreté sous le règne d'Etéocle ?

CREON.

Avec beaucoup d'art, il est possible de

tromper sa prévoyance. Il est un secret chemin qui mène au temple, et qui à présent est abandonné. Allons-y; là vous saurez tout. Venez.

POLINICE.

Je vous suis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Avez-vous vu Polinice? Croyez-vous que sa haine égale la mienne? Mais non, je le surpasse trop en tout.

CRÉON.

Il ne se contente pas de vous haïr, il ose encore vous mépriser. Il a déja changé de pensée; il veut, dit-il, que dans Thèbes les Argiens soient témoins de la paix qu'il doit conclure avec vous; il veut étaler notre honte à leurs regards. Nous ne verrons pas cette armée se retirer, si vous ne vous décidez pas à l'exil. Vous le voyez, il vous reste peu de tems pour traverser ses projets; si vous différez encore vous vous exposez à périr. Il est clair désormais qu'il veut vous forcer à refuser cet indigne traité. Une épée fatale est suspendue

sur votre tête : donnerez-vous le signal de couper le fil qui la retient? La mort de Polinice vous a toujours été utile; aujourd'hui elle vous est devenue nécessaire.

ÉTEOCLE.

Je m'abandonne à ma haine et à ma fureur, et j'adopte cette vengeance si long-tems desirée, pourvu qu'elle soit prompte et sûre. Polinice tué, je montrerai dans le camp une valeur égale à la cause que je défends. — Demeure, Adraste, continue à assiéger Thèbes, tu verras bientôt comment, les armes à la main, je saurai me justifier de cette trahison.

CRÉON.

Les Argiens restent dans leur camp, pleins de sécurité, et se fient à la trève; en les attaquant à l'improviste, on en feroit facilement un grand carnage. Il se joindroit à leur terreur un horrible doute, ce seroit de ne rien savoir du sort de Polinice.

ÉTÉOCLE.

Rien! Ils sauront tout, et leur terreur en sera plus grande. On montrera aux Argiens la tête du traître, élevée sur une lance : cette horrible enseigne leur annoncera leur dé-

faite, et sera pour nous le présage certain de la victoire.

CRÉON.

Ne faites donc désormais aucune instance à Polinice pour qu'il renvoie l'armée ennemie à Argos; vous pourriez accroître ses soupçons; et si par hasard il cédoit, ce seroit encore un malheur pour vous. A peine Adraste auroit-il ramené son armée, qu'il apprendroit bientôt que son gendre a été tué à Thèbes; alors il reviendroit, dévoré de l'ardeur de se venger, et il livreroit votre royaume mal défendu, au fer, au feu et au carnage. Vous avez pris, seigneur, une résolution sage. D'une main, vous punirez le traître Polinice; et de l'autre, sans être attendu, vous porterez dans le camp ennemi la terreur, la guerre, la confusion et la mort.

ÉTÉOCLE.

Ce coup, qu'ils ne prévoient pas, en deviendra plus terrible. Disposez, Créon, les préparatifs de la guerre; moi, pour la paix simulée.... Mais je vois ma mère. Allons, si jamais j'eus besoin de fuir sa présence, c'est aujourd'hui.

CRÉON.

Sortons.

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Vous le voyez, Etéocle s'éloigne de moi; il se défie aussi de sa mère.

ANTIGONE.

Un usurpateur se défie de tout le monde.

JOCASTE.

Il me semble plus appliqué à nous fuir depuis qu'il a vu son frère. Qu'en dois-je penser?

ANTIGONE.

Vous devez croire avec trop de certitude que dans son cœur dissimulé et embrâsé par la haine, il roule des projets de carnage et de mort.

JOCASTE.

Vous interprétez mal toutes ses actions; il n'a point proposé un injuste traité; et si Polinice, qui est l'agresseur, se rend, comme il l'a presque promis devant moi, à la raison et à mes prières, je ne vois pas quel prétexte pourroit chercher le roi pour ne point tenir sa parole.

ANTIGONE.

Etéocle manquera-t-il de prétextes pour violer sa foi ? Si Polinice ne lui cède le trône pour toujours, en vain vous espérez la paix. Désormais la puissance suprême peut seule assurer l'impunité d'Etéocle. Il regarde le trône comme la meilleure partie de lui-même, il ne peut exister sans être roi.

JOCASTE.

Et cependant ses discours me font croire qu'il tient plus à l'orgueil d'un roi qu'à la royauté. Enfin, c'est Polinice qui a fait les premières menaces.

ANTIGONE.

Il a été le premier offensé. Son cœur indomptable sut-il jamais dissimuler les outrages ? Polinice irrité fait retentir le palais de cris de fureur. Etéocle se tait ; il se tait, et je le vois entouré d'une foule de conseillers, qui ne peuvent lui inspirer sûrement ni de nobles, ni de généreux sentimens. Il existe ici beaucoup de lâches courtisans qui ne pensent qu'à eux-mêmes, à qui le nom de patrie est inconnu, qui frémissent et qui sont glacés de crainte à la seule pensée qu'un roi vertueux peut monter sur le trône, bien sûrs qu'ils ne traîneront

que des misérables jours sous le nouveau règne. Je vous le dis, ma mère, et je vous prie d'y réfléchir, les obstacles invincibles qu'on apporte à la paix que nous desirons, ne viennent pas de la longue haine d'Etéocle, ni du courroux passager de Polinice, mais ils viennent des perfides conseils de cette troupe servile de courtisans qui les entoure.

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE, POLINICE.

JOCASTE.

Mon fils, c'est en vous, c'est en vous seul que j'espère. Vous voulez donner la paix à Thèbes, à votre mère, et sur-tout à votre sœur, que vous aimez tant, et qui a tant d'amitié pour vous. Parlez, ne dis-je point la vérité? Bon fils, bon citoyen, n'êtes-vous pas encore meilleur frère? Adraste se prépare-t-il à retourner à Argos?

POLINICE.

Etéocle se prépare-t-il à sortir de Thèbes?

JOCASTE.

Pour notre malheur, et à votre honte, vous

entendrai-je toujours me refuser la paix? Votre frère sortira donc de ces murs, il sera exilé comme vous l'avez été: je suis condamnée par le ciel et par vous, à d'éternelles douleurs; elles ne cesseront jamais. Vous vous abreuvez de mes pleurs maternels. Ah! parlez, n'étiez-vous pas tantôt disposé à la paix?

POLINICE.

Je suis à présent plus éloigné de la paix que jamais. Vous ne devez pas m'en demander la raison. Cette raison est trop horrible pour que je puisse la dire; mais vous la connoîtrez bientôt, et quand vous la connoîtrez, le froid de la mort glacera vos veines. Je ne peux rien vous dire, si ce n'est qu'Adraste ne retourne pas à Argos; non, il ne part point. — Peut-être serai-je obligé malgré moi d'entrer dans les murs orgueilleux de cette ville parjure, au milieu des flammes et du carnage: la peine en sera à celui qui m'y aura forcé. Je pourrai trouver la mort dans cette attaque sanguinaire; je ne me plaindrai pas, pourvu que je ne tombe pas sans être vengé.

JOCASTE.

Malheureuse! quelle vengeance! et contre qui?

POLINICE.

Contre un traître.

JOCASTE.

Le traître est celui qui par son adresse impie, nourrit dans votre sein la haine et la méfiance. Croyez-moi seule....

ANTIGONE.

Ma mère, mon frère, croyez-en ma seule crainte.

JOCASTE.

Que dites-vous?... votre seule crainte? et quelle crainte?

ANTIGONE.

Ah! Créon est le seul conseiller d'Etéocle; voilà ce qui cause ma crainte.

JOCASTE.

Créon!

POLINICE.

Lui seul est le conseiller d'Etéocle!.... Je sais.... Créon... sans lui..... Ah! peut-être..... une coupable vengeance....

JOCASTE.

O ciel! quelles paroles entrecoupées! quel

courroux éclatant! Que me cachez-vous? Parlez.

POLINICE.

Non, je ne le puis. Puissai-je oublier, ignorer même cet horrible secret, comme je suis décidé à le taire. Nous serions moins malheureux, on ne verroit qu'un seul crime : il vaut mieux mourir trahi que vengé... Cependant, peut-on connoître ce secret et rester tranquille?... Oh! quel horrible fleuve de sang vois-je couler en ces lieux! Quel carnage, quelles ruines!... L'amitié de Créon m'a fait un présent funeste.

ANTIGONE.

C'est à présent, mon frère, que je dois vous plaindre. Que dites-vous? L'amitié du traître Créon doit vous annoncer les plus grands maux.

JOCASTE.

Il est vrai que je n'ai jamais vu Créon pencher pour Polinice. Mais que dites-vous, ma fille? vous osez.....

POLINICE.

Créon penche pour moi, pour la cause la plus juste, beaucoup plus que les autres.

ANTIGONE.

Il vous trahit, je vous le jure; le cruel se fait un jeu de vous et de vos droits.

JOCASTE.

D'où vous viennent ces pensées? Comment osez-vous les dire? Créon n'est-il pas mon frère? mes fils ses neveux?...

ANTIGONE.

Ah! je me suis tu trop long-tems, ô ma mère! Maintenant je ne parle point au hasard; Hémon est le fils de ce Créon dont vous êtes la sœur; son père lui est connu, et il m'a dit lui-même..... Que sert d'achever. Je vous le jure de nouveau, il vous abhorre tous deux, il aspire au trône; et, dans Thèbes, quel crime ne commet-on pas pour parvenir au trône?

JOCASTE.

Ne la croyez point, mon fils... Mais toutefois qui sait? Cette horreur manquoit à celles qui nous entourent.

POLINICE.

Où porter désormais mes pas imprudens? Quel affreux labyrinthe de trahisons inouies! Dois-je compter parmi mes parens mes plus

féroces ennemis ? — Mais vous que j'entends, vous, dans qui j'ai trouvé toujours les apparences de la plus tendre amitié, ô ciel ! puis-je savoir si vous ne me trompez pas ? Puis-je savoir si vous n'avez pas la pensée de me trahir ? Vous êtes ma mère, vous êtes ma sœur, mais qu'importe ? Ces noms sont sacrés, il est vrai, mais à Thèbes ils sont à craindre ; l'usurpateur n'est-il pas mon frère ? Créon n'est-il pas mon oncle ? Ah ! palais horrible, où, misérable ! j'ai ouvert les yeux au jour, dans tes murs infâmes tu renfermes tous ceux qui me sont liés par le sang, et je suis seul exposé à la fureur de tous. Exilé depuis tant d'années, je me trouve étranger parmi les miens ; partout où je porte mes regards incertains, je ne vois que des traîtres. Toute pitié est morte ici ; qu'y cherchai-je ? Que puis-je y attendre ? Pourquoi y restai-je ? Mourir est-il plus horrible que d'exister parmi vous, dévoré sans cesse par les plus cruels soupçons ? — Ah ! je le vois bien, vous seules avez présidé à ma naissance, ô furies ! vous présidez seules à ma vie. A quels malheurs, à quels crimes me réservez-vous ? Ah ! peut-être me repoussez-vous des enfers, parce que je suis le moins coupable des fils d'Œdipe.

JOCASTE.

Digne fils d'Œdipe, vous soupçonnez votre mère de vous trahir ; vous osez invoquer les furies qui ont présidé à votre naissance ?....

POLINICE.

D'autres dieux se peuvent-ils invoquer à Thèbes?

ANTIGONE.

Mon frère !

JOÇASTE.

Mon fils !

POLINICE.

Argos est pour moi une patrie préférable à Thèbes. Dans Argos, la foi n'est pas éteinte. Je vivrai en sûreté dans ce lieu où je ne m'entendrai nommer ni frère, ni fils.

JOCASTE.

Allez donc, volez à Argos, et fiez-vous seulement dans Thèbes à ceux qui vous trompent.

POLINICE.

Je me fie également, dans Thèbes, à ceux qui m'abhorrent, et à ceux qui m'aiment... ô cruel doute, dans lequel je vis tremblant et incertain de moi-même ! je n'ai point le sceptre, et j'éprouve tous les tourmens de la

royauté, les coupables soupçons, les lâches terreurs, la haine dénaturée. O horribles sentimens, indignes de mon cœur, je ne vous avois pas connus jusqu'à présent ! pourquoi remplissez-vous tout mon être ? y a-t-il dans Thèbes, des tyrans plus cruels que vous ? vous feriez mieux de déchirer le cœur d'Étéocle. Accablez-le à l'envi ; qu'il ne jouisse pas de la paix au milieu de ses crimes, de cette paix qu'il m'a enlevée.

ANTIGONE.

Appaisez-vous, et écoutez-nous. Vos discours déchirent le cœur de notre mère. Nous vous aimons toutes deux, autant et plus qu'on peut aimer un fils et un frère.

JOCASTE.

Rentrez en vous-même, mon fils ; je consens à oublier vos criminels soupçons. Vous ne devez rien me cacher ; parlez : ayez pitié de moi. Révélez-moi le fatal secret que vous renfermez dans votre cœur ; je pourrai peut-être....

POLINICE.

O ma mère ! j'ai juré de le cacher, et ma foi est sacrée. Je mourrai avant d'être parjure. — La vertu paroît étrangère dans

Thèbes ; elle ne me le paroît pas à moi. Je ne recherche point les suffrages de Thèbes, je me contente des miens.

JOCASTE.

Vous avez juré en même-tems ma mort. Perfide, remplissez votre vœu ; gardez le silence, et donnez-moi mille et mille morts, au lieu d'une. Laissez dans le doute le cœur de votre mère tremblante ; qu'elle ne sache pas lequel de ses fils elle perdra, et lequel lui sera conservé : refusez-lui les moyens de vous sauver tous les deux.

ANTIGONE.

Le droit antique et sacré de la nature, est le plus inviolable.

POLINICE.

Qui l'a rompu le premier ?

JOCASTE.

Le ciel rompt tous vos sermens, si, en y manquant, vous pouvez épargner le carnage et les crimes.

POLINICE.

Et pourquoi faut-il épargner le sang d'un traître ? Il sera versé, mais sur le champ de

bataille. Qu'il prépare ses pièges : la perfidie est sa ressource ; mais il lui reste peu de tems.....

ANTIGONE.

O mon frère ! vous m'aimâtes autrefois ; mais ce n'est plus par moi que je vous en conjure, c'est par votre épouse que vous aimez plus que nous ; par votre tendre fils que vous ne nommez qu'en pleurant : ah ! réprimez votre vengeance impie. Voulez-vous laisser à votre fils un trône souillé de sang et de crimes? Ah! vous ne pouvez répandre du sang à Thèbes, que ce ne soit le vôtre.

JOCASTE.

Toute la vengeance de Thèbes retombera sur votre tête : éloignez-vous du précipice qui est ouvert sous vos pas ; vous en avez encore le tems. Si votre frère vous dresse des pièges, ce que je ne crois pas, vous romprez sa trame, en me révélant tout. Vous vous épargnerez le malheur de vous venger. — Ah ! mon fils, quelle qu'en soit la cause, rien ne peut justifier un fratricide.

POLINICE.

Et pourquoi suis-je son frère ?

JOCASTE.

Et pourquoi voulez-vous être plus coupable que lui ?

POLINICE.

Ma mère, vous me déchirez le cœur.... vous voulez donc entendre ?... peut-être est-ce une double trahison ?... peut-être... qui croire ici ?... je vous laisse. — Adieu.

JOCASTE.

Arrêtez. Voici Créon.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CRÉON.

JOCASTE.

Ah ! venez. Ah ! tirez-moi d'un trouble horrible... seroit-il possible ? dites-moi...

CRÉON.

J'apporte le bonheur et une paix solide. Tarissez vos larmes, Polinice est notre roi. — Je viens le premier lui rendre mon hommage....

POLINICE.

L'augure m'en sera favorable. Qui plus que vous desire de me voir sur le trône ?

JOCASTE.

Dites-vous la vérité ?

CREON.

Dissipez tout soupçon ; les miens sont dissipés : je suis parvenu à changer Etéocle.

POLINICE.

Vous avez changé Étéocle ! Est-ce à moi que vous le dites ?

CREON.

(*Bas à Polinice.*)

J'ai prévenu tous ses pièges. — Il est vrai que mes efforts, pour le décider, auroient été vains, si une raison plus forte ne s'y étoit jointe. Ses soldats murmuroient et refusoient leurs secours à un roi parjure. Le cri universel le chassoit du trône. Il refuse d'en convenir ; mais tout le monde le voit, il est vaincu par la nécessité : toutefois il voudroit voiler sa crainte par de grands sentimens.

JOCASTE.

Je vous ai souvent entendu parler de lui en d'autres termes.

CREON.

Il est vrai que j'ai souvent cherché à faire parvenir la vérité jusqu'à lui, en l'ornant de

douces flatteries. Je le nie pas; mais fût-il jamais permis de lui parler avec franchise? J'ai employé des artifices peu dignes de moi pour le captiver; si je ne l'avois pas fait, d'autres l'auroient fait et auroient abusé de leur faveur. Vous voyez maintenant que pour le ramener à son devoir, il ne m'a pas été inutile d'avoir quelqu'empire sur lui. — Dans peu d'heures, il veut vous rassembler tous ici. Il veut pour témoins les Dieux, le peuple et les prêtres; et devant eux, en grande pompe, il vous rendra le trône.

JOCASTE.

O ciel! dois-je tant espérer? Ah! non. Mille fois je me suis laissé séduire par l'espérance, et mille fois mon espérance a été trompée.

CREON.

Que craignez-vous désormais? Tout est conclu; il ne reste plus à faire que la cérémonie de l'abdication: je pourrois craindre aussi, si je ne devois me fier qu'à la vertu d'Étéocle; mais je me fie à sa crainte. Il n'a plus ni les cœurs, ni les secours des Thébains; il veut paroître donner ce que leur murmure lui enlève. Il faut lui laisser cette consolation.

POLINICE.

Je consens....

ANTIGONE.

Non, défiez-vous de lui. Je sens dans mon cœur un horrible présage....

POLINICE.

Dans peu d'instans, nous reviendrons ici.

JOCASTE.

Je tremble toutefois....

ANTIGONE.

Que je suis malheureuse !

POLINICE.

Je ne crains rien, moi. Jamais je ne sus trembler; mon droit est sacré et juste, j'aurai pour moi les Dieux. — A leur défaut, j'aurai mon épée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

ÉTÉOCLE, JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, PRÊTRES, PEUPLE, GARDES.

JOCASTE.

GRANDS Dieux! s'il est vrai que le jour heureux de la paix soit arrivé, faites que ce soit le dernier qui brille pour moi. J'aurois trop de témérité, si j'osois vous demander autre chose. Peut-être encore cet espoir est-il téméraire?... Mais où est Créon?

ÉTEOCLE.

Il viendra bientôt. — Vous m'offenseriez, ma mère, si vous conserviez quelque crainte. Je desire la paix avec autant d'ardeur que vous, puisque je l'achète au prix de la royauté. Je cède, oui, je cède le trône qui jusqu'à présent ne m'a pas été enlevé. Cependant l'injurieuse renommée ne manquera pas de publier que je n'ai pas su le défendre. Qu'on sache donc la vérité. Je n'ai pas voulu le conserver; et je n'ai

pas voulu, ô ma mère! vous tenir plus long-tems suspendue entre la crainte et l'espérance. Le but de ce que je fais est le salut et le bonheur de tous. Je montrerai que je n'ai pas oublié, et que je sais apprécier le nom de citoyen. Peut-être ma conduite tournera-t-elle à la honte de celui qui foule d'un pied profane les droits sacrés de sa patrie. Jamais, non jamais je ne me suis cru plus digne d'occuper le trône qu'aujourd'hui; aujourd'hui, dans le moment même où j'en descends volontairement.

POLINICE.

Ces sentimens sont dignes d'un grand cœur. — Je vous crois magnanime, et vous l'êtes peut-être. Notre conduite et le tems pourront montrer si nous nous ressemblons en tout l'un et l'autre. — Je dois vous dire que jamais le trône ne me parut d'un moindre prix qu'aujourd'hui; aujourd'hui où je vais le recouvrer. Je n'ai pas demandé la paix le premier; et cependant plus que tout autre peut-être, les armes à la main, je l'avois dans le cœur. — Si je n'ai pas encore renvoyé les Argiens, vous en savez la cause....

ETEOCLE.

Que dites-vous? Comment pourrois-je la

savoir? Qui peut lire au fond de votre cœur? Vous allez être roi, et on verra bientôt de quel héroïsme vous êtes capable. Je voudrois que vous fissiez le bonheur de Thèbes, plus que vous n'y paroissez disposé. — Jamais une basse jalousie ne troublera la paix de mon ame. Si Thèbes est satisfaite de votre règne, j'en serai aussi satisfait. Quoique je doive m'exiler de ma patrie, je partagerai toujours avec elle sa bonne et sa mauvaise fortune. Quel que soit mon destin, je me montrerai plus grand que lui; et dans quelque climat que le ciel me fixe, les dieux m'entendront toujours leur adresser des vœux pour votre règne.

POLINICE.

J'ai aussi souffert un cruel exil, séparé de tout ce que les hommes ont sur la terre de plus cher et de plus sacré. Si me voir sur le trône n'étoit pas pour vous un plus cruel tourment que l'exil, je vous offrirois à Thèbes, dans ma cour, un asile inviolable. Mais vous ne pourriez vous entendre appeler mon sujet, dans les lieux où vous avez régné si long-tems.

ETÉOCLE.

Observez seulement la loi que nous nous sommes prescrite tous les deux. Ma présence

pourroit ici, malgré moi, exciter des troubles. Je coulerois tranquillement mes jours à Thèbes, comme un simple citoyen, si je n'avois à y craindre que mon frère. Mais le soupçon entoure toujours ceux qui règnent; et quelle que soit la fermeté d'un roi, il n'en a jamais assez pour chasser loin de lui l'injuste méfiance: elle s'assied avec la flatterie sur le trône des monarques. — Pour votre repos et pour le mien, je ne dois point rester ici. Je pars. Vous m'en avez déjà donné l'exemple. Je vous imite en sortant de Thèbes; mais je ne vous imiterai pas dans ce que vous avez fait hors de ses murs.

POLINICE.

Vous avez une juste espérance; espérance que vous montrez malgré vous, et qui prouve que vous ne me croyez point parjure. Vous savez bien qu'il n'y a pas besoin d'une armée pour me faire exécuter mes promesses.

JOCASTE.

Qu'entends-je, mes fils? Quel discours, ô ciel! Je vois percer dans vos paroles, dans vos gestes, une rage que vous ne pouvez cacher, et qui est bien loin d'être éteinte. — N'est-ce pas le jour, n'est-ce pas l'heure fixés pour terminer vos criminels différens? N'est-ce pas ici

le lieu où vous devez renouveler un traité qui sera mieux exécuté à l'avenir. Oh ! que vous commencez mal ce grand ouvrage, en vous livrant à des discours insultans ! Chacun de vous a le mot de paix sur les lèvres, et cache la guerre dans son cœur. Chacun veut la foi de l'autre, aucun ne veut être menacé ; mais tous deux menacent, et tous deux refusent leur foi. Peut-être avant de faire votre serment, êtes-vous déjà parjures?... Pourquoi différer la conclusion du traité, si vous ne l'êtes pas?

ÉTEOCLE.

Sage conseil ! Pourquoi retarder cet instant desiré? pourquoi aigrir une plaie qui n'est pas encore bien guérie? — Je ne veux pas, en prolongeant cette contestation, m'enlever la gloire qui n'appartient qu'à moi, de donner la paix à celui qui m'apporte une guerre mortelle. — Qu'on nous donne la coupe sacrée; suivons les coutumes de nos aïeux. — Ma mère, ma sœur, ma patrie affligée, et vous tous qui m'écoutez, soyez désormais tranquilles, notre serment vous garantit la paix. — Voici la coupe, mon frère. Vous le voyez, je vous l'offre pour que vous y buviez le premier. Portez-là à vos lèvres avec une sainte

terreur. Jurez en montant sur le trône, que vous observerez les lois, et que vous ne les violerez jamais. Jurez, après un an, de rendre le sceptre à votre frère.

POLINICE.

Puis-je jurer de rendre ce que je n'ai pas encore? C'est vous qui devez jurer d'abord de me donner le trône, après je jurerai de vous le rendre.

ÉTEOCLE.

Parlez. N'êtes-vous pas celui qui n'avez pas rougi de menacer Thèbes de l'incendie et du carnage? Quel autre que vous peut rassurer les citoyens malheureux, et malheureux par vous? Les vieillards, les femmes, les épouses, les enfans tendent vers vous leurs mains suppliantes. — Que tardez-vous encore? Vous voyez bien que de vous seul nous attendons la paix.

POLINICE.

Cette coupe que vous m'offrez est donc un gage de votre amitié.... et de votre foi?

ETEOCLE.

Oui. Le gage d'une sainte amitié.

POLINICE.

Dois-je l'accepter?

ETEOCLE.

En doutez-vous ?

POLINICE.

Je le reçois donc de mon frère ce gage... horrible... ! infâme, qui est le gage le plus affreux de la haine la plus affreuse, haine qui sera éternelle, et qui ne sera éteinte que dans notre sang. Jocaste, Antigone, Thébains, voyez la foi d'Etéocle, cette coupe renferme du poison.

ETEOCLE.

O lâche soupçon ! infâme calomnie !

JOCASTE.

Qu'entends-je ? Osez-vous accuser votre frère d'un crime si atroce ?

POLINICE.

Oui, je l'ose. Je le jure par vous, ô ma mère ! et ce n'est pas en vain que je fais ce serment : la mort est dans cette coupe. L'accusation est horrible, atroce, mais vraie. Etéocle, veux-tu me démentir ? ose boire le premier dans la coupe ; la voilà. Je consens à boire le second et à périr avec toi.

ETEOCLE.

Parce que tu mérites la mort d'un traître,

tu m'accuses de trahison en présence des Thébains. Et quoi ! pour dissiper un lâche soupçon, crois-tu que je descende à une preuve aussi humiliante?.... Va, tu n'a pas de soupçon, mais tu feins d'en avoir. Moi, un infâme fratricide !.... Et si je t'avois voulu donner la mort que tu avois méritée, n'étois-tu pas dans mes mains ? A quoi sert la trahison à celui qui a la force ? Ne suis-je pas jusqu'à présent roi de Thèbes ? Tu n'es que mon sujet : qui pourroit te dérober à la colère de ton maître ?

POLINICE.

Il est aisé de se soustraire à ta colère, il est difficile de se soustraire à tes horribles trahisons. Quoique ton sujet, je peux te faire trembler au milieu de ta cour, toi et tes vils partisans..... Mais sentant ta foiblesse, tu n'as pas eu l'audace de me déclarer la guerre.

ETEOCLE.

Puisque tu reprends ta fureur, je reprends la mienne ; tout le monde est ici témoin que tu m'y forces. Laisse les prétextes, jette loin de toi la coupe profanée. Jure-moi une éternelle guerre, une mortelle haine, je te jure l'un et l'autre.

JOCASTE.

Arrêtez encore quelques instans. Polinice, donnez-moi la coupe; si elle renferme la mort, moi, la première, sans trembler, je l'approcherai de mes lèvres. Trop heureuse si les dieux m'accordent aujourd'hui la mort que j'ai tant desirée; je n'aurai plus du moins à supporter la vue de mes cruels enfans. L'un de vous est un traître; mais lequel? Les dieux seuls le savent. — Puissans dieux! dans cette horrible situation, je vous adresse tous mes vœux. La vérité est dans cette coupe; donnez-la moi; que le doute cesse.

POLINICE.

Non, non, jamais.

ANTIGONE.

Que faites-vous, ma mère? — Polinice, gardez-vous de lui laisser prendre la coupe: c'est un don d'Etéocle. Que faites-vous? Avant tout qu'on cherche Créon, il sait tous les crimes.... il en est le ministre....

JOCASTE.

Eloignez-vous, laissez-moi. Je ne veux rien entendre; je ne veux pas savoir où est Créon... je ne demande que la mort.... Déjà, dans

le farouche aspect de l'un..... dans le fatal silence de l'autre, je lis la sentence de ma mort. — Donnez-la moi, je suis prête.

ANTIGONE.

Arrêtez.

POLINICE.

Ma mère, en vain vous espérez que je vous donne la coupe....

ETEOCLE.

Je la veux, donne-la moi, je la veux. — Vois, je la brise contre terre. Dès ce moment toute paix est rompue entre nous. Tes infâmes accusatinos, je les démentirai, mais sur le champ de bataille, avec mon épée.

POLINICE.

Toi qui te sers du poison, tu te serviras mal de l'épée.

ETEOCLE.

J'ai trop la soif de ton sang.

POLINICE.

Je pourrai répandre le tien le premier.

ETEOCLE.

Tous les deux à l'envi nous pourrons nous baigner dans un sang abhorré, sur le champ de bataille. Là, nous aurons bien un autre breu-

vage ; nous nous enivrerons de notre sang. Jurons ici que notre haine nous survivra.

POLINICE.

Je jure de te punir et de te mépriser. Ah ! tu ne fus jamais digne de ma haine, et tu ne l'es pas dans ce moment. Le trône horrible que tu as souillé, tombera avec toi. Puissé-je en même-tems anéantir la mémoire de notre exécrable race !

ETEOCLE.

A présent tu es mon frère.

JOCASTE.

Oui, vous êtes les vrais fils d'Œdipe et les miens. Je reconnois en vous les furies qui se placèrent sur mon lit nuptial. Vous êtes prêts à expier mon crime ; le fratricide effacera l'inceste. Pourquoi vous arrêtez-vous ? votre colère est-elle enchaînée ?

ETEOCLE.

La fatalité nous guide, ma mère ; nous sommes les fils du crime, et le crime coule dans nos veines avec notre sang. — Quand il en est tems encore, éloignez-vous avant que mon bras.....

POLINICE.

Et que fera ton bras ?

ETEOCLE.

Fuis, va chercher un asile dans ton camp; tu verras que je peux t'y porter la mort.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CRÉON.

CREON.

Nous sommes trahis, la trève est rompue. Adraste fait un assaut général, et il menace de détruire la ville, si Polinice n'est pas sur-le-champ mis en liberté.

ETEOCLE.

Adraste ne me trahit point, je connois le traître. Je pourrois d'un seul coup me venger d'Adraste et de lui : qui m'en empêcheroit?... Mais ma haine me retient, ma haine, qui ne se contenteroit pas d'un seul coup.—Polinice, sors de Thèbes en sûreté ; tu as pour gage de ma foi le desir brûlant que je nourris dans mon sein, depuis que je suis né, d'en venir avec toi à un combat singulier. Vous, Créon, je vous laisse le choix de venir avec moi, ou de combattre avec les Thébains. Venez.

JOCASTE.

O mon fils!

ETEOCLE.

En vain vous vous opposez....

JOCASTE.

Ecoutez-moi.

ETEOCLE.

Gardes, veillez à ce que ma mère ne sorte point du palais. Il n'y a plus d'obstacles, je t'attends au champ de bataille.

SCÈNE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE.

POLINICE.

Je vais au camp. Qu'il tremble.

JOCASTE.

Il est votre frère. Ecoutez....

POLINICE.

Il est mon ennemi, il me trahit.... Mon honneur....

JOCASTE.

L'honneur vous défend le crime. O mon fils! arrêtez.... que faites-vous? ô ciel!

POLINICE.

Et quoi ! pendant qu'Adraste court à la mort pour moi, dois-je rester ici à entendre vos pleurs ? en vain vous l'espérez.

JOCASTE.

Le fer... vous.... de votre main... dans le sein d'un frère.....

POLINICE.

Je veux aller au camp, je veux y trouver une mort honorable. — Je ne cherche point, je ne desire point rencontrer celui que vous nommez mon frère ; voilà ce que je vous promets. Adieu.

JOCASTE.

Je me sens mourir.

ANTIGONE.

Ayez pitié de nous, de vous-même...

POLINICE.

Je suis forcé d'être sourd à la pitié, je cours....

JOCASTE.

Où allez-vous ? arrêtez.

POLINICE.

A la mort.

JOCASTE.

Il s'échappe !....

SCÈNE IV.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Ah ! malheureuse! je ne le verrai plus....
Tu me restes seule, tendre Antigone.....
Ah ! viens; tu fermeras les yeux mourans de ta malheureuse mère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

JOCASTE.

ANTIGONE ne revient pas. Quelle cruauté de me retenir ici ! Je dois donc, seule et tremblante, entendre de loin le bruit cruel de cette guerre impie ? Je dois attendre que cette exécrable vengeance soit exécutée ! — Ah ! malheureuse ! je vis encore ! j'espère encore ! Qu'espérer ? Il n'y a plus d'espérance. Ah ! la fatalité qui pèse sur mon existence, veut qu'avant de mourir, je sois témoin du fratricide.... Il ne reste pas dans Thèbes d'autres crimes à commettre, et Jocaste ne le verroit pas ? — O vous ! souverains arbitres de Thèbes ! vous, dieux des enfers, pourquoi tardez-vous à ouvrir vos immenses abîmes, et à m'y engloutir ? Ne suis-je pas celle qui ai donné des fils et des frères à mon fils ?... Et ces cruels, qui s'enivrent aujourd'hui du sang l'un de l'autre, ne sont-ils pas les fruits de cet horrible inceste ? Dieux des enfers, nous vous appartenons

tous, oui tous. Jamais y eût-il de plus cruel supplice? Je sens dans mon cœur toute la tendresse d'une mère, et je frémis d'être mère. — Mais qu'arrivera-t-il ?..... Le bruit des armes a cessé subitement.... A leur son effrayant, un silence effrayant succède.... O silence terrible!..... Il m'annonce les plus grands malheurs! Qui sait? Le combat est peut-être suspendu.... O ciel! peut-être à ce moment est-il fini?... Malheureuse! que dois-je croire, espérer, craindre? Pour qui faire des vœux? Quel vainqueur desirer? Aucun. Tous deux ils sont mes fils. O toi! quel que tu sois, qui triompheras, ne paroîs jamais devant mes yeux; c'est au vaincu que je dois toute ma tendresse. Je descendrai avec lui aux enfers pour demander vengeance; je ne souffrirai jamais la vue d'un fils qui osera élever le coupable étendard de la victoire sur le corps d'un frère mourant.

SCÈNE II.

ANTIGONE, JOCASTE.

JOCASTE.

Antigone... — Ah! vous vous taisez....

je vois la pâleur de la mort sur votre visage... je comprends tout : cet horrible silence...

ANTIGONE.

Un horrible combat y donne lieu.

JOCASTE.

Et... mes fils... mourans...?

ANTIGONE.

Un seul....

JOCASTE.

Quel est celui qui vit ? Ah traître ! je veux moi-même sur toi...

ANTIGONE.

J'ai vu leur combat cruel du haut de la tour; un de mes frères est tombé baigné dans son sang...

JOCASTE.

Lequel ?... ô ciel !... parlez.

ANTIGONE.

Étéocle est tombé.

JOCASTE.

Est-ce ainsi que Polinice vouloit fuir cet affreux combat? Est-ce ainsi qu'il devoit mourir? Ah cruel! tu avois le projet d'assouvir ton

abominable rage, et de tromper ta mère ; mais tremble, je vis encore ; je peux t'arracher moi-même le cœur impie que je t'ai donné.

ANTIGONE.

Vous ne savez pas tout, et vous ne devez pas accuser le seul Polinice.

JOCASTE.

J'accuse celui qui vit encore ; lui seul est coupable....

ANTIGONE.

Qui sait s'il est vivant ? — ô ma mère ! si vous avez la force de m'entendre, vous verrez qu'il est moins coupable que malheureux. — A peine Polinice est-il arrivé au camp, qu'il est entouré des héros argiens qui font retentir dans les airs les cris de la victoire. Étéocle étoit déjà descendu dans la plaine d'un autre côté, et soutenoit un combat douteux avec le fier Adraste, et Tidée, plein du desir de la vengeance. Polinice à l'instant s'élance vers la mêlée ; la terreur le précède, la mort le suit. A droite, à gauche, devant lui, il donne mille morts ; il cherche le trépas et ne peut le trouver : aux coups qu'il porte, l'armée de Thèbes balance, cède, fuit, et espère en fuyant, conserver une vie honteuse. Etéocle

soudain quitte en fureur son armée en désordre, et il crie d'une voix terrible : *A Polinice.* Il le cherche par-tout ; il le trouve enfin....

JOCASTE.

Ah ! malheureuse ! Polinice ne prend-il pas la fuite ?

ANTIGONE.

Comment pouvoit-il se soustraire à la fureur de son frère ? Étéocle l'insulte, l'appelle lâche, et le défie ; il veut le forcer à en venir à un combat singulier. *Thébains*, s'écrie-t-il, *Argiens, suspendez vos fureurs ; vous prodiguez mal-à-propos votre sang pour notre querelle ; c'est à nous à mettre fin à ce combat ; et nous l'allons faire en votre présence dans ce champ de mort. Et toi que je ne dois plus appeler mon frère, épargne le sang thébain ; tourne sur moi, sur moi seul, ta haine, ton courroux et ton épée.* — Il dit, et il se précipite sur son frère.

JOCASTE.

Les cruels !... mais, quoi ! ont-ils pu se livrer un combat singulier au milieu de tant de soldats ?

ANTIGONE.

A cette vue, un froid mortel glace tous les guerriers; l'une et l'autre armée, mêlées dans ce moment, restent immobile et n'osent empêcher le combat.—Etéocle altéré de sang et dévoré par sa rage, ne prenant aucun soin de sa vie, pourvu qu'il donne la mort, se jette sur son malheureux frère, et lui porte mille coups... — Long-tems Polinice ne s'occupe qu'à éloigner le fer qui le menace. Plein de générosité, il craint plus pour son frère, que pour lui, et refuse de le frapper. Mais Etéocle le pousse, le presse, le serre : alors Polinice s'écrie : *Tu le veux, Etéocle, j'en atteste le ciel et Thèbes.* En disant ces mots, les yeux tournés vers le ciel, il abaisse la pointe de son épée. Les furies la guident, elle perce le sein d'Etéocle qui tombe. Son sang rejaillit sur son frère qui, à cette vue, tourne contre lui-même son glaive fumant... C'est tout ce que j'ai vu. A ce cruel spectacle, mes yeux se sont appesantis, mon cœur a défailli, j'ai pris la fuite, et j'ai porté vers vous mes pas mal assurés. — O ma mère! quel sera la fin de cet horrible évènement ?

JOCASTE.

Elle sera digne de nous. — Laissez-en le

soin à la haine et à la fureur des dieux impitoyables. — Mais qui s'avance vers nous? Que vois-je? ô ciel! on apporte ici Etéocle mourant.

ANTIGONE.

Il est soutenu par ses guerriers.

JOCASTE.

Prêt à mourir, il s'avance lentement.

ANTIGONE.

Que vois-je? Polinice le suit.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÉTÉOCLE, POLINICE, SOLDATS D'ÉTÉOCLE.

ANTIGONE (à Polinice.)

Ah! vous êtes au moins sauvé.

POLINICE.

Eloignez-vous. Ne voyez-vous pas? je suis teint du sang de mon frère.

JOCASTE.

Ah! cruel fratricide, oses-tu venir en présence d'une mère dont tu as égorgé le fils?

POLINICE.

Je ne voulois point revenir vivant en votre

présence. J'avois tourné contre moi ce fer qui a tué Etéocle ; déja d'une main furieuse...

JOCASTE.

Lâche, tu vis cependant.

ANTIGONE.

O ciel ! quelle vie !

POLINICE.

Hémon m'a arrêté de force et a désarmé mon bras. Le destin cruel veut sans doute que je sois frappé par une autre main. Oh ! si c'étoit la vôtre qui dût me frapper, ma mère ! Voilà mon sein, que tardez-vous ? Je ne suis plus votre fils, moi qui vous a privée d'un fils.

JOCASTE.

Ah ! cesse de troubler nos derniers momens. — Etéocle.... ne m'entends-tu pas ?... ne reconnois-tu pas celle qui te presse contre son sein ?... c'est ta mère ; ce sont ses larmes brûlantes qui, mêlées avec ton sang, arrosent ton visage et ton sein déchiré. Oh ! rouvre encore une fois tes yeux mourans...

ETEOCLE.

O ma mère !.... dites-moi. Suis-je à Thèbes ?

JOCASTE.

Tu es dans ton palais.

ETEOCLE.

Parlez. Mourrai-je roi ?... Un traître... Que vois-je ? tu vis, scélérat, et moi je meurs.

POLINICE.

Tu auras tout mon sang ; je l'ai déjà destiné à appaiser ton ombre féroce ; calme ta colère : toi-même tu le sais, tu as voulu ta mort. Furieux, tu as livré ton sein à mon épée... ah ! malheureux... ce coup fatal t'ôte la vie ; et il m'enlève à moi, plus que la vie, l'honneur. Avant que je me punisse d'un crime que rien ne peut expier, accorde-moi mon pardon ; j'ai mérité ta juste haine, et il n'y a pas de supplice qui égale celui qu'elle me cause. Je ne te hais point, je le jure ; le spectacle affreux de ton sang répandu, a dissipé tous mes ressentimens... Infortuné que je suis ! je vois bien que ma prière t'offense.

ÉTEOCLE.

Oh ! que dis-tu ?... Fils d'Œdipe, tu me demandes ton pardon, et tu espères l'obtenir d'un fils d'Œdipe ?

JOCASTE.

O mon fils! quoi! existe-t-il encore tant de haine dans votre cœur mourant?

ÉTÉOCLE.

La féroce Erimnis règne dans nos cœurs. Elle n'est pas sortie du mien, et ma haine ne s'est pas exhalée avec mon sang.... O rage! ô fausse douleur!... Tu vis, et tu m'as vaincu! Tu occuperois mon trône? — O mort! fais que je ne le voie pas; hâte-toi...

POLINICE.

Je n'occuperai point ton trône, je te le jure de nouveau. Descends plus calme sur les rives du Styx. Dans le ténébreux empire, tu te placeras parmi les ombres couronnées; et moi ton frère, je serai encore ton sujet. Tempère un peu tes ardens soupirs. Tu me vois à tes pieds. Tu es toujours mon roi. Je ne te demande que mon pardon, avant de courir à la mort; donne le moi, je t'en conjure.

JOCASTE.

Qu'il l'obtienne. Et toi, Étéocle; montre-toi plus grand que ton sort. Rends-le plus coupable en lui pardonnant; laisse à ses remords le soin de te venger.

ANTIGONE.

Et vous résistez encore ? Cœur cruel ! ne céderez-vous pas aux prières, aux larmes, au désespoir de ce que vous avez de plus cher ?

JOCASTE.

Mon fils, ne refuse pas à ton frère le dernier embrassement. Tu as peu de tems. N'imprime point cette tache à ta renommée...

ETEOCLE.

Vous le voulez, ma mère? Il suffit. Je me rends. Viens donc, Polinice, entre les bras de ton frère mourant, et mourant par tes coups... Viens... et reçois dans ce dernier embrassement... reçois... mon frère... la mort que tu as méritée.

(En feignant de l'embrasser, il lui donne un coup de poignard.)

JOCASTE.

O trahison !

ANTIGONE.

O ciel ! Polinice !

POLINICE.

Es-tu content ?

ÉTÉOCLE.

Je suis vengé... je meurs... je te hais encore.

POLINICE.

Je meurs... et je te pardonne.

JOCASTE.

Votre sort est rempli. Frères impies, fils d'inceste, vous vous êtes entr'égorgés. Il ne reste plus rien à perdre à votre mère. — Dieux plus coupables que nous, foudroyez-moi du haut des cieux, pour me le prouver, ou vous n'êtes pas des dieux... Mais que vois-je?... Quel immense et horrible abîme s'ouvre sous mes pieds?

ANTIGONE.

Ma mère!

JOCASTE.

Le royaume des morts se présente à mes yeux... Ombre pâle de Laïus, tu me tends les bras!... à ta criminelle épouse! Quel horrible spectacle... Je te vois percé de coups! Tes mains, ton visage sont ensanglantés! Tu pleures, malheureux, tu cries vengeance! Quel fut l'impie qui déchira ton sein?.. Quel fut-il? Ce fut Œdipe, cet Œdipe, ton fils... que je reçus dans ton lit, fumant encore de ton sang. — Mais quelle voix prononce mon nom?... J'entends un bruit affreux qui remplit d'horreur les enfers..... Un cliquetis

d'armes et d'épées... O fils de mon fils !... O mes fils !.. ombres féroces... O frères ! vos fureurs durent encore après le trépas ! Accours, Laïus ; c'est à toi de les séparer... Mais j'apperçois à leur côté ces infâmes Euménides. Vengeresse Alecton ! c'est moi qui suis leur mère ; tourne vers moi ton pâle flambeau ; lance sur moi tes serpens ! Voici, voici le flanc incestueux qui enfanta ces monstres. Furie, que tardes-tu ?... qui t'arrête ? Je vole vers toi... je meurs.

ANTIGONE.

O ma mère !

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE POLINICE.

« Ce sujet est vraiment tragique, dit Alfieri, en » parlant de cette pièce, puisqu'une ambition dévo- » rante, mêlée à une haine fatale inspirée par les » dieux dans le cœur de deux frères en punition de » l'inceste de leur père, est la cause d'une horrible » catastrophe. Mais il convient de dire que ce sujet » doit produire beaucoup moins d'effet sur nous que » sur les Grecs, et même sur les Romains, qui, ayant » les mêmes opinions religieuses, pouvoient, beau- » coup plus que nous, être émus par cette force du » destin, par cette colère divine qui paroissent être » les secrets moteurs de toute cette tragédie. Parmi » les passions que nous sommes susceptibles d'éprou- » ver, les seules qui soient employées dans ma pièce, » sont le desir de régner et une haine insatiable. Mais » la première n'étant jamais celle que peuvent sentir » les spectateurs, sera probablement peu capable de » les émouvoir. Quant à la seconde, quoiqu'elle » puisse entrer dans le cœur de tous les hommes, ce- » pendant comme elle est produite dans Etéocle par » la fureur de régner seul, elle fera, par la même » raison, peu d'effet sur la majorité du public, et » elle lui inspirera plutôt l'horreur que l'attendrisse-

» ment et la pitié. Dans ma jeunesse, séduit par la » lecture de Stace, je choisis ce sujet sans y réfléchir » beaucoup; mais ayant fait cette tragédie, et croyant » en avoir tiré tout le parti possible, j'ai pensé que je » devois la laisser subsister. »

Il paroît qu'Alfieri, sentant lui-même que cette tragédie n'avoit pas beaucoup d'intérêt, a voulu trouver des raisons indépendantes de la manière dont il a traité le sujet. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on verra qu'il se trompe sur les véritables causes qui rendent ce sujet peu susceptible de succès. En effet, s'il étoit nécessaire, pour réussir, de n'exposer sur la scène que des passions dont tous les hommes pussent être atteints, la bonne tragédie, telle que nous la concevons, n'existeroit pas. Puisqu'on ne peut faire paroître sur la scène tragique que des rois ou des héros, il faut bien leur donner les passions qui conviennent à leur position. L'amour maternel, la piété filiale, l'amitié fraternelle, l'amour même, prennent dans les rois et dans les princes une couleur différente que dans les autres hommes; ils sont toujours liés à de grands intérêts politiques, balancés par la raison d'état, et traversés par des intrigues étrangères à la majorité des spectateurs. Le principe posé par Alfieri, ne me semble donc pas juste, et je pense que la source des émotions délicieuses que nous éprouvons à la tragédie, vient de ce que les grandes vicissitudes de la fortune, les désastres des rois dont communément nous nous exagérons le bonheur, nous causent beaucoup plus de sensation que les malheurs

obscurs auxquels nos yeux sont habitués; et de ce que peut-être, par un secret retour sur nous-mêmes, lorsque nous nous attendrissons sur les revers de ceux qui tombent d'un rang élevé, nous nous tranquillisons par l'idée que ces revers ne peuvent nous atteindre.

On doit donc attribuer l'espèce de fatigue que l'on éprouve en lisant Polinice, aux défauts particuliers que l'on a reprochés à Alfieri, et qui sont plus marqués dans cette pièce que dans ses autres tragédies. Je veux parler de cette obscurité et de cette sécheresse produites par le desir qu'avoit l'auteur d'être précis et serré. Cette manière nuit nécessairement au développement des passions; elle détruit le pathétique, et fait presque toujours paroître le poëte à la place du personnage. On doit remarquer aussi que cette production de la jeunesse de l'auteur n'est pas exempte d'un autre défaut, dont il s'est corrigé par la suite. Les antithèses trop nombreuses nuisent souvent à l'effet des scènes, et ne présentent que des *pointes* dans les momens où il faudroit le langage des passions.

Malgré ces reproches, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'y ait dans cette tragédie des beautés du premier ordre. On y remarque de ces traits de force et d'originalité qui n'appartiennent qu'à l'auteur. La scène du poison, quoique fondée sur des motifs peu vraisemblables, et quoiqu'imitée du beau dénouement de Rodogune, ne laisse pas de produire un grand effet, soit par l'énergie des sentimens, soit par la ra-

pidité du dialogue. Le dénouement qui est entièrement de l'invention du poëte, a l'avantage de mettre en action un évènement qui jusqu'alors n'avoit donné lieu qu'à un récit.

Plusieurs poëtes anciens et modernes ont traité ce sujet; Eschyle, avec la magnificence de l'Epopée; Euripide, avec une plus grande connoissance de la scène; Rotrou, avec ce talent qui quelquefois le rapprocha de Corneille; Racine enfin, avec ces dispositions heureuses qui furent le présage de tant de chef-d'œuvres. De nos jours, un poëte à qui nous devons *la Mort d'Abel*, n'a pas craint de lutter contre tant d'illustres rivaux. Son ouvrage, plus simple que tous ceux dont je viens de parler, réunit deux avantages qu'il peut être utile de faire sentir. Le premier consiste en ce que l'auteur a su se passer de l'odieux caractère de Créon, dont la seule occupation est d'animer sans cesse l'un contre l'autre, deux frères qui n'ont pas besoin de ce nouveau véhicule, pour se détester; le second, en ce qu'il a fait de l'ambition d'Etéocle une passion ardente et insurmontable, plus forte encore que sa haine. Cette dernière idée me semble bien rendue, par ces vers que Legouvé met dans la bouche d'Etéocle :

Il sembloit que ce cœur prévît, dès notre enfance,
Qu'il m'oseroit un jour disputer la puissance.
La puissance! combien mon cœur en a joui!
Qui peut voir à ses pieds, sans en être ébloui,
Des milliers de sujets, prodiguant leurs services,
Deviner ses desirs, adorer ses caprices,

D'un encens éternel enivrer son orgueil,
Et briguer, en tremblant, la faveur d'un coup-d'œil.

Il est possible que la tragédie d'Alfieri ait donné à Legouvé l'idée de traiter ce sujet d'une manière plus simple. C'est du moins à lui que le poëte moderne doit l'avantage d'avoir mis le dénouement en action.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CRÉON.
ANTIGONE.
HÉMON.
ARGIE.
GARDES.
Suivans D'HÉMON.

(La scène est dans le palais de Thèbes.)

ANTIGONE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ARGIE.

Te voilà dans Thèbes, Argie.... Reprends haleine après une course si rapide. Il m'a fallu peu de tems pour venir d'Argos; mon fidèle Menete, accablé par l'âge, ne m'a suivi que de loin; mais enfin je suis à Thèbes. Les ombres de la nuit favorisent ma témérité; je suis entrée sans être vue.—Voilà donc l'horrible palais qui fut le berceau et la tombe d'un époux trop chéri. O Polinice!... c'est ici que le traître Etéocle a éteint sa haine dans ton sang. Ton ombre, qui n'est pas vengée, erre autour de ces murs, et refuse dans Thèbes un tombeau qui seroit voisin de celui d'Etéocle.... Il me semble, chère ombre, que

tu me montres Argos... Argos fut ton asile ; ah ! Polinice, si tu n'en étois pas sorti.... Je viens chercher ta cendre. La seule Antigone peut me seconder dans cette entreprise pieuse ; Antigone, qui te fut si chère et qui t'aimoit si tendrement. O combien je l'aime ! ô quelle douceur je trouverai à la voir, à la connoître et à l'embrasser ! Je viens ici pleurer avec elle sur cette urne froide qui m'appartient. Je l'obtiendrai cette urne ; une sœur ne pourra la refuser à une épouse. O mon fils ! voilà le don que je te rapporterai à Argos ; voilà ton héritage : la cendre de ton père ! Mais où me conduit ma douleur imprudente ? Je suis Argienne, et j'oublie que je suis dans Thèbes. J'attends l'heure où Antigone sortira..... Comment la reconnoîtrai-je ?... Et si je suis découverte...O ciel ! je tremble ; ici seule ! — Je crois que quelqu'un s'approche....Que lui dire ? Par quel artifice ? Cachons-nous.

SCÈNE II.

ANTIGONE.

Je suis dans le palais... la nuit est sombre, allons. Et quoi ! mon cœur balance-t-il ? Ma

démarche est-elle mal assurée? Ai-je de la crainte? Pourquoi? D'où vient cette terreur? Est-ce un crime que je vais commettre?.... ou craindrai-je de mourir? — Ah! ma seule crainte est de ne point accomplir mon entreprise. O Polinice! ô mon frère! jusqu'à présent j'ai pleuré en vain; le tems des pleurs est passé, il est tems d'agir. Je me sens au-dessus de mon sexe; à la honte du cruel Créon, je te donnerai le bûcher qu'il t'a refusé; je te rendrai les derniers devoirs, je te sacrifierai ma vie. Nuit, ô toi qui devrois toujours régner sur cette terre indigne de la lumière! redouble ton obscurité pour favoriser mon grand dessein! dérobe mes pas à la vigilance des satellites de Créon; je n'espère qu'en toi.—Dieux! si vous n'avez pas juré que dans Thèbes il ne se feroit jamais une action vertueuse, je ne vous demande qu'un instant de vie, le seul qui suffira pour exécuter mon projet; que je meure ensuite. Mon entreprise est sacrée, le plus saint des sentimens m'y excite, l'amour fraternel..... Mais qui marche sur mes pas? Dieux! je suis trahie. Une femme vient à moi; qui êtes-vous? Répondez.

SCÈNE III.

ANTIGONE, ARGIE.

ARGIE.

Je suis une infortunée.

ANTIGONE.

Que faites-vous dans ce palais? Que cherchez-vous à cette heure?

ARGIE.

Je cherche... Antigone...

ANTIGONE.

Pourquoi? Mais qui êtes-vous? Connoissez-vous Antigone? Lui êtes-vous connue? Que lui demandez-vous? Qu'avez-vous de commun avec elle?

ARGIE.

La douleur, la pitié.

ANTIGONE.

La pitié? Quel mot osez-vous prononcer dans Thèbes? Créon règne ici, ne le savez-vous pas? Créon ne vous est-il pas connu?

ARGIE.

Je ne suis ici que depuis peu de tems.....

ANTIGONE.

Et vous, étrangère, vous osez pénétrer dans ce palais ! Quels sont vos desseins ?

ARGIE.

Si je suis étrangère dans ce palais, c'est la faute de Thèbes ; je ne devrois pas ici m'entendre donner ce nom.

ANTIGONE.

Que dites-vous ? Quel est le lieu de votre naissance ?

ARGIE.

Argos.

ANTIGONE.

Quelle horreur m'inspire ce nom ! Ah ! s'il m'eût toujours été inconnu, je ne serois pas plongée dans les larmes.

ARGIE.

Argos vous coûte des pleurs, Thèbes est pour moi la cause d'une douleur éternelle.

ANTIGONE.

Vos plaintes vont jusqu'à mon cœur. Vous êtes malheureuse...., Je m'attendrirois sur vos peines, je trouverois autant de satisfaction à les entendre, que vous à me les raconter. Mais je ne le puis, dans ce moment je pleure mon frère....

ARGIE.

Ah ! vous êtes Antigone.

ANTIGONE.

Mais vous?....

ARGIE.

Je suis Argie, la veuve infortunée de votre frère le plus chéri.

ANTIGONE.

Dieux ! qu'entends-je ?

ARGIE.

Sœur chérie, vous qui êtes mon seul appui, ma seule espérance, à la fin je vous embrasse. A peine vous ai-je entendu parler, que j'ai cru reconnoître la voix de Polinice. Cette voix rassure mon cœur tremblant ; j'ai osé me découvrir.... Quel est mon bonheur ! Je vous retrouve.... Ah ! permettez que dans nos embrassemens, je donne un libre cours à mes pleurs.

ANTIGONE.

Que je crains ! Vous, fille d'Adraste dans Thèbes! Vous dans les mains du féroce Créon ! Oh ! présence inattendue ! oh ! présence aussi chère que douloureuse !

ARGIE.

Vous m'accueillez ainsi dans ce palais, où vous me desiriez pour compagne, et où j'espérois pleurer avec vous.

ANTIGONE.

Vous m'êtes plus chère qu'une sœur. Ah! combien je vous aimois déjà; Polinice l'a su. Vos traits m'étoient inconnus, mais je connoissois votre caractère, votre cœur, et l'amour ardent que vous aviez pour mon frère. Je vous aimois autant que lui; mais je tremblois de vous voir à Thèbes, et je ne veux pas que vous y restiez... Vous êtes entourée de mille dangers.

ARGIE.

Mon époux est mort, et vous voulez que je tremble! Que puis-je perdre encore? que me reste-t-il à desirer? Vous embrasser et mourir.

ANTIGONE.

Vous trouverez ici une mort indigne de vous.

ARGIE.

Elle sera toujours digne de moi, si je la reçois sur le tombeau de mon époux.

ANTIGONE.

Que dites-vous ? Dieux !... la tombe !... On refuse à Thèbes, dans ce palais, à votre époux, à mon frère, le peu de poussière qui devroit couvrir sa cendre.

ARGIE.

Quoi ! sa dépouille....

ANTIGONE.

Elle est exposée dans la plaine, aux animaux féroces.

ARGIE.

J'y cours.

ANTIGONE.

Arrêtez.—L'impie Créon, enivré de la puissance qu'il a usurpée, méprise les lois, la nature et les dieux. Il ne se contente pas de refuser un bûcher à mon frère, il a juré de donner la mort la plus cruelle à celui qui oseroit lui élever un tombeau.

ARGIE.

Mon époux en proie aux vautours !... Et j'ai passé dans le lieu où on l'a laissé !.... Et vous ne l'en avez pas retiré ? Six jours sont écoulés depuis qu'il est mort par la main de son frère, et depuis six jours son corps n'est

pas enseveli ! On l'a jeté loin du palais où il naquit, et sa mère le souffre !

ANTIGONE.

Ma chère Argie, vous ne savez pas encore tous nos malheurs. — A peine Jocaste a-t-elle vu se consommer cet horrible fratricide, qu'elle a gardé le plus profond silence ; elle n'a point pleuré, elle n'a point fait retentir l'air de ses cris, une grande douleur étouffoit sa voix ; ses yeux, secs et immobiles, étoient fixés à la terre. Enfin, avec un gémissement foible et sourd, elle appelle dans les enfers les ombres de ses fils et de son premier époux. Elle croit les voir, elle erre long-tems au milieu de ces fantômes, formés par son désespoir. Tant qu'elle me voit près d'elle avec ses femmes éplorées, elle contient sa douleur ; elle est décidée à mourir ; mais elle nous le cache : elle affecte de la tranquillité pour nous tromper. Malheureuse ! imprudente que je suis !... je me laisse abuser... Ah ! je ne devois pas la quitter. — Je l'entends appeler le sommeil, je crois qu'il va descendre sur ses yeux, et je me retire. Elle prend le fer, teint encore du sang de Polinice, elle le plonge dans son sein, elle tombe et elle meurt. — Et

moi, que fais-je ?... Reste impur de ce sang fatal, j'aurois dû m'arracher la vie avec le même fer. Mais j'eus pitié de mon malheureux père, qui traîne une vie plus affreuse que la mort, et qui est privé de la lumière. Pour lui, j'ai souffert ce jour que j'abhorre; je m'étois conservée pour être l'appui de sa vieillesse.....

ARGIE.

Œdipe !..... Ah! toute l'horreur de son crime devoit retomber sur lui. Il vit, et Polinice meurt.

ANTIGONE.

Ah ! si vous l'aviez vu, ce malheureux Œdipe ! Il est le père de Polinice; il souffre des peines plus grandes que son crime. Abandonné, aveugle, pauvre, accablé de douleurs, il est banni de Thèbes. Créon ose le chasser. Malheureux Œdipe ! il n'osera pas se faire connoître; il accablera le ciel, Créon, Thèbes et nous, de ses horribles malédictions. Il m'avoit choisie pour être le soutien de sa débile vieillesse; mais je lui ai été enlevée avec violence : on m'a forcée à rester en ces lieux. Ah ! telle étoit peut-être la volonté des dieux. A peine mon père a-t-il été éloigné, que Créon a publié cette loi horrible, qui dé-

fend de donner la sépulture à mon frère. Qui pourra l'enfreindre, si ce n'est moi ?

ARGIE.

Qui pourra partager votre entreprise, si ce n'est moi ? Je rends grace au ciel de m'avoir conduite ici. Je venois pour obtenir la cendre chérie de mon époux; contre mon espérance, j'arrive à tems pour revoir et pour embrasser ses restes précieux; pour laver avec mes pleurs son horrible plaie ; pour appaiser son ombre errante, en lui élevant un tombeau... Mais que tardons-nous ? allons, ma sœur, moi la première...

ANTIGONE.

C'est une entreprise sacrée, mais elle mène à la mort. Je dois et je veux mourir. Il ne me restoit que mon père, et il vient de m'être enlevé. J'attends la mort, je la desire. — Vous qui ne devez pas avoir le même sort, laissez-moi seule élever ce bûcher qui va me réunir avec mon frère. Nous n'avions tous les deux qu'une ame ; qu'une seule flamme nous consume, et qu'une même poussière nous unisse.

ARGIE.

Et ne dois-je pas aussi mourir ? Oh! que dites-vous ? Vous voulez peut-être l'emporter

sur moi par votre douleur. Nous l'aimions autant : que dis-je ? je l'aimois davantage. L'amour d'une épouse est plus fort que celui d'une sœur.

ANTIGONE.

Argie, je ne veux point vous disputer votre amour ; mais je veux vous disputer la mort. Vous êtes veuve ; je sais quel époux vous avez perdu ; mais vous n'êtes pas fille de l'inceste ; votre mère respire encore ; votre père n'est point exilé, aveugle, pauvre et coupable ; le ciel plus doux pour vous ne vous a point donné des frères qui se sont baignés dans le sang l'un de l'autre. Ne vous étonnez pas si je veux mourir seule ; moi, qui méritois la mort, avant ma naissance. — Retournez à Argos. — Ne vous souvenez-vous plus que vous avez un doux gage de votre amour ? vous avez la vivante image de Polinice. Ah ! retournez pour rendre la paix à votre père qui ne sait pas ce que vous êtes devenue. Allez. Personne ne vous a vue dans ce palais ; il en est encore tems. Je suffis seule pour enfreindre la loi.

ARGIE.

Mon fils . . . je l'aime ; ah ! oui. Mais voulez-vous que je fuie quand il faut mourir pour Poli-

nice? Vous me connoissez mal. — Adraste aura soin de mon fils; il lui servira de père. Je l'élèverois dans les pleurs, tandis qu'il doit être élevé pour les armes et pour la vengeance. — On ne pourra pas m'empêcher de jouir encore de la vue de l'époux que j'ai tant aimé. O mon cher Polinice! une autre te rendroit les derniers devoirs!

ANTIGONE.

Vous voulez donc porter votre tête aux cruels Thébains?

ARGIE.

La honte est d'opprimer, non de souffrir. Créon sera regardé comme un tyran cruel. Son nom inspirera l'horreur, le nôtre la pitié.

ANTIGONE.

Et vous voulez m'enlever une si grande gloire?

ARGIE.

Je veux voir mon époux; je veux mourir près de lui. — Et vous, quel droit avez-vous de me disputer un bien qui est à moi? vous qui l'avez vu mourir, et qui vivez encore.

ANTIGONE.

Je ne vous crois pas inférieure à moi. Mais

il étoit nécessaire de m'assurer si vous n'aviez pas la foiblesse de votre sexe. Je ne doutois point de votre douleur, je doutois de votre courage.

ARGIE.

Quel est celui que le désespoir ne rend pas intrépide? Si je méritois l'amour de Polinice, étois-je une femme vulgaire?

ANTIGONE.

Pardonnez; je vous aime; je tremble et je m'afflige sur votre sort. Mais vous le voulez, allons. Puisse le ciel ne pas vous confondre avec la race d'Œdipe! — La nuit est plus obscure qu'à l'ordinaire. C'est pour nous sans doute que les dieux redoublent les ténèbres. Ma sœur, retenez vos gémissemens; seuls, ils peuvent nous trahir. Les satellites de Créon font une garde sévère dans le camp; qu'ils ne découvrent rien, avant que la flamme ait dévoré les restes de mon frère.

ARGIE.

Je retiendrai mes pleurs... Mais vous... ne pleurerez-vous pas?

ANTIGONE.

Nous pleurerons tout bas.

ARGIE.

Savez-vous où est ce corps sanglant ?

ANTIGONE.

Oui, je sais où il a été jeté par ces impies. Venez. Je porte avec moi des torches funèbres. Avec le feu que nous ferons jaillir des cailloux, nous les allumerons près du cadavre de Polinice. — Ayez du courage, et suivez mes pas en silence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

CRÉON, HÉMON.

CREON.

Est-il vrai, mon fils? Vous seul êtes triste au sein de la publique joie. Vous voyez votre père sur le trône de Thèbes; vous êtes l'héritier de son sceptre. Pourquoi ces soupirs? Plaignez-vous Œdipe, ou sa coupable race?

HÉMON.

Et croyez-vous que ce soit un crime d'avoir pitié d'Œdipe et de sa malheureuse famille? Le trône où vous montez n'est pas un rempart contre les coups du sort. Peut-être un jour vous repentirez-vous vous-même de l'avoir acquis.

CREON.

Je me repentirois plutôt d'avoir obéi si long-tems à mes neveux coupables, à ces vils enfans de l'inceste. Mais si leur mort affreuse a jeté un voile sur leur naissance, qu'elles soient plongées l'une et l'autre dans un éternel oubli. A peine leur destin a-t-il été accom-

pli, que Thèbes a été purifiée ; le ciel a été plus serein, et les dieux se sont montrés plus favorables. Ne devons-nous pas maintenant espérer de plus heureux jours ?

HEMON.

Au milieu des débris de notre famille sanglante, nous ne devons nous attendre qu'à des malheurs. Œdipe, un roi de Thèbes, car il l'est toujours, un roi de Thèbes, aveugle, abandonné, prépare un nouveau spectacle à la Grèce ; deux frères qui se sont entr'égorgés, ces malheureux, frères de leur père, fils d'une mère incestueuse qui étoit votre sœur et qui s'est percé le sein.... quel mélange de noms horribles ! quels spectacles de mort ! quels objets de désespoir ! voilà la route qui vous a conduit au trône ; voilà les auspices sous lesquels vous y êtes monté. Ah ! mon père, pouvez-vous être tranquille ?

CREON.

Œdipe seul, en restant sur cette terre, souillée par lui, excitoit contre nous la colère des Dieux : il étoit nécessaire qu'il l'abandonnât. — Mais, mon fils, vous ne rappelez pas toutes nos douleurs. Ah! cruel Œdipe, que ne m'as-tu pas coûté ? je pleure aussi la mort

d'un fils; votre frère Ménécée, qui tomba dans les pièges que lui tendoit Tiresias, et qui crut à ses prophéties mensongères. Ménécée s'est immolé de sa propre main pour sauver Thèbes. Il est mort, et Œdipe jouit de la lumière! Un éternel exil est une punition légère pour tant de crimes. — Mais, sur d'autres rivages, Œdipe apporte avec lui la malédiction du ciel qui le suit par-tout et qui le guide. Nos chagrins ne pourront réparer ces maux: il faut aujourd'hui oublier le passé et profiter de la fortune.

HEMON.

Je ne me fie pas à cette déesse inconstante; il est trop vrai, mon père, que vous devez craindre la colère des Dieux. Ah! souffrez que je vous parle avec franchise. Votre cruelle défense d'ensevelir Polinice, pour que son ombre erre sans cesse aux bords de l'Achéron, est une horreur que le ciel doit punir; que faites-vous? Enivré par le bonheur et par la puissance, ne vous souvenez-vous pas que Polinice est du sang des rois, et qu'il est le fils de votre sœur? Son corps nu est couché dans la plaine: au moins permettez qu'on brûle ces restes sanglans de votre neveu; ac-

cordez-les à la malheureuse Antigone qui a vu le massacre de tous les siens.

CREON.

N'est-elle pas, comme ses frères, la fille d'Œdipe?

HEMON.

Elle a, comme eux, droit au trône. Vous pouvez bien lui donner les restes de son frère, en échange d'un empire qu'elle vous laisse.

CREON.

Elle est mon ennemie.

HEMON.

Ne le croyez pas.

CREON.

Elle aime Polinice et son père; elle abhorre donc Créon.

HEMON.

O ciel! vous voulez qu'elle n'ait point de pitié pour son père et pour son frère? Vous l'estimeriez donc plus, si elle étoit dénaturée.

CREON.

Je ne l'estimerois pas plus, mais je la haïrois moins. — Un roi doit prévenir les haines qu'on lui porte; il doit regarder comme ses

ennemis tous ceux qu'il a offensés. — J'ai enlevé à Antigone tous les moyens de se venger, en la séparant de son père. Exilés ensemble, ils pouvoient trouver un roi qui eût couvert son ambition du voile de la pitié, et qui eût porté, comme Adraste, la guerre jusqu'aux portes de Thèbes. — Vous blâmez, mon fils, la défense que j'ai faite d'ensevelir Polinice, et vous ne savez pas les puissantes raisons qui m'y ont forcé: elles vous seront bientôt connues; et vous verrez que cette loi, toute cruelle qu'elle vous paroît, étoit nécessaire.

HEMON.

Les raisons de cette loi me sont inconnues, dites-vous? mais il me paroît que vous n'en savez pas les effets. Antigone dont vous avez exilé le père, à qui vous avez enlevé le trône, et dont vous laissez le frère sans sépulture, peut, dans Thèbes, trouver une vengeance qu'elle ne cherche pas. Le peuple murmure de cette loi cruelle; il la blâme, il voudroit qu'elle fût enfreinte, ou qu'elle fût abrogée.

CREON.

Qu'on l'enfreigne, c'est mon desir, pourvu que le coupable paie de sa vie cette infraction.

HEMON.

Il n'y a que votre plus grand ennemi qui puisse vous donner de pareils conseils.

CREON.

Mon seul amour pour vous, règle ma conduite : vous recueillerez le fruit de ce qu'à présent vous blâmez. Le peuple de Thèbes est habitué à voir des crimes bien plus grands ; que peut-il faire ? Sinon se taire et m'obéir.

HEMON.

Souvent le silence cache l'espoir de se venger.

CREON.

Oui, dans quelques conjurés : mais un peuple entier qui se tait, craint et obéit. Cessez de vous opposer, mon fils, à mes vues paternelles : vous êtes l'objet de tous mes soins ; vous me restez seul ; et seul vous jouirez un jour de mes travaux : peut-être un jour serez-vous ingrat ?.... Mais j'entends un bruit d'armes et de chaînes....

HEMON.

Qui s'approche ? . . deux femmes sont chargées de fers. . . Antigone, que vois-je ?

CREON.

Elle est dans mes mains ; il lui sera difficile d'en sortir.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANTIGONE, ARGIE, GARDES avec des flambeaux.

CRÉON.

Qu'est-il arrivé ? quel est le crime de ces femmes ?

ANTIGONE.

Je vais te le dire.

CRÉON.

Avancez.

ANTIGONE.

Me voilà devant toi ; j'ai transgressé ta loi, je te l'avoue moi-même. J'ai rendu à mon frère les honneurs funèbres.

CRÉON.

Vous aurez la récompense que j'ai promise ; vous l'aurez. — (*A Argie.*) Mais vous, qui m'êtes inconnue, quel est votre nom ? Vous me paroissez étrangère.

ARGIE.

J'ai partagé l'action sublime qu'elle vient de faire.

HÉMON.

Ah ! mon père ! calmez votre courroux :

cette entreprise, faite par des femmes, ne mérite pas votre colère...

CREON.

Ma colère ! que dites-vous? Je les écoute comme un juge impartial ; leur mort est déjà décidée. Mais je veux auparavant savoir le nom de celle qui m'est inconnue ; elles marcheront ensuite toutes les deux au supplice.

ANTIGONE.

Je demande la mort, et je veux seule la subir. J'ai trouvé cette femme dans la plaine, je lui ai montré le corps de mon frère ; guidée par le ciel, et trompant la vigilance de tes soldats, je l'ai priée de partager cette sainte entreprise : elle a consenti à me donner un léger secours. Je ne la connois pas, je ne l'ai jamais vue dans Thèbes ; peut-être est-elle d'Argos, et venoit-elle, avec quelques-uns des siens, non pour brûler, mais seulement pour embrasser ces précieuses dépouilles? ..

ARGIE.

Je serois coupable, je mériterois les plus affreux supplices, si la crainte me fesoit nier une si sainte entreprise.—Roi cruel, apprends mon nom, jouis de mon malheur....

ANTIGONE.

Ah! ne lui dites pas....

ARGIE.

Je suis la fille d'Adraste, l'épouse de Polinice, Argie, enfin....

HEMON.

Qu'entends-je ?

CREON.

O femmes dignes l'une de l'autre ! Le ciel vous a mises dans mes mains; il m'a choisi pour être ministre de ses vengeances. — Mais vous, tendre épouse, n'apportez-vous pas avec vous le doux fruit d'un amour qui a duré si peu ? Vous êtes mère du jeune héritier du trône de Thèbes; où est-il ? Il est aussi du sang d'Œdipe : Thèbes l'attend.

HEMON.

Je frémis d'horreur!.... O vous qui avez perdu un fils! osez-vous aigrir ainsi la douleur d'une mère ? L'une pleure son frère, l'autre son époux, et vous riez de leurs peines ? O ciel !

ANTIGONE.

Hémon, tu n'es pas digne d'un tel père, arrête. Ne nous avilis point par tes prières.

Dans les lieux où règne Créon, la mort la plus cruelle est la preuve de la plus pure innocence.

CREON.

Exhalez votre rage impuissante, vous ne m'offensez pas. Vous méprisez la mort, parce qu'on vous la donne.

ARGIE.

Tourne sur moi toute ta fureur. Je suis venue ici seule et en secret ; j'ai pénétré la nuit dans ce palais pour enfreindre tes lois. Il est vrai qu'Antigone nourrissoit dans son cœur un grand courroux ; il est vrai qu'elle méditoit de grands desseins ; mais jusqu'à présent elle souffroit en silence ; si je n'étois pas venue, elle n'auroit jamais désobéi à tes ordres. Celui qui médite le crime est coupable, il est vrai ; mais celui qui l'exécute, mérite seul d'être puni.

ANTIGONE.

Ne la crois point ; une pitié cruelle et vaine parle par sa bouche. Il est vrai qu'elle a pénétré furtivement dans ce palais, mais elle ignoroit ton horrible loi ; elle me cherchoit ici, et tremblante, elle me demandoit l'urne de son époux adoré. Le bruit de ta défense inhumaine ne pouvoit être parvenu à Argos.

Je ne te dirai point qu'elle n'avoit pas de haine pour toi ; quel est celui qui t'aime ? Mais elle avoit encore plus de crainte. Trop crédule, elle espéroit se dérober à tes yeux avec cette cendre chérie, et la rapporter à Argos. — Je ne croyois pas être traînée en ta présence ; mais je me réjouis d'y être, et de te dire que ma haine pour toi est encore plus grande que la sienne ; que j'allumai dans son sein l'ardente fureur dont je suis dévorée ; que sa hardiesse, son audace, ne lui ont été inspirées que par moi, et que la rage dont elle est animée est la mienne.

CREON.

Vous disputez en vain, perfides, à qui sera la plus coupable ; je verrai bientôt quelle sera la moins courageuse. Votre mort s'apprête ; c'est quand vous la verrez de près, que pleurant à l'envi....

HEMON.

O ciel ! une mort infâme !..... Non, mon père, non vous n'accomplirez point cet horrible dessein. La prudence, si la pitié ne peut rien sur vous, doit adoucir votre colère. Argie est fille d'Adraste, d'un roi puissant ; Adraste, vous le savez, connoît les chemins de Thèbes, et peut la détruire.

CRÉON.

Il faut donc qu'Argie meure avant qu'Adraste revienne à Thèbes. — Et quoi? croyez-vous que la crainte puisse me retenir?

ARGIE.

Adraste ne peut revenir à Thèbes; les dieux lui sont contraires. Epuisé d'hommes, de trésors et d'armes, il ne pourra me venger. Ose m'immoler, Créon, ton crime sera impuni. Qu'Argie meure, que son meurtrier soit tranquille; mais qu'Antigone soit sauvée; elle trouveroit dans Thèbes mille vengéurs.....

ANTIGONE.

Arrêtez, ô ma sœur! connoissez mieux Créon; il n'est cruel ni au hasard, ni en vain. J'espère à présent que vous serez sauvée..... je vois que ma mort lui suffit, et je suis satisfaite. Vous n'avez point de trône, et celui qu'il veut usurper est le mien; c'est moi seule que son ambition désigne pour victime.....

CREON.

Vous sur le trône!... Fille d'une inceste, vous n'avez de droit qu'à la mort, et non au trône. Vos frères ne viennent-ils pas d'en donner une preuve horrible, en se baignant dans leur sang?....

ANTIGONE.

C'est toi, lâche, qui les a poussés au fratricide. — Oui, nous sommes coupables d'être les enfans de notre frère; mais nous en avons reçu la peine, puisque nous sommes tes neveux. C'est toi qui as allumé la guerre; tu as nourri la haine de mes frères; flatteur de l'un, tu as irrité l'autre, et tu les as trahis tous les deux. C'est par ces détours infâmes que tu t'es applani le chemin du trône.

HEMON.

Antigone, vous voulez donc absolument vous perdre ?

ANTIGONE.

Oui, je le veux; je veux qu'au moins une fois le tyran entende la vérité. Je ne vois autour de lui personne qui ose la lui dire. — O Créon ! si tu pouvois imposer silence à tes remords comme aux Thébains, que ton bonheur seroit parfait ! Mais tu es encore plus odieux à toi-même qu'aux autres; ton crime et ta punition sont gravés dans tes regards tremblans et incertains.

CREON.

Qu'étoit-il besoin de trahison pour entraî-

ner au crime ces horribles enfans de l'inceste! Ainsi le vouloient les dieux irrités.

ANTIGONE.

Tu parles des dieux! As-tu d'autre dieu que ton intérêt? Tu lui sacrifierois tes amis, tes fils, ta renommée, si tu en avois.

CREON.

Avez-vous encore quelque chose à me dire? — Les dieux, qui se partagent l'univers, demandent des victimes différentes. C'est aux dieux infernaux que sera sacrifié le dernier rejetton de la race de Laïus.

HEMON.

Mon père, accordez-moi un moment d'entretien. Suspendez le sacrifice; j'ai à vous communiquer les secrets les plus importans.

CREON.

Je lui laisse le reste de la nuit, et je fixe le point du jour pour le moment de son supplice. Je vous entendrai avant le lever du soleil.

ARGIE.

Dieux! ne parlez-vous que d'elle? C'est à présent que je tremble; ne partagerai-je pas son sort?

CREON.

Que sans retard elles soient enfermées toutes les deux dans la plus affreuse prison.

ARGIE.

Nous y serons ensemble, ma sœur....

ANTIGONE.

Ah !... oui.

CREON.

Qu'elles soient séparées. — Qu'Antigone vienne avec moi, je veux veiller sur elle. — Gardes, conduisez Argie.

HEMON.

O ciel !

ANTIGONE.

Allons.

ARGIE.

Malheureuse !

HEMON.

Je veux au moins suivre les pas d'Antigone.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

CRÉON, HÉMON.

CREON.

Je suis prêt à vous entendre, mon fils. Vous devez me communiquer des secrets importans, dites-vous, et j'ai peut-être à vous en confier de pareils.

HEMON.

Je viens à vous comme un suppliant; je ne devois pas affronter les premiers mouvemens de votre colère. Maintenant que vous êtes plus calme, je vous conjure, au nom de Thèbes, d'employer la clémence : me le refuserez-vous? Deux femmes, par piété, ont enfreint votre loi; mais qui pouvoit obéir à une loi si cruelle?

CREON.

Quel autre que vous oseroit m'implorer pour les coupables?

HEMON.

Vous-même, j'en suis sûr, vous ne croyez pas que leur sainte entreprise mérite la mort. Non, je ne vous crois pas aussi injuste, aussi dénaturé ; non, vous ne l'êtes pas.

CREON.

Thèbes et mon fils peuvent m'appeler cruel ; il me suffit d'être juste. Vous devez tous obéir à mes lois, quelles qu'elles soient ; les rois ne doivent compte de leurs actions qu'aux dieux. Il n'y a ni âge, ni rang, ni sexe, qui excuse la désobéissance. L'impunité produit la licence.

HEMON.

Lorsque vous avez fait cette loi, avez-vous cru que ces deux femmes seroient les premières à l'enfreindre? Une épouse, une sœur, au-dessus de leur sexe, et disputant de courage....

CREON.

Ecoutez-moi, mon fils, je ne dois rien vous cacher. Vous ne connoissez pas, ou vous feignez de ne pas connoître mes secrets sentimens ; je vais vous les expliquer clairement. J'ai cru, j'ai espéré qu'Antigone seroit la première à enfreindre mes volontés, je l'ai même

desiré avec ardeur; j'ai réussi enfin à la rendre coupable. Désormais cette loi inutile n'existera plus.

HEMON.

O ciel! et vous êtes mon père....

CREON.

Fils ingrat.... ou inexpérimenté! j'ai besoin de vous croire tel. Je suis votre père, et si je suis coupable, c'est pour vous.

HEMON.

Je vois l'artifice dont vous vous servez pour me tromper. — O trône abhorré! je ne t'occuperai jamais, s'il faut t'obtenir par un si horrible moyen.

CREON.

Je l'occupe, ce trône dont vous ne voulez pas. — Si vous ne parlez pas à votre père, souvenez-vous que vous parlez à votre roi.

HEMON.

Malheureux que je suis! Ah! mon père, pardonnez. Ecoutez-moi, vous allez souiller votre nom, et vous ne recueillerez pas le fruit de cette affreuse trame. Le pouvoir des rois ne parvient jamais à étouffer le cri sacré de la nature. Tout le monde plaint le sort de la

malheureuse Antigone, et peut-être les Thébains se lasseront enfin de tant d'artifice et de tant de cruauté.

CREON.

Et vous osez élever ce doute, jusqu'à présent inconnu à mes sujets, *si on doit m'obéir?* Mon pouvoir n'a d'autres bornes que mes volontés. Ne m'enseignez point à régner dans le cœur des Thébains, j'étoufferai tout autre sentiment que celui de la terreur.

HEMON.

Mes prières sont donc vaines? L'espérance que j'avois de vous attendrir....

CREON.

Est vaine.

HEMON.

Des femmes sorties du sang des rois, iront donc à la mort, parce qu'elles ont élevé un bûcher à un frère, à un époux....

CREON.

Une seule mourra. Je ne sais pas encore quel sera le sort de l'autre.

HEMON.

Vous m'enverrez donc à la mort avec celle qui périra. J'aime Antigone, vous le savez;

je l'aime depuis long-tems, et je l'aime plus que la vie. Avant de m'enlever Antigone, il faudra m'arracher le jour.

CREON.

Fils ingrat !..... aimez-vous ainsi votre père ?

HEMON.

Je vous aime autant qu'elle, j'en atteste les dieux.

CREON.

Ah ! cruel obstacle !.... Vous portez un coup mortel dans le cœur de votre père. Amour fatal à mon repos, au vôtre et à la gloire de tous deux. Je n'ai rien dans le monde de plus cher que vous.... mon seul crime est de vous trop aimer.... et vous m'en donnez ainsi la récompense ! Vous brûlez pour Antigone, et vous voulez que je lui accorde la vie, à elle qui se rit de mon pouvoir, qui me méprise, et qui ose me le dire. Ne renferme-t-elle pas dans son sein le desir de remonter sur le trône, sur ce trône que j'occupe, et qui doit un jour vous appartenir ?

HÉMON.

Vous vous trompez. Elle n'a aucun desir de

recouvrer le trône; ce trône est l'objet unique de toutes vos pensées. Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir qu'elle est la puissance de l'amour, puisque vous ne l'avez pas éprouvé. La raison ne peut rien sur lui. Vous ne croyiez pas Antigone votre ennemie, quand vous m'avez permis de l'aimer; il n'a pas été en moi depuis d'étouffer mon amour. Je devois me taire, et je me suis tu: je ne parlerois point dans ce moment, si vous ne m'y contraigniez, mon père. — O ciel! elle baissera la tête sous un infâme coûteau... et je le souffrirois... et je le verrois! Ah! vous-même, si vous pouviez voir d'un œil moins prévenu la noblesse de son cœur, ses vertus et ses qualités sublimes, vous seriez forcé, ainsi que moi, à l'admirer. Qui osa, sous le règne affreux d'Etéocle, témoigner de l'amitié à Polinice? ce fut Antigone. Un père aveugle, abandonné de tout le monde, où trouva-t-il de la pitié? dans le cœur d'Antigne. Jocaste enfin, votre sœur que vous paroissiez chérir, qui osa la consoler dans ses afflictions? quelle fut la compagne de ses pleurs; qui fut digne d'être sa fille? ce fut encore Antigone. — Elle est de la race d'Œdipe, dites-vous. Mais son éclatante vertu n'efface-t-elle pas un crime qu'elle n'a pas commis? — Je

vous le dis encore, elle n'a aucune ambition. Je n'espère pas avoir jamais le bonheur d'être son époux. Ah! si j'avois cette espérance... je préférerois Antigone, non-seulement au trône de Thèbes, mais au trône du monde.

CRÉON.

Dites-moi. Vous aime-t-elle comme vous l'aimez?

HEMON.

Il n'y a point d'amour qui égale le mien; mais Antigone ne m'aime pas et ne peut m'aimer. Si elle ne me hait pas, je dois être satisfait. Je n'espère rien de plus. Elle a trop de motifs de me haïr.

CRÉON.

Consentiroit-elle à être votre épouse?

HEMON.

La fille des rois qui vient de perdre en même-tems, et d'une manière si affreuse ses frères, sa mère et son père, consentiroit à marcher aux autels d'hyménée! Elle donneroit sa main au rejetton d'un sang si fatal à elle et aux siens! Moi, j'oserois lui offrir la mienne, moi votre fils!...

CREON.

Osez-le. Votre main lui rendra en même-tems la vie et le trône.

HEMON.

Je l'aime trop, et je la connois trop pour lui faire cette offre. Accablée par tant de malheurs, sa douleur est parvenue à son comble. Le tems adoucira peut-être ses peines; mon amour lui sera moins odieux; alors vous pourrez...

CREON.

Que je veuille ainsi confier notre sort au tems et à ses caprices? Vous l'espérez en vain. — Gardes, qu'Antigone soit amenée sur-le-champ devant moi. — Elle mérite la mort; je pourrois la lui donner justement; ce seroit peut être le parti le plus prudent et le plus certain... Mais cependant, vous m'êtes si cher, que je veux lui laisser la vie; et la traiter comme ma fille, si elle consent à être votre épouse. Entre la mort et votre hymen, son choix sera-t-il douteux?

HEMON.

Douteux! Ah! non, elle choisira la mort...

CREON.

Elle vous hait donc...

HEMON.

Elle aime trop ses parens...

CREON.

Je vous entends. Vous voulez donc, mon fils, que je pardonne à celle qui m'arracheroit la vie si elle le pouvoit? Pouvez vous le demander à un père qui a tant d'amour pour vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANTIGONE, GARDES.

CREON.

Venez, Antigone. Vous me trouvez en ce moment disposé en votre faveur; non que je trouve votre crime moins grand, ni que je croie trop légère la peine que je vous avois imposée. L'amour paternel plus que l'amour de la justice m'inspire une si grande clémence. Mon fils m'a demandé votre grace; il l'a obtenue. Je l'accorde à une condition...

ANTIGONE.

Laquelle!

CREON.

De donner à mon fils le prix de son amour... votre main.

HÉMON.

Pardonnez, Antigone, je n'ai jamais demandé une si grande récompense. Mon père

veut nous unir. Moi je ne veux que vous sauver...

CREON.

Moi, je veux vous pardonner.

ANTIGONE.

Créon m'offre ma grace?... Quelle faveur plus grande peut-il m'accorder que la mort? La mort seule peut me soustraire pour jamais à tes yeux; et tu donneras le bonheur à tous ceux que tu prives de ta vue. — Hémon, obtenez ma mort: ce sera pour moi le gage le plus cher de votre amour. Ah! pensez que c'est le don le plus précieux que puisse faire un tyran; souvent il la refuse à ceux qui la desirent avec ardeur...

CRÉON.

Ne changerez-vous pas? serez-vous toujours implacable? — Faut-il que je vous condamne, ou que je vous pardonne?

ANTIGONE.

Moi! changer pour toi.... Ton cœur farouche changeroit plutôt.

HEMON.

Il est mon père: vous me déchirez le cœur, en lui parlant ainsi.

ANTIGONE.

Il est votre père, et c'est son seul avantage. Vous n'avez d'autre tache, Hémon, que d'être son fils.

CREON.

Prenez garde. Ma clémence peut se lasser. Vous êtes coupable; tremblez que vos discours n'ajoutent encore...

ANTIGONE.

Mon trône que tu as usurpé m'a rendu trop coupable à tes yeux. Je ne te demande ni la vie, ni le sceptre. Le jour que tu m'as enlevée à mon père, je t'aurois demandé la mort, ou je me la serois donnée de ma propre main... mais il falloit rendre les derniers devoirs à mon frère. Maintenant que j'ai accompli cette sainte entreprise, rien ne m'attache plus à Thèbes. Si tu veux que je vive, rends-moi mon père.

CRÉON.

Je vous rends le trône, et je vous offre un époux que vous devez aimer. Hémon vous aime plus que vous ne me haïssez; il vous aime plus que son père.

ANTIGONE.

Hémon seul pourroit rendre mon existence,

sinon heureuse, du moins supportable. — Mais à quoi me serviroit la vie? Je la traînerois près de toi; j'entendrois les ombres qui me sont si chères, me crier vengeance du fond du Tartare. Moi, je pourrois passer dans les bras du fils de celui qui a détruit ma famille!...

CREON.

Il est vrai. Ce lien seroit trop chaste; il faudroit qu'il existât un autre fils d'Œdipe; il seroit digne de votre main.

ANTIGONE.

Le nom de fille d'Œdipe est horrible. — Celui de fille de Créon est infâme.

HÉMON.

Ah! mon espérance est vaine désormais. Le sang peut seul appaiser vos haines cruelles; eh bien! choisissez le mien, et répandez-le. — Le refus d'Antigone est digne d'elle; votre colère est juste, Créon. Je vous aime tous les deux également, et c'est moi seul que j'abhorre. — Voulez-vous lui donner la mort, mon père? Souffrez que pour la mériter elle la donne à votre fils. — Vous désirez vous venger de lui, Antigone? frappez. Voilà mon sein: prenez une vengeance entière; vous lui enlevez un

fils qu'il chérit ; vous le rendez plus malheureux qu'Œdipe. Pourquoi balancez-vous? frappez. Vous m'avez porté un coup plus terrible, en insultant mon père.

CREON.

Il ne faut pas encore vous livrer au désespoir. La haine plus que la douleur parle en elle. — Antigone, rappelez votre raison ; votre sort est dans vos mains. Celui d'Argie que vous aimez tant, et dont les malheurs vous affligent plus que les vôtres, dépend de vous seule. Vous êtes l'arbitre du destin d'Hémon que vous ne pouvez haïr... Vous l'êtes aussi du mien. Voyez si ma clémence ne passe pas les bornes que je devrois y mettre. — Je vous donne pour réfléchir, le jour nouveau qui se lève : — à son coucher, vous choisirez la main d'Hémon ou la mort.

SCÈNE III.

ANTIGONE, HÉMON.

ANTIGONE.

Pourquoi êtes-vous le fils de Créon? Pourquoi ne lui ressemblez-vous pas ?

HEMON.

Ecoutez-moi. — Dans ce moment qui, je le vois bien, est le dernier de ma vie, je veux vous expliquer mes véritables sentimens. La farouche présence de mon père m'en empêchoit. — Sachez donc d'abord que je loue et que j'admire votre refus et votre haine. Je voudrois que ma main fût brûlée lentement, plutôt que de vous l'offrir. Elle me paroît encore, plus qu'à vous, indigne d'Antigone. Vous savez si je vous aime; vous saurez si je vous estime. — Mais cependant, sort affreux! le sacrifice de ma vie ne suffit pas pour sauver la vôtre. — Puissé-je au moins obtenir pour vous une mort qui ne fût pas infâme...

ANTIGONE.

Celle de ma mère et de mes frères a été plus honteuse; l'échafaud sera le lieu de mon triomphe...

HEMON.

Que dites-vous?... l'échafaud!... je ne le verrai pas; je mourrai auparavant... Mais écoutez-moi, Antigone. Peut-être seroit-il possible de tromper le roi?.. Je ne veux point que votre gloire en soit flétrie... Je sais que loin d'y consentir...

ANTIGONE.

Je ne trompe point, je brave les tyrans. Vous le savez; la piété fraternelle m'a seule décidée à employer l'artifice. Mais employer la ruse pour me sauver! Ah! je ne pourrois m'en servir que pour hâter l'instant de ma mort...

HÉMON.

Si vous persistez dans ce cruel et courageux dessein, au moins suspendez-en l'exécution. Je ne vous demande rien qui soit indigne de vous. Mais si vous pouvez, en différant, être utile à ceux que vous aimez; si vous pouvez vivre sans honte... Eh quoi! serez-vous si cruelle pour moi et pour vous-même?

ANTIGONE.

Je ne le puis, Hémon. Je ne suis pas cruelle pour moi... Je suis fille d'Œdipe. — Je ne plains que vous; mais....

HÉMON.

Je sais que ce n'est pas moi qui peux vous retenir à la vie. — Je vous accompagnerai cependant au tombeau. — Mais les tendres objets de vos affections ne sont pas tous sur les rives du Styx. Œdipe, Argie, son fils qui est une image vivante de Polinice, traînent une

malheureuse vie ; mais ils vivent enfin. Peut-être un jour voudrez-vous ouvrir à cet enfant le chemin d'un trône que vous dédaignez. — Ah ! différez quelque tems. Feignez que vous vous rendez à mes vœux, et que vous consentez à être mon épouse, si on vous accorde un court délai pour appaiser votre trop juste douleur. — Je paroîtrai satisfait. J'obtiendrai de mon père ce retard à quelque prix que ce soit. Il faudra alors tout attendre du tems. Je ne crois pas qu'Adraste veuille laisser sa fille dans d'infâmes liens. Vous devez attendre qu'il sera bientôt votre défenseur. Ah ! vivez. Ce n'est pas pour moi que je vous le demande, je vous le répète. Je suis résolu de vous suivre. Je n'invoque point votre pitié pour moi ; vous ne m'en devez pas. J'invoque votre pitié pour votre père aveugle et pour Argie. Vous pouvez briser les liens de votre sœur ; vous pouvez revoir Œdipe et lui servir encore de compagne. Qui plus que vous doit les aimer et les secourir ! Je vous le rappelle, et accablé par la douleur la plus amère, je me jette à vos pieds, et je vous conjure...

ANTIGONE.

Et moi je vous conjure.... Oh ! de quelle

constance j'ai besoin pour affermir mon cœur contre des témoignages d'amour si tendres et si généreux !... Si vous avez tant de pouvoir sur moi.... sauvez ma renommée ; laissez-moi mourir si vous m'aimez.

HEMON.

Malheureux !.... Cependant je ne vous trompe point.... En vous proposant....

ANTIGONE.

Je ne puis jamais être votre épouse ; que m'importe la vie ? Si je feignois de m'unir à vous, que diroit la Grèce en apprenant cet hymen ? Mon père, qui ne seroit pas la seule cause de mon obstination à souffrir la vie, s'il entendoit que j'ai formé de pareils liens?... Déjà accablé de honte, livré au désespoir, cette nouvelle seroit pour lui le coup mortel. Malheureux père ! je le sais trop ; je ne te verrai plus.... mais la seule et la dernière de ta race, je mourrai au moins sans être coupable.

HEMON.

Vous me déchirez le cœur.... Cependant je ne puis m'empêcher de louer ces sentimens sublimes.... Et moi aussi je les éprouve... Mais vous laisser mourir !.... puisque vous

n'avez pas voulu m'entendre, exaucez du moins mon dernier vœu. Je serai à vos côtés, et le coup mortel frappera mon sein avant le vôtre; ainsi vous serez presque vengée du cruel Créon.

ANTIGONE.

Vivez, Hémon, je vous l'ordonne... Notre amour est un grand crime; je l'expie par ma mort; expiez-le en supportant la vie?

HEMON.

Si tu te portes à cet excès, père inhumain, roi sanguinaire, tu entendras, oui, tu entendras les derniers mots de ton fils au désespoir.

ANTIGONE.

Quel est votre dessein!... Rebelle à votre père.... renoncez à ce crime, ou renoncez à mon amour....

HEMON.

Rien ne peut donc vous faire abandonner votre affreux projet?

ANTIGONE.

Rien, puisque vous ne l'avez pas pu.

HEMON.

Vous vous préparez donc....

ANTIGONE.

A vous quitter pour jamais.

HEMON.

Vous me reverrez bientôt, je vous le jure....

ANTIGONE.

Arrêtez. Ecoutez-moi. Que voulez-vous faire ?

HEMON.

Vous sauver malgré vous.

ANTIGONE.

Arrêtez. (*Hémon sort.*) O ciel ! il ne m'écoute plus. Gardes, ramenez-moi devant Créon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

CRÉON, ANTIGONE.

CREON.

AVEZ-VOUS choisi ?

ANTIGONE.

J'ai choisi.

CREON.

Hémon?

ANTIGONE.

La mort.

CREON.

Vous l'aurez. Mais prenez garde à ne pas changer lorsque le glaive sera levé sur votre tête ; le repentir alors seroit tardif en vain. Peut-être ne pourrez-vous pas soutenir les cruelles approches de la mort ? Peut-être, si vous aimez Argie, votre cœur sera-t-il déchiré par ses plaintes? Vous êtes la seule cause de sa mort. Pensez-y ; il en est encore tems... Je vous le demande..... Vous ne répondez pas. Votre regard est fixe et intrépide. Eh bien! cruelle, vous obtiendrez de moi ce que votre

silence me demande. Je me repens déjà de vous avoir donné le choix entre votre mort et ma honte.

ANTIGONE.

Tu l'as dit. Pourquoi différer encore ? Que ton arrêt s'exécute en silence.

CREON.

Vous étalez un grand courage ; je verrai bientôt s'il est réel. Quoique le moment de votre mort ne soit pas encore arrivé, puisque vous la demandez, je vais l'avancer. — Allez, Eurimédon, allez préparer l'échafaud, et qu'elle y soit traînée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HÉMON.

HEMON.

Qu'entends-je ? l'échafaud !

ANTIGONE.

Cruelle vue !... Gardes, hâtez-vous. Traînez-moi à la mort. Hémon, laissez-moi.... Adieu.

HEMON.

Qu'aucun de vous n'ose porter la main sur elle.

CREON.

Et quoi! on ose me menacer jusques dans mon palais.

HEMON.

Ah! mon père! c'est ainsi que vous m'aimez? c'est ainsi que vous employez le jour que vous lui aviez accordé?

CRÉON.

Elle veut avancer sa mort; je ne puis l'en empêcher.

HEMON.

Ecoutez-moi. Vous ne savez pas quel péril inattendu vous menace. Le roi d'Athènes, Thésée, si renommé par sa valeur, vient en ces lieux pour venger les Argiens à qui vous avez refusé des tombeaux. Les veuves de ces malheureux ont porté à ses pieds leur courroux et leur douleur. Thésée a entendu leurs justes plaintes; il leur a promis les cendres de leurs époux; et les promesses de Thésée ne sont pas vaines. — Mon père, prévenez sa colère et notre honte. Je ne demande pas que vous cédiez à la crainte; ayez pitié seulement de votre peuple: il jouit à peine de la paix; reste-t-il à Thèbes un guerrier qui veuille courir pour vous à une guerre injuste? Les plus

braves Thébains sont couverts de blessures, ou reposent dans les tombeaux.

CREON.

Croyez-vous que je cède à une lâche terreur? Pourquoi me parler d'un péril éloigné, douteux, ou faux? Thésée ne m'a pas encore demandé les cendres des guerriers argiens; et mon intention n'est pas de les lui refuser. Avant même qu'il les réclame, je pourrai prévenir ses desirs. Etes-vous satisfait? J'assure la tranquillité de Thèbes, et je ne veux point la guerre. — Laissez donc Antigone suivre son destin.

HEMON.

Vous voulez donc perdre votre fils?... En vain vous espérez que je survive à Antigone. Mais c'est peu de perdre votre fils; vous vous précipitez dans mille dangers. Vous justifiez Antigone d'avoir violé votre loi cruelle. Tout le monde sait déjà que c'est à elle que vous avez tendu ce piège affreux. Thèbes verroit périr sur l'échafaud une princesse qu'elle adore! Ne vous en flattez pas. Déjà on se plaint tout haut, on menace ouvertement, et on entend retentir le bruit des armes; déjà je doute...

CREON.

Il suffit. — Thèbes ne verra point mourir sur l'échafaud la fille de son roi. — Soldats, quand la nuit sera venue, traînez Antigone dans le lieu où sont tant de héros à qui on a refusé les honneurs funèbres. La sépulture ne doit plus être disputée à personne; le grand Thésée l'a ordonné; qu'Antigone l'obtienne donc, elle qui l'a donnée à son frère; qu'elle l'obtienne près de lui; et qu'elle soit enterrée... vivante.

HEMON.

O ciel! qu'entends-je? vous bravez ainsi les dieux et les hommes? Versez le sang de votre fils. Antigone enterrée vive?... Cruel! je mourrai avant... je serai plutôt réduit en cendres...

ANTIGONE.

Hémon, voulez-vous vous rendre indigne de mon amour? — Quel que soit Créon, c'est votre père. Dès ma naissance, la fatalité m'a condamnée à une mort cruelle. Qu'importe le tems, le lieu, la manière dont je meurs...

CREON.

Vos efforts sont vains, Hémon; vous ne pourrez la sauver... vous me rendrez malheu-

reux, sans rien obtenir. A quoi vous servira-t-il?...

HEMON.

Oui, je veux vous rendre malheureux; vous le méritez, et vous le serez. Ce trône coupable où vous êtes assis, vous fait mépriser les devoirs les plus sacrés de roi, de père et d'homme; mais plus que vous ne le croyez, ce trône chancelle sous vos pieds coupables. Thèbes sait distinguer le fils du père.... Un seul signal peut vous ravir un sceptre mal acquis. — Régnez, je ne donnerai pas ce signal... mais tremblez, si ses jours...

ANTIGONE.

Créon, je t'en conjure; envoie-moi sur-le-champ à la mort. Oh! fatale influence de mon destin! il ne me manquoit plus, après tant de malheurs, après ma naissance incestueuse, que d'armer un fils contre son père.

HEMON.

Ecoutez-moi seul, Créon; ne pensez ni aux guerriers d'Athènes, ni à Thésée: soyez insensible aux pleurs de l'innocence, aux murmures du peuple; mais que la voix terrible d'un fils désespéré descende dans votre cœur farouche. Il n'y a plus de frein qui puisse le

retenir. Vous auriez dû ne lui pas donner la vie; mais aujourd'hui, il pourra vous faire repentir de lui avoir fait un don si cruel.

CREON.

Rien dans le monde ne peut changer les volontés de Créon.

HEMON.

Il y a dans le monde une épée qui peut mettre en pièces les loix de Créon.

CREON.

Et c'est ?

HEMON.

La mienne.

CREON.

Perfide ! — Assiège les jours de ton père; ôte-moi la vie; trouble mes états selon tes caprices, enlève-moi mon trône... Je suis toujours ton père, lorsque tu n'es plus mon fils. Je ne sais, ni ne peux te punir : je ne sais que t'aimer, et que plaindre tes égaremens... Dis-moi, que fais-je aujourd'hui qui ne soit à ton avantage? Mais, ingrat, tu préfères un amour insensé et coupable, à la raison d'état et aux droits sacrés du sang...

HEMON.

De quels droits parlez-vous? Vous êtes roi;

vous ne pouvez donc aimer votre fils. Vous ne cherchez qu'un soutien à votre tyrannie. Né de vous, dois-je respecter les droits du sang? Vous ne pouvez m'enseigner que la cruauté. Je vais suivre vos traces; vous m'y forcez; mais je vous surpasserai, je vous le jure. — Y a-t-il des raisons d'état qui autorisent des forfaits aussi affreux? Prenez garde que je ne vous rende pas l'amour que vous me témoignez... Il n'y a que le premier crime qui coûte; après l'avoir commis, on se précipite dans cette horrible carrière... vous le savez.

ANTIGONE.

Je vous haïrai, si vous osez poursuivre. Avant d'être amant, soyez fils : c'est la première et la plus sacrée de toutes les lois. Rappellez-vous, Hémon, que je meurs victime de la volonté paternelle. Le ciel sait si je vous aime; cependant, je refuse votre main, et je ne la refuse que dans la crainte d'irriter les ombres de mes parens. Je choisis la mort, je demande la mort, pour que mon père ne frémisse pas en apprenant un hymen qu'il abhorre. — Soyez donc un fils soumis à un père coupable.

CREON (à Antigone.)

Je préfère sa fureur à votre pitié. — Qu'on l'éloigne de ces lieux; sa seule présence égare mon fils. — A l'heure que j'ai fixée, Eurimédon, conduisez-la hors du palais; qu'elle y trouve la tombe où elle doit mourir.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté ANTIGONE.

HEMON.

Avant l'heure fixée, vous saurez de quoi je suis capable.

CREON (à part.)

Hémon rentrera en lui-même avant cette heure. — (*Haut.*) Je pourrois prévenir vos menaces; mais je veux vous donner la plus grande preuve de mon amour; je veux me fier à vous, à votre grand cœur et à votre vertu passée, que je ne crois pas encore éteinte.

HEMON.

Ce que je ferai sera digne d'elle.

SCÈNE IV.

CRÉON; GARDES.

CREON.

Je le connois ; l'honneur le retiendra plus que tout autre lien..... Sa fureur ne m'inquiète pas.... Cependant, si son amour le portoit à employer la violence !.... Il m'est aisé de faire suivre ses pas et de prévenir toutes ses entreprises. Antigone morte, je saurai appaiser Thésée, imposer au peuple, regagner mon fils ; tout me sera facile. Mais que ferai-je d'Argie ?.... Gardes, amenez Argie.... Sa mort ne m'est point utile ; elle me servira à calmer la colère d'Adraste ; j'ai déjà trop d'ennemis. Je la renverrai à son père : ce don inattendu le remplira de joie, et je n'aurai plus la réputation d'être cruel.

SCÈNE V.

CRÉON, ARGIE.

CREON.

Venez, Argie, écoutez-moi. — Une véritable douleur, un amour vertueux et sacré

vous ont amenée à Thèbes, où vous n'auriez osé seule enfreindre ma défense....

ARGIE.

Tu te trompes.... Moi seule....

CREON.

Vous l'auriez donc enfreinte par piété et non par mépris de mon souverain pouvoir. Vous n'avez pas eu le dessein d'exciter des troubles ; je sais distinguer la piété et l'amour, de l'intérêt qui se pare de ces deux vertus. Je ne suis pas cruel comme vous le pensez ; je le prouve en vous sauvant et en vous rendant votre liberté. Les ombres de la nuit ont couvert votre arrivée, qu'elles cachent aussi votre départ. Retournez à Argos auprès de votre père.

ARGIE.

J'ai donné à Argos le dernier adieu ; les cendres de mon époux sont à Thèbes, c'est à Thèbes que je resterai morte ou vivante.

CRÉON.

Ne desirez-vous pas revoir votre patrie, votre père, votre fils ?

ARGIE.

Je ne peux abandonner la cendre de mon époux.

CRÉON.

Je veux satisfaire à tous vos desirs. Vous avez voulu enlever furtivement son urne ; prenez-la ouvertement, et emportez à Argos ce doux fardeau. Allez, et élevez dans votre patrie un tombeau digne de Polinice.

ARGIE.

Seroit-il vrai ? D'où te vient une si grande clémence ? Pouvez-vous être si différent de ce que vous étiez, et ne pas feindre.

CRÉON.

Vous m'avez vu enflammé de colère ; mais je ne suis pas toujours gouverné par cette passion ; le tems et la raison l'ont calmée.

ARGIE.

Le ciel t'accorde un règne long et fortuné ! Tu es donc devenu plus clément. Que ton peuple et ton fils vont être heureux ! Tu as donc pitié de nos malheurs, et tu cesses enfin de donner le nom de crime à notre piété. Tu nous pardonnes cette entreprise, à laquelle tu nous avois forcées....

CRÉON.

Je vous pardonne.

ARGIE.

Antigone ne sera-t-elle pas sauvée?

CREON.

Ne confondez pas son crime avec le vôtre.

ARGIE.

Qu'entends-je? ô ciel! elle gémit encore dans les fers...

CREON.

Et devez-vous vous inquiéter de son sort? préparez votre départ.

ARGIE.

Que je parte? que je laisse ma sœur en danger? Tu l'espères en vain. Je ne pouvois accepter ton pardon que si elle l'eût partagé. Mais elle est dans les fers; tu lui destines peut-être un sort plus cruel; je veux partager ses fers et son sort.

CREON.

Je suis le maître de Thèbes, et tout le monde m'y obéit. — Vous avez enfreint ma loi; et cependant je vous pardonne; vous avez élevé un bûcher à Polinice, et je vous donne sa cendre. — Que desirez-vous de plus? qu'osez-vous? Est-ce à vous de me demander compte de mes actions?

ARGIE.

Je t'en conjure. Permets que je revoie encore Antigone.

CREON.

Vous voulez peut-être chercher près d'elle un courage que vous n'avez pas. — Vous devez sortir de Thèbes aussitôt que le soleil sera couché ; si vous refusez d'aller librement à Argos, on emploiera la violence pour vous y conduire.

ARGIE.

Ce pardon est plus cruel que mille morts. Pourquoi me refuses-tu la mort à moi seule, toi qui répands sans cesse le sang? Ce n'est point la clémence qui te retient. Je suis moins innocente qu'Antigone, quoique je ne mérite pas ta fureur.

CREON.

Que votre départ soit regardé comme une punition, ou comme une grace ; partez, je le veux. — Gardes, je vous la confie ; ce soir, vous la conduirez à la porte Emoloïde, et delà sur les frontières d'Argos. Si elle s'y refuse, employez la violence... qu'elle retourne cependant à sa prison.

ARGIE.

Ecoutez-moi. Ayez pitié de moi...

CREON.

Sortez.

SCÈNE VI.

CREON.

Dois-je toujours trouver des rebelles, soit que je punisse, soit que je pardonne? — Cependant, tous obéiront.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

ANTIGONE au milieu des GARDES.

ALLONS. Une marche si lente convient-elle à quelqu'un qui touche au moment d'une mort si desirée? Pourriez-vous vous attendrir sur moi?... allons. — O mort! je te vois, et je ne tremble pas. — Je ne plains qu'Argie. Si quelqu'un de vous est instruit de son sort, qu'il me le dise. — Personne ne répond. Malheureuse Argie! je ne plains que toi. Allons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ARGIE.

ARGIE.

Je suis donc chassée de Thèbes. — Il est vrai que je porte avec moi cette urne qui fut l'objet de tous mes desirs; mais je voulois donner le dernier adieu à ma fidelle compagne.

ANTIGONE.

Quelle voix plaintive frappe mes oreilles?

ARGIE.

O ciel! que vois-je?

ANTIGONE.

Argie!

ARGIE.

Ma sœur... que je suis heureuse! Douce rencontre! Mais ô ciel! vos mains sont chargées de fers!

ANTIGONE.

Dites-moi, où vous conduit-on?

ARGIE.

A Argos, près de mon père. Et on emploie la violence...

ANTIGONE.

Je respire...

ARGIE.

Créon me méprise, c'est pour cela qu'il m'accorde la vie. Mais vous...

ANTIGONE.

Gardes, si vous avez une ombre de pitié pour moi, laissez-moi lui parler un moment. — Venez, ma sœur, embrassez-moi. Que ne puis-je vous serrer contre mon sein! Les fers pesans dont je suis chargée m'en empêchent... Ah! serrez-moi contre le vôtre. Mais que vois-je? Que cachez-vous avec tant de soin? une

urne... O ciel! Cendre de mon frère, gage chéri, précieux et funeste, c'est toi. — Que j'approche de mes lèvres cette urne sacrée! — Qu'il me soit permis, avant de mourir, de la baigner de mes larmes!... Je n'espérois pas ce bonheur, ô mon frère!... Voilà mes derniers pleurs, c'étoit à toi que je les devois. — Oh! Argie, Créon vous a fait un don précieux; il n'a pas été cruel pour vous, et vous devez être satisfaite. Ah! retournez sur-le-champ à Argos; portez cette urne à votre père désolé... Vivez, vivez pour votre fils, pour pleurer sur la cendre de votre époux; et au milieu de vos plaintes... prononcez quelquefois... le nom d'Antigone...

ARGIE.

Vous me déchirez le cœur... Ma voix est étouffée par les soupirs... Moi vivre... pendant qu'à la mort...

ANTIGONE.

Je marche à une horrible mort. Le champ où pendant la nuit nous avons élevé un tombeau à Polinice, doit être ma sépulture. Créon veut que j'y sois enterrée vivante.

ARGIE.

Le monstre!

ANTIGONE.

Il choisit la nuit pour mon supplice, parce qu'il craint le peuple. — Ah! retenez vos pleurs. Allez. Laissez-moi. Ainsi la race d'Œdipe va finir en moi. Je ne m'en plains pas. Il falloit que je subisse une mort longue et cruelle pour pouvoir expier tous les crimes de ma famille.

ARGIE.

Ah! je veux partager votre supplice : votre courage redoublera le mien. Peut-être votre douleur sera-t-elle diminuée...

ANTIGONE.

Que dites-vous ? Elle seroit mille fois plus horrible.

ARGIE.

Mourant ensemble, nous pourrons au moins prononcer le nom de Polinice, nous soutenir mutuellement, et pleurer...

ANTIGONE.

Arrêtez... Ne rouvrez pas les plaies de mon cœur... Je fais dans ce moment la dernière épreuve de ma constance. — Désormais...

ARGIE.

Malheureuse que je suis! Je ne puis ni vous sauver, ni mourir avec vous.

ANTIGONE.

Ah ! vivez. Vous n'êtes pas la fille d'Œdipe. Vous ne brûlez pas, comme moi, d'un coupable amour; vous n'aimez pas le fils du meurtrier de votre famille. — Voilà mon crime, et je dois seule l'expier. — Hémon, ah ! je sens à présent tout l'amour que j'ai pour toi : je sens le désespoir où je te laisse. — Je cours à la mort. Adieu, adieu, ma sœur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CRÉON.

CRÉON.

Pourquoi ce retard ? Antigone n'est pas encore partie ! Mais que vois-je ? Argie est avec elle ; qui les a réunies ? qui m'a trahi ?

ANTIGONE.

Tes soldats moins cruels que toi, nous ont accordé un moment. Nous nous sommes rencontrées par hasard ; ne vous irritez pas Créon ; je cours à la mort... Vous vous êtes montré juste, en conservant les jours d'Argie.

ARGIE.

Créon, laisse-moi avec elle...

ANTIGONE.

Ah! fuyez, Argie, avant que la pitié ne s'éteigne en lui.

CREON.

Qu'on conduise Argie dans les états de son père.

ARGIE.

Ah! cruel! nous séparer...

ANTIGONE.

Donnez-moi le dernier embrassement.

CRÉON.

Qu'on les sépare, qu'on les entraîne. Obéissez, je le veux. Allez.

ARGIE.

O ciel! je ne vous verrai plus...

ANTIGONE.

Pour toujours... adieu. (Argie sort.)

CREON.

Qu'Antigone sorte de ce côté... Mais non, reconduisez-la dans son appartement. Ecoutez-moi, Ipsée.

(Il lui parle bas, Ipsée sort.)

SCÈNE IV.

CREON.

J'enlève ainsi tout prétexte aux mécontens.

J'ai eu raison, je ne devois leur céder que de cette manière. . . . J'ai pourvu à tout en même-tems. Les murmures du peuple naissent ordinairement de son impatience du frein; mais souvent il les couvre du voile de la pitié. Vraie ou feinte, cette pitié du peuple est toujours à craindre... Sur-tout lorsqu'un fils en est l'instigateur. Ceux qui règnent croient en vain ou feignent de croire que la puissance des rois est illimitée. Il sont obligés de céder à leurs sujets; et sur le trône, ils craignent ceux qu'ils font craindre. — Mais un prince sage ne se laisse point prévenir. D'un coup, il accable l'idole du peuple; et en même-tems, il dompte cette force qui seroit indomptable, si le peuple la connoissoit. — Quel bruit entends-je? Je vois briller les armes. Que vois-je? Hémon armé; contre moi! il vient à tems.

SCÈNE V.

CRÉON, HÉMON, SUITE D'HÉMON.

CREON.

Que faites-vous, mon fils?

HEMON.

Je ne suis point votre fils; je n'ai point de

père ; je viens détruire les lois d'un tyran. Ne craignez cependant pas pour vous, je ne viens pas pour punir vos crimes, je m'en remets aux dieux. Je n'ai tiré l'épée que pour épargner à Thèbes de nouveaux forfaits.

CREON.

Vous êtes armé contre votre père, contre votre roi ! — C'est un moyen nouveau pour épargner des crimes, que d'exciter le peuple à la révolte. — Fils aveugle et ingrat ! ton père te chérit encore malgré lui. Mais, dis-moi, que veux-tu ? est-ce mon sceptre ?

HEMON.

Régnez, prolongez vos jours. Je ne veux point de votre sceptre ; mais je demande, je veux mon amante, et je saurai l'enlever de vos mains. Je vous forcerai à me rendre Antigone et Argie.

CREON.

Que dis-tu ? — Audace folle et coupable ! Tu oses prendre les armes, perfide ! et contre ton père, pour rompre des liens qui sont déjà rompus... Argie retourne libre à Argos. Je la rends à son père. Tu vois bien que ce n'est pas la crainte qui m'y a forcé.

HÉMON.

Et quel est le sort d'Antigone ?

CRÉON.

Elle est sortie aussi de son affreuse prison.

HEMON.

Où est-elle? Je veux la voir.

CRÉON.

C'est là ce que tu desires?

HÉMON.

C'est là ce que je demande, et je ne demande que cela. Dans ce palais, quoi qu'il ne soit pas le mien, je veux et je peux donner la loi pendant quelque tems. Allons soldats, allons; qu'Antigone, que Thèbes doit chérir, soit arrachée des mains d'un roi cruel.

CREON.

Tes guerriers sont inutiles; il suffit de toi seul. Qui oseroit te disputer le passage? Entre, délivre ton amante. Moi, ton père, soumis et humilié, j'attendrai avec tes soldats que tu sortes triomphant.

HEMON.

Vous feignez peut-être; moi je parle avec franchise. Voyez si je peux suffire à une si grande entreprise.

CREON.

Va; tu ne suffis pas pour épouvanter Créon.

(Le fond du théâtre s'ouvre, et on voit le corps d'Antigone.)

HEMON.

Que vois-je? ô ciel! Antigone assassinée! Tyran cruel... tu me portes un tel coup!

CREON.

C'est ainsi que j'abaisse l'orgueil; c'est ainsi que je fais observer mes lois; c'est ainsi que je ramène un fils.

HEMON.

Me ramener, ah! oui, je suis votre fils! J'en frémis d'horreur... Ce fer... contre vous... Je meurs.

(Il veut immoler son père, mais il tourne son épée contre lui.)

CREON.

Arrête, mon fils, que fais-tu?

HEMON.

Vous avez de moi une pitié tardive. — Cruel, portez-la ailleurs... Laissez-moi. Ne troublez point ma mort. Je vous rends votre sang; il valoit mieux ne me le pas donner.

CREON.

Mon fils, j'en atteste le ciel, je n'ai jamais cru qu'un amour insensé t'auroit fait contre toi-même...

HEMON.

Laissez-moi. Ne me faites pas finir mes

jours dans d'horribles imprécations... Je fus votre fils, vous ne fûtes jamais mon père.

CREON.

Mon fils...

HEMON.

Je vous laisse à votre douleur et à vos remords. Amis, rendez-moi un dernier service... Portez mon corps mourant près de celui d'Antigone.... c'est-là que je veux rendre mon dernier soupir.

CREON.

Mon fils! faut-il t'abandonner? Faut-il être pour jamais privé de toi?

HEMON.

Créon... plongez-moi encore un fer dans le sein, ou laissez-moi porter près d'Antigone et mourir à ses côtés.

(Il meurt près d'Antigone.)

CREON.

O mon fils! ô coup inattendu! Céleste justice! je te reconnois, et je tremble.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN D'ANTIGONE.

L'auteur se félicite du succès que cette tragédie a obtenu à Rome, où elle fut représentée en 1782. Il attribue ce succès au parti qu'il a su tirer d'un sujet qui, par lui-même, sembloit offrir peu de ressources au poëte. Cependant, on ne peut se dissimuler qu'indépendamment des couleurs locales très-favorables au poëme tragique, cette fable ne présente encore beaucoup d'intérêt. En effet, quand on n'y trouveroit qu'un jeune homme révolté contre son père pour sauver une amante adorée ; quand on n'auroit à peindre que le caractère de l'héroïne qui ordonne à son amant de respecter le tyran dont elle est victime, et les combats douloureux qui s'élèvent dans le cœur d'un fils jusqu'alors soumis et vertueux, mais poussé à bout par la cruauté de son père, on auroit, je n'en doute point, des matériaux suffisans pour composer un bel ensemble tragique.

Alfieri, ayant puisé une grande partie de ses combinaisons dans la *Thébaïde*, a cru devoir substituer au personnage d'Ismène, sœur d'Antigone, employé par Sophocle, celui d'Argie, femme de Polinice. Le caractère d'une veuve qui regrette son époux, et qui, sans être exposée aux mêmes dangers qu'Antigone, partage avec elle les soins qu'elle donne aux restes de Polinice, ne me semble pas aussi théâtral que celui d'Ismène, moins impétueuse qu'Antigone, mais plus

tendre et presque aussi courageuse. On n'a peut-être pas assez fait attention à l'art profond que Sophocle a employé dans la composition de son Antigone. Presqu'aucun de ceux qui ont traité le même sujet, n'ont profité de ses combinaisons; et je crois que c'est une des principales causes du peu de succès qu'ils ont obtenu. Une courte analyse de cette tragédie fera mieux sentir les motifs de mon opinion sur le rôle d'Argie, et même sur toute la tragédie d'Alfieri.

Antigone et Ismène ouvrent la scène; Antigone veut donner la sépulture à Polinice, malgré la défense de Créon : Ismène, douce et timide, tremble pour sa sœur, et s'oppose à ce projet. Antigone persiste; Ismène la quitte en la plaignant; Créon arrive avec un chœur de vieillards, il fait l'éloge d'Etéocle, maudit Polinice, et prononce la peine de mort contre ceux qui oseroient lui donner la sépulture. On vient lui annoncer que le corps de Polinice est enlevé; il veut punir les soldats à qui la garde en étoit confiée. Antigone est découverte; Créon est prêt à la condamner. Ismène accourt, et dit que c'est elle qui a enlevé le corps de son frère; dispute de générosité entre les deux sœurs : incertitude de Créon; il ne persiste pas moins dans le projet de faire périr Antigone. Hémon, promis à Antigone, vient solliciter la grace de son amante. Tirésias s'unit à lui, et prédit les plus grands malheurs à Créon, s il fait périr Antigone. Créon est ébranlé; il ordonne d'aller tirer la princesse du tombeau où elle a été enterrée vivante. Mais bientôt un messager annonce qu Antigone s'est donné la mort en entrant dans le tombeau, et qu'Hémon s'est tué près

d'elle. La punition de Créon commence; pour combler ses malheurs, on lui apprend qu'Euridice, sa femme, n'a pu survivre à son fils.

Ce canevas dépouillé de tous les ornemens accessoires, me semble suffire pour prouver que la fable de Sophocle est au-dessus de celle imaginée par Alfieri. Le poëte moderne a donné peut-être plus de suite à ses idées; ses caractères peuvent être tracés avec plus de précision; son action peut marcher avec plus de rapidité; mais il est hors de doute que pour la conception première de sa pièce, il n'a pas lutté contre le poëte grec avec autant d'avantage qu'il s'en flatte. J'ai cru inutile de parler de quelques tragédies d'Antigone, représentées à diverses époques sur le théâtre français, mais qui, à l'exception de celle de Rotrou, où l'on trouve de belles scènes, n'ont mérité aucun succès.

MÉROPE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

POLIFONTE.
MÉROPE.
ÉGISTE.
POLIDORE.
SOLDATS.
PEUPLE.

(La scène est dans le palais de Messène.)

MÉROPE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

MEROPE.

PEUX-TU vivre encore, Mérope? tu as peut-être cessé d'être mère. — A quoi m'a servi de fatiguer pendant trois lustres ce palais de mes gémissemens? ne suis-je pas sujette de cet infâme Polifonte à qui je commandois autrefois? d'un monstre qui a égorgé, à mes yeux, mon époux et mes deux fils... un seul gage de mon malheureux hymen me restoit; je le destinois à venger ses parens, et à chasser l'usurpateur du trône; il étoit mon seul espoir; c'étoit pour lui seul que je supportois la vie.— O mon fils! est-ce donc inutilement que j'ai détourné le fer suspendu sur ton sein? Jeune homme imprudent!... Depuis un an, il a

quitté l'asile secret qu'il avoit trouvé auprès de Polidore... Cet infortuné vieillard qui lui servitde père, a quitté l'Elide depuis le même tems, et a cherché mon fils dans toute la Grèce; je n'ai plus entendu parler ni de l'un, ni de l'autre. Doute horrible !... je dois, pour comble de maux, renfermer ma douleur.... Il n'y a pas, dans Messène, un seul homme avec qui je puisse pleurer. Retournons à la tombe de Cresfonte, où je peux au moins répandre des larmes secrètes... Pardonne, ô mon époux ! si je ne t'ai pas encore suivi chez les morts; j'ai vécu, jusqu'à présent, pour ton fils; s'il n'est plus... Qui s'approche? Polifonte... fuyons.

SCÈNE II.

MÉROPE, POLIFONTE.

POLIFONTE.

Arrêtez. Pourquoi me fuir? j'ai des choses importantes à vous dire.

MEROPE.

Je ne veux rien entendre de vous.

POLIFONTE.

Il est donc vrai, Mérope, que ni le tems, ni

la raison, ni mes prières n'ont pu parvenir à calmer la haine que vous nourrissez contre moi. Dites-moi pourquoi votre désespoir qui paroissoit s'appaiser, s'est-il ranimé avec plus de force, depuis un an? Pourquoi êtes-vous ennemie de vous-même? vous m'abhorrez; et vous vous indignez plus de ma grandeur, que de mon crime. — Je vous le jure, j'ai voulu enlever le trône à votre époux, jamais la vie. Mais étoit-il possible de contenir la furie des soldats vainqueurs? Mes guerriers enivrés de sang, l'ont poursuivi jusqu'au fond de ce palais; et je n'ai pu l'arracher de leurs mains. — Né comme lui du noble sang des Héraclides, je ne pouvois lui céder le trône que le sort lui avoit donné. — Mais la juste douleur d'une mère et d'une épouse, ne veut entendre aucune raison, et ne veut reconnoître aucun droit, quelque bien fondé qu'il soit. — Je desirerois savoir seulement pourquoi votre haine a pris une nouvelle force. Ne me voyez-vous pas sans cesse chercher tous les moyens pour adoucir votre sort? Tout ce qui peut tempérer l'horreur d'un crime qu'on ne doit imputer qu'aux hasards de la guerre, ne me suis-je pas empressé de l'employer?

MEROPE.

Voulez-vous que je sois reconnoissante de ce que vous ne m'avez enlevé que mon trône, mon époux, et mes enfans...

POLIFONTE.

Vos enfans ! il vous en reste un...

MEROPE.

Rien n'est plus faux. Oh! que cela ne peut-il être vrai ?... j'ai tout perdu, j'ai vu égorger ce foible enfant... Ah ! cruel ! vous trouvez peut-être du plaisir à m'entendre raconter cet horrible malheur. Dans cette affreuse nuit où vos satellites armés et sanglans parcouroient ce palais, au milieu des gémissemens, des cris et des menaces, tous mes enfans, leur père, nos amis les plus fidèles, ne furent-ils pas immolés en même-tems? Barbare, dans le seul dessein d'irriter ma douleur, vous me dites que cet enfant égorgé avec les autres, et devenu la proie des flammes, est encore vivant. Cœur féroce ! vous regrettez de n'avoir pu repaître vos regards cruels du corps sanglant de mon fils. Vous avez vu les autres; votre main coupable les a touchés... Scélérat !

POLIFONTE.

Si je crois que votre fils vit encore, c'est que je le desire. Après avoir calmé cette fougue ardente que la victoire inspire, je me suis attendri sur le sort de vos enfans. N'ayant ni épouse, ni postérité, j'aurois pu, avec le tems, devenir leur père, comme j'aurois été leur roi. Vous le voyez vous-même : quel appui ai-je désormais dans ma vieillesse ? que sert un royaume à celui qui n'a point d'héritiers ?... Cependant, puisque vous assurez que votre fils est mort, je le crois. Au moins, si je ne puis vous rendre vos enfans, je puis vous rendre un époux et le trône...

MEROPE.

Qu'entends-je ? de qui me parlez-vous ?

POLIFONTE.

Je parle de moi.

MEROPE.

Outrage horrible et inattendu ! lâche, osez-vous offrir à une mère, une main dégoûtante du sang de ses enfans ? osez-vous élever vos regards jusqu'au lit de votre maître que vous avez assassiné ? Vous deviez plutôt me présenter le fer, instrument de vos crimes... je

ne le crains pas, frappez. Mais cruel, vous savez bien qu'il n'y a pas de plus grand supplice pour moi que votre présence ; c'est pour cela que vous vous offrez sans cesse à mes regards ; c'est pour cela que vous osez me faire de pareilles propositions.

POLIFONTE.

Ce courroux d'une mère affligée est bien juste. Exhalez en ce moment toute la haine que vous avez pour moi. — Mais quel est le sens de vos paroles ? Votre douleur est-elle éternelle ? n'écouterez-vous plus la voix de la raison ? — Dites-moi, ne supportez-vous pas la vie ? Déjà depuis trois lustres, vous vivez dans les pleurs et dans des souffrances cruelles ; vous dites qu'on vous a enlevé ce que vous aviez de plus cher ; vous ne craignez rien dans le monde, vous n'aimez rien, vous n'espérez rien. — Et cependant vous continuez de vivre. — Vous avez donc un soulagement à vos peines ; vous croyez donc que le bonheur peut renaître pour vous ; vous n'avez donc pas chassé toute espérance ?

MEROPE.

Moi !

POLIFONTE.

Oui, vous. Rentrez en vous-même, vous

verrez que vous pourriez couler une vie moins triste en remontant sur le trône...

MÉROPE.

Je le vois bien. Jamais vous ne fûtes père. Vous avez toujours été un tyran; et vous n'avez pensé qu'à régner. Mes fils, mon époux, étoient pour moi au-dessus de tous les trônes... je vous abhorre.

POLIFONTE.

Écoutez-moi, Mérope. — Je dois associer une épouse à mon sort. La tranquillité est rétablie, et Messène m'obéit; mais je sais que la mémoire de Cresfonte vit encore dans les cœurs: le peuple desire toujours pour maître celui qu'il n'a plus. Peut-être aussi Cresfonte s'est-il montré juste, doux et humain, pendant le peu d'années qu'il a régné...

MÉROPE.

C'étoient-là ses vertus. Sur-tout il n'avoit pas le talent de feindre, comme tant d'autres...

POLIFONTE.

Ai-je besoin avec vous de descendre à l'artifice? Ai-je besoin de vous dire que j'ai de l'amour pour vous? vous ne le croiriez pas. — Ecoutez-moi. J'espère vous satisfaire

autant que le peut un homme pour qui vous avez tant de haine. Le danger a cessé de me menacer, et ma sévérité a cessé avec lui : voilà la situation on je suis. La vôtre est une vie obscure que vous perdez dans des larmes inutiles. Vos amis, si jamais vous en avez eu, sont loin de vous, ou la terreur les force au silence. Vous êtes dans la plus étroite captivité, et c'est vous qui m'avez forcé à vous l'imposer ; mais d'un seul mot, vous pouvez tout changer. Je croirois vous faire un outrage inutile, cruel, ou, si vous le voulez, dangereux pour moi, si j'offrois à une autre femme le trône de Messène qui vous a appartenu. C'est l'unique moyen que je puis employer sans bassesse pour effacer mon crime. On m'a vu jusqu'à présent me signaler par mes exploits guerriers ; les Messéniens, sous ma conduite, ont porté la terreur parmi leurs ennemis ; maintenant je veux exercer toutes les vertus d'un roi. Vous, cependant, cédez à la nécessité ; il en doit peu coûter au vaincu, quand le vainqueur s'y soumet. Vous avez eu à Messène une horrible existence, vous ne pouvez en avoir une plus affreuse. Je peux tout faire pour vous. Vous, en récompense, vous pouvez, je vous l'avoue, en me pardonnant,

rendre mon joug plus agréable aux Messéniens.

MEROPE.

Vous faire aimer des hommes vertueux? Qui le pourroit? Pouvez-vous inspirer ce sentiment à autrui, quand vous vous détestez vous-même? Vous le savez trop, combien votre joug est abhorré; c'est la seule joie qui me reste dans mes douleurs. Si je voulois me rendre à jamais méprisable et vile aux yeux des Messéniens, du monde, et ce qui est plus horrible aux miens, je vous donnerois ma main. — Puisque vous croyez que ma souffrance est supportable, parce que je vis encore, j'espère que ma mort vous tirera bientôt d'erreur.

SCÈNE III.

POLIFONTE.

Vous vous cachez en vain; vous êtes mère: et le jour viendra où vous trahirez vous-même le secret de votre cœur. — Ah! oui, le fils de Mérope respire. Quel autre lien pourra l'enchaîner à la vie? Cependant je dois feindre que je crois à sa mort. Par cette confiance, je pourrai abuser une mère, pendant que je veillerai

toujours attentivement... Mais à quoi m'a-t-il servi de veiller?... Je n'ai encore pu intercepter un seul message; je n'ai pu découvrir si ce fils a un asile; si cet asile est éloigné, s'il est près d'ici. Je n'ai pu me fixer à aucun projet. — Cependant j'ai vu pendant plusieurs années, Mérope, sinon tranquille, du moins ensevelie dans une muette douleur qui semblait annoncer en elle l'espoir d'une grande vengeance. Depuis un an, au contraire, elle ne met plus de frein à ses emportemens; je vois couler de ses yeux des torrens de larmes qu'elle veut en vain retenir... Son fils seroit-il mort?.... le souvenir du père vit encore dans tous les cœurs; je ne peux autrement l'étouffer qu'en replaçant Mérope sur le trône. — Qu'il est difficile de conserver la couronne, quand on l'a usurpée!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

POLIFONTE, GARDES.

POLIFONTE.

SOLDATS, que le coupable entre seul.

SCÈNE II.

POLIFONTE, EGISTE.

POLIFONTE.

Viens, approche. Si jeune encore, tu as les mains teintes de sang.

EGISTE.

Il est trop vrai. Je suis souillé de sang, et peut-être de sang innocent. Mais admirez ma destinée ! je suis innocent aussi.

POLIFONTE.

Quel est ton pays ?

EGISTE.

L'Élide.

POLIFONTE.

Ton nom?

EGISTE.

Egiste.

POLIFONTE.

Ton père?

EGISTE.

Obscur, mais libre.

POLIFONTE.

Quel étoit le but de ton voyage?

EGISTE.

Le desir de voir des choses nouvelles.

POLIFONTE.

Dis-moi clairement, et sur-tout avec vérité, comment tu as pu te porter à un si grand excès? Quoique ton crime soit affreux, si tu parles avec franchise, tu peux espérer ton pardon.

EGISTE.

Je ne saurois point parler autrement. Libre dès ma naissance, je n'ai pas fait l'apprentissage du mensonge. — Poussé par mon imprudence, je me suis échappé en secret de la maison de mon père. J'ai déjà parcouru plusieurs cités, et aujourd'hui je me suis trouvé près de ces lieux. J'étois dans un sentier étroit qui

borde la Pamise ; je marchois impatient d'arriver dans cette ville qui de loin paroît si belle, et où l'on voit tant de tours superbes et de palais magnifiques. Soudain je vois un homme qui vient à moi à pas précipités. Il paroissoit fuir, il étoit jeune, son visage respiroit le dédain et l'arrogance. De loin il me fait signe de lui céder le passage. Le sentier étoit si étroit qu'à peine un homme pouvoit y marcher ; d'un côté il étoit bordé par le fleuve, de l'autre par des buissons hérissés d'épines ; enfin il m'étoit presque impossible de me détourner. L'insolence de ce jeune homme me déplut, à moi, né libre, habitué à ne me soumettre qu'aux lois, et à ne céder qu'aux vieillards ; je poursuis donc mon chemin. Lui, d'une voix terrible, me crie : Retire-toi... A ce moment, le courroux m'enflamme, et je réponds par le même cri. Nous nous joignons ; mon adversaire tire un poignard ; moi, je n'en avois point, mais j'avois du cœur. Je l'attends de pied ferme ; il se jette sur moi. Je le serre dans mes bras nerveux, et je le renverse en moins de tems que je n'en mets à vous le raconter. Il se débat en vain ; lui mettant les genoux sur la poitrine, je le fixe contre terre. Je tiens fortement sa main droite, il cherche à la dégager,

mais elle reste immobile dans les miennes. Enfin se voyant moins fort, il feint de me céder. Je le crois, je le laisse se relever; aussitôt le traître me porte le coup que vous voyez; mes habits le parent en partie, et le poignard glisse. Ma douleur étoit légère, mais j'étois enflammé de courroux. Hors de moi, je lui arrache le fatal poignard... et il tombe baigné dans son sang.

POLIFONTE.

Si tu dis la vérité, tu as un grand courage.

EGISTE.

A peine le coup fut-il porté que je m'en repentis. N'étant point habitué au sang, je frémis de crainte, et je fus glacé d'horreur. Je ne savois ce que je devois faire. D'abord je jettai le poignard dans le fleuve, et en même-tems il me vint dans l'idée d'y lancer aussi le malheureux que j'avois tué. Il me parut que je pourrois ainsi détruire tous les indices de ce meurtre. J'exécutai ce projet. Vous voyez si j'étois familiarisé avec le crime. Encore tout couvert de sang, j'arrivai dans la ville, sans savoir où j'allois. Là, sans chercher à fuir, je fus arrêté par vos soldats, et je fus ensuite

conduit dans ces lieux. — Je ne vous ai rien caché, je vous le jure.

POLIFONTE.

Ton récit me paroît conforme à la vérité. Ton malheur m'intéresse, mais la justice demande que tu sois puni. Je ne veux point te faire un crime de l'imprudence que tu as eue d'avoir jeté dans les flots le corps d'un homme qui respiroit peut-être encore; mais tu vois bien toi-même que par-là, tu as aggravé ton premier crime. Si l'homme dont tu parles eût été un de ces séditieux dont un si grand nombre erre autour de ces lieux, et qui cherchent à exciter les guerres civiles, sa mort ne t'auroit point été reprochée. Peut-être pour t'absoudre, suffiroit-il de savoir le nom de celui que tu as tué.

EGISTE.

Malheureux que je suis! Si le destin veut que je sois ici victime d'une erreur involontaire, que puis-je dire? ô roi! je suis prêt à souffrir la punition que vous voudrez m'imposer. Il m'en coûte, j'en conviens; mais il m'en coûteroit beaucoup plus si j'étois coupable. L'innocence toute nue vous parle par ma bouche; je n'ai point d'aïeux; je n'ai point

de richesses; je ressemble à un criminel... et je le suis; oui je le suis d'avoir désobéi à mes parens, de les avoir abandonnés, de les avoir plongés dans des inquiétudes mortelles, et d'avoir peut-être hâté leur mort. — Ah ! si mon père respire, lui qui prit tant de soins pour me former à la vertu, lui qui me donnoit de si bons exemples; que dira-t-il quand il apprendra que j'ai subi, à Messène, le supplice d'un meurtrier? Ah ! cette seule pensée est plus cruelle que la mort.

POLIFONTE.

Ecoute-moi. Convaincu d'avoir répandu le sang, tu devrois sur-le-champ l'expier par le tien; tu le sais. Mais ta défense simple et sincère, me décide à l'indulgence. Je veux suspendre ta punition jusqu'à ce que j'aie pu recueillir de nouveaux indices sur toi et sur celui que tu as tué...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MEROPE.

POLIFONTE.

Mérope!... pourquoi venez-vous dans ces lieux? quelle cause vous amène?

MEROPE.

La nouvelle que je viens d'apprendre. Est-il vrai qu'un homme a été tué près d'ici, et que son meurtrier a jeté son corps dans les eaux?

POLIFONTE.

Il est trop vrai; voilà le meurtrier.

MEROPE.

Que vois-je?... celui-ci? Quelle étrange ressemblance?

POLIFONTE.

Vous savez combien je m'occupe de la tranquillité de mon royaume: cependant, si vous regardez et si vous entendez ce meurtrier, vous le croirez presqu'innocent.

MEROPE.

Il est vrai. Je ne lui trouve pas la physionomie d'un scélérat; il a une figure noble... Mais, ô ciel! il est encore teint de sang...

EGISTE.

Je ne cherche point à le nier; ce sang me condamne assez. Mais si j'avois été habitué à le verser, j'aurois bien su en effacer les traces. L'eau du fleuve et un visage ferme auroient

caché mon crime dans des ténèbres éternelles. Croyez-moi, le remords qui me dévore, est pour moi une plus grande punition que celle que le roi me destine. Cependant, que pouvois-je faire dans cette situation? Seul, étranger, inconnu, je ne portois point des armes homicides; pour ma propre défense, je fus obligé d'arracher un fer des mains de ce jeune homme, et de les employer contre lui...

MEROPE.

Celui que vous avez tué étoit un jeune homme?

EGISTE.

Il avoit mon âge.

MEROPE.

Qu'entends-je?

POLIFONTE.

Si j'en crois celui-ci, il paroît que celui qu'il a tué, n'avoit point de bonnes intentions. Il fuyoit par un sentier écarté...

EGISTE.

Je me rappelle encore qu'il cachoit son visage dans son manteau.

MEROPE.

Il se cachoit?... il fuyoit?... Mais vous, ne le connoissiez-vous pas?

EGISTE.

Je suis entièrement étranger à ces climats; et lui, (je l'ai toujours devant les yeux) il m'a semblé, et je suis presque sûr qu'il est aussi un étranger : ses habits du moins annonçoient qu'il étoit plutôt de l'Elide que de Messène.

MEROPE.

O ciel ! de l'Elide...

EGISTE.

Oui. Et je suis aussi de l'Elide.

MEROPE.

Vous êtes...

POLIFONTE.

Quels sont vos désirs ? Pourquoi êtes-vous inquiète ?

MEROPE.

Que dites-vous ? moi, inquiète ?...

POLIFONTE.

Il me le paroît. — Dans cet évènement, je ne vois qu'un étranger obscur qui en a tué un autre.

MEROPE.

Qui sait quel il est ?... Il est vrai... je ne devrois pas m'occuper de cela.

POLIFONTE.

Pour moi, si ce n'étoit mon devoir, je ne m'arrêterois pas certainement à entendre le récit de ce crime. Vous qui n'y avez aucun intérêt, vous m'étonnez beaucoup en vous en occupant. Quel est donc le sujet de votre inquiétude ?

MEROPE.

C'est une simple curiosité. — Cependant, je ne puis croire que ce soit par hasard et sans nul dessein, que le corps de celui qui a été tué, ait été soustrait à tous les yeux. Je ne sais... mais vous êtes si indulgent avec le meurtrier... lui-même paroît si tranquille...

EGISTE.

La crainte seule me porta à jeter ce corps dans le fleuve ; si je suis tranquille, c'est que ma conscience ne me reproche rien. J'étois affligé beaucoup plus que vous ne pensez, mais je le suis encore plus en vous voyant dans la douleur, dans l'incertitude, et tremblante sur celui que j'ai tué.

MEROPE.

Moi, dans l'incertitude !.... moi trem-

blante... je ne le suis pas. Mais les infortunés ont toujours pitié des malheurs des autres.

EGISTE.

Vous avez donc pitié de moi. Je suis beaucoup plus malheureux que celui qui est tombé sous mes coups; et je le mérite beaucoup moins. Ce fut un téméraire qui, sans motif, voulut me tuer. Que me sert de l'avoir vaincu, si je dois perdre la vie d'une manière plus cruelle? Si on doit me la laisser, quelle peine peut égaler la honte que j'éprouve?

MEROPE.

Vous cachez un cœur élevé dans un état obscur. Vous me forcez presque à l'avouer... Cependant, si on connoissoit celui que vous avez tué... si son nom seulement...

POLIFONTE.

Je m'apperçois que ce n'est que d'aujourd'hui que vous avez le desir d'entendre un récit de cette sorte... je vois que ma présence vous empêche de parler librement; je ne sais pourquoi...

MEROPE.

Vous m'empêchez de parler... Que dites-vous? je vous laisse avec lui.

POLIFONTE.

Non. Comme vous pouvez tirer de lui de nouvelles lumières, en l'interrogeant encore, c'est moi qui me retire. Vous savez combien je desire, et combien je saisis l'occasion de vous laisser la maîtresse de toutes vos volontés; vous devez donc l'être dans une occasion si peu importante. Cet homme est en votre pouvoir; disposez de lui à votre gré. Que ce soit pour moi la première preuve que vous ne rejettez pas tous mes dons.

MEROPE.

Et quoi?

POLIFONTE.

Je vous en fais la prière. Faites, en réglant son sort, le premier acte de votre autorité.

SCÈNE IV.

MEROPE, EGISTE.

EGISTE.

Me témoignerez-vous moins de pitié que lui? Ma jeunesse ne vous parle-t-elle pas pour moi? Ne lisez-vous pas sur mon visage que mon cœur est pur? Ne concevez-vous pas

l'affreux désespoir dans lequel mes parens... O ciel ! n'avez-vous pas été mère? La mienne...

MEROPE.

Ah ! oui, je fus mère... je le fus... Maintenant qui sait ? — Votre mère respire donc ?... Votre père est-il de l'Elide ?

EGISTE.

Il est de Messène...

MEROPE.

De Messène ! Qu'entends-je ?

EGISTE.

Oui ; dans mon enfance, je le lui ai entendu dire.

MEROPE.

Ne s'appeleroit-il pas Polidore ?

EGISTE.

Cephise est son nom.

MEROPE.

Son âge ?

EGISTE.

Il est dans la vieillesse.

MEROPE.

O ciel ! — Mais cependant le nom. — Quel rang votre père avoit-il dans Messène ? le savez-vous ? Etoit-il noble ?

EGISTE.

Non: Maître de quelques champs, il se plaisoit à les cultiver de ses propres mains; il vivoit libre et heureux, content de son sort, avec sa femme et ses enfans.

MEROPE.

Pourquoi a-t-il quitté une vie si douce? pourquoi a-t-il changé de pays?

EGISTE.

Il m'a souvent raconté que les guerres intestines qui déchiroient Messène, l'avoient forcé à fuir; que des ennemis puissans le poursuivoient. Le sang couloit de toutes parts dans ces lieux; et lui, craignant pour ses enfans.... Oh! combien de fois je l'ai vu pleurer, en me fesant ces récits.

MEROPE.

Vous êtes donc né à Messène? Votre père a donc fui dans l'Elide avec vous?

EGISTE.

Non. Il emmena avec lui mes autres frères, qui lui furent tous enlevés par une mort cruelle. Moi, je reçus le jour en Elide; je fus son dernier enfant. — Malheureux père! je te

reste le dernier, si cependant je te reste! — Dans mes plus tendres années, j'avois déjà un brûlant desir de voir Messène; je la regardois comme mon berceau, puisque mon père y avoit pris naissance.

MEROPE.

O ciel! que dites-vous? — Ce jeune homme est du même âge.... Sa contenance, sa figure. — Cependant, il me paroît que ce n'est pas lui. — Celui que vous avez tué étoit de l'Elide, vous l'avez dit.

EGISTE.

Il me l'a paru.

MEROPE.

Il se cachoit?

EGISTE.

Oui.

MEROPE.

Son cœur?...

EGISTE.

Etoit plein de courage.

MEROPE.

Ses habits?

EGISTE.

Abjects.

MEROPE.

Il étoit fugitif.

EGISTE.

Il fuyoit comme s'il eût été poursuivi. Il est venu à moi plein de soupçons.

MEROPE.

Barbare ! et vous l'avez tué ?

EGISTE.

Il vouloit me faire périr.

MEROPE.

Ne vous a-t-il rien dit en mourant?

EGISTE.

Je suis resté un peu de tems auprès de lui en pleurant... Il étoit dans les angoisses de la mort.

MEROPE.

Ah ! malheureux !

EGISTE.

Je m'en souviens maintenant... Oui... Il avoit déposé toute sa fureur ; d'une voix plaintive, et en sanglottant, il demandoit sa mère.

MEROPE.

Sa mère ! Et vous, traître, vous l'avez tué ! Vous avez jeté son corps dans les eaux.... O ciel ! il est perdu.

EGISTE.

Malheureux! qu'ai-je fait? Mon crime vous offense-t-il en quelque manière? — Vous avez l'autorité royale, disposez de moi, et tirez-en une grande vengeance. — O ciel! comment ai-je pu vous offenser, Mérope, vous pour qui j'ai eu toujours tant de respect et tant d'amour? — Mon père m'avoit appris vos malheurs, et souvent je les ai pleurés avec lui; je n'étois attiré dans ces lieux que par le desir de vous voir. Souvent avec mon père, j'ai élevé pour vous mes vœux au ciel. Souvent avec cette main, qui alors étoit innocente, j'ai brûlé pour vous de l'encens aux pieds de mes simples dieux domestiques; et je vous ai offensée! Ah! punissez-moi, je le mérite, je le demande, je le veux. — Mais comment mon adversaire pouvoit-il vous intéresser, lui qui unissoit la cruauté à la bassesse de la naissance? — Peut-être aussi il n'étoit pas tel qu'il m'a paru; il avoit peut-être de justes raisons pour être furieux. — Que dis-je? Si vous le plaignez, il est innocent; c'est moi seul qui suis coupable. Exercez sur moi votre vengeance.

MEROPE.

Quel langage! quels gémissemens! Quoi!

malgré moi, il me force à pleurer avec lui. — Votre père vous parloit-il de moi ?

EGISTE.

Oh! combien de fois ne m'a-t-il pas parlé de vous, de votre époux assassiné, de vos malheureux enfans !

MEROPE.

Ciel ! de mes enfans !

EGISTE.

Oui, de vos trois enfans tous immolés par un cruel tyran. Je frémissois encore tout-à-l'heure en sa présence. Votre rigueur me seroit plus agréable que sa pitié.

MEROPE.

Ses discours m'entraînent malgré moi. Si mon ame penche vers la pitié, aussitôt un doute horrible me ramène à la fureur; si je fais taire cette pitié, je le vois, je l'entends, et je ne puis retenir mes larmes.

EGISTE.

Quel est ce combat qui s'élève dans votre cœur? Vous parlez seule. Avez-vous pitié de moi? Pourquoi n'écoutez-vous pas ce sentiment ?

MEROPE.

Que dois-je faire, malheureuse? Jeune homme, je ne puis ni vous condamner, ni vous absoudre. Demeurez cependant dans ce palais; je vous reverrai bientôt. Rappelez-vous bien les moindres circonstances de votre vie: souvenez-vous de tout ce que vous avez pu remarquer dans celui que vous avez tué. Rappelez-vous aussi toutes les paroles de votre père. — Mais êtes-vous bien sûr que ce vieillard n'ait jamais changé de nom? Parlez.

EGISTE.

J'en suis sûr. Dès mon enfance, j'ai été instruit à l'appeler Céphise. Lorsqu'il m'a dit qu'il étoit fugitif de Messène, et qu'il m'a imposé la loi de le cacher à tout le monde, il m'auroit dit son vrai nom s'il en avoit eu un autre: il étoit bien sûr que je l'aurois tu au péril de ma vie. Je vous ai dit qu'il étoit de Messène: mais pouvois-je rien vous cacher?

MEROPE.

Il me suffit à ce moment. — Je vais me retirer dans mon appartement pour me livrer à la douleur que j'ai trop long-tems retenue. — Je vous donne ce palais pour prison. Je vous entendrai de nouveau. Vous me répéterez tout

ce que vous m'avez dit, et vous répondrez fidèlement et au long à toutes mes demandes. Sur-tout soyez sincère... Mais vous n'avez point l'air de trahir la vérité.

SCÈNE V.

EGISTE.

Que deviendrai-je? Qu'elle a souffert en me parlant! Tantôt elle s'est laissée emporter à la plus grande fureur, tantôt elle me parloit avec plus de douceur qu'une mère; elle étoit tendre, compâtissante; elle me regardoit, et elle pleuroit. Celui que j'ai tué peut-il lui causer une aussi grande douleur? Si depuis long-tems elle n'étoit pas privée d'enfans, je croirois que c'est son fils que j'ai immolé. Mais qui sait? Peut-être ce jeune homme lui étoit-il cher? Peut-être le réservoit-elle pour de grands desseins... Mais en vain je cherche: il m'est impossible de pénétrer ce mystère. — A présent, Egiste, tu reconnois que ton vieux père te disoit la vérité. *Ne t'abaisse jamais*, me disoit-il, *jusqu'à envier le sort des grands, ils sont plus malheureux que nous.* Cela est vrai, trop vrai. Je ne puis désormais

me plaindre de mon sort quel qu'il soit, en voyant une si grande reine traîner une malheureuse vie, abandonnée de tout le monde. Mais la nuit s'approche; puisqu'il m'est défendu dé sortir, je resterai dans ce palais. Je veux cependant me purifier de ce sang. Ah! si mon crime pouvoit s'effacer ainsi! Mais le ciel est juste, il sait tout: qu'il me punisse, si je le mérite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

POLIDORE.

J'ARRIVE dans ce palais au lever de l'aurore : que je suis heureux de n'avoir pas été remarqué !... Palais affreux, après trois lustres, je te revois enfin. Je t'ai abandonné, rempli de terreur, le jour où j'ai emporté dans mes bras l'enfant de mon roi, l'unique reste de son sang. Mais à présent je reviens agité par une plus grande crainte... Ah ! je le reconnois trop, voilà le baudrier de Cresfonte : je vois l'agraffe où se trouve la devise d'Alcide : je t'eus dans les mains pendant douze ans, et depuis trois j'en avois orné le fils de mon roi. Ah ! jeune homme imprudent ! tu n'as pas voulu m'entendre, tu as été sourd à tous mes avis... En voilà donc le fruit ! — O jours affreux pour moi ! Depuis un an, tu as fui de ma maison ; j'ai suivi en vain tes traces pendant six mois ; et maintenant, près de la ville qui t'a donné le jour, sur le bord d'un fleuve, dans un sen-

tier étroit, je trouve ton baudrier sanglant! Malheureux que je suis!... Que ferai-je?... J'espère voir Mérope. Veuille le ciel que je me présente à elle avant d'être vu par le tyran! Je ne desire rien autre chose. Désormais que puis-je craindre pour moi? Qu'ai-je à perdre si le jeune Cresfonte m'est enlevé? Cependant qui sait? Peut-être me trompé-je? Peut-être... Mais peut-il exister encore! Sa mère le saura... Et si elle ne le sait pas?... Ah! comment pourrai-je lui apprendre une si horrible nouvelle? Comment la lui taire? O ciel!... Mais quelqu'un vient. — Cachons-nous... Mais non, c'est une femme que je vois... elle vient seule... Il me paroît... C'est elle-même... Allons à sa rencontre.

SCÈNE II.

MEROPE, POLIDORE.

POLIDORE.

Reine...

MÉROPE.

Qui me donne ici un tel nom? Qui êtes-vous, vieillard? Mais que vois-je? Est-ce toi?... Je ne me trompe pas... Polidore!

POLIDORE.

Oui.

MEROPE.

Parle. Mon fils... M'apportes-tu la vie... ou la mort.

POLIDORE.

Je vous revois donc enfin... Enfin je puis imprimer un baiser sur votre main sacrée...

MEROPE.

Parle-moi de mon fils.

POLIDORE.

O ciel! puis-je parler ici?

MEROPE.

Tu le peux dans ce moment; personne ne peut nous entendre. Tous les jours, avant le lever de l'aurore, j'ai coutume de venir pleurer seule ici sur la tombe de Cresfonte.

POLIDORE.

O tombe du meilleur roi qui fut jamais! Ah! puissé-je y rendre mon dernier soupir!

MEROPE.

Maintenant raconte-moi... Tu me fais trembler... Pourquoi tardes-tu? Pourquoi reviens-tu si triste?... As-tu suivi les pas de mon fils? Ne l'as-tu pas perdu de vue? Parle.

Il y a un an que tu es parti de l'Élide, et depuis un an, je meurs tous les jours.

POLIDORE.

Infortuné que je suis! Ma douleur est égale à la vôtre... Vous ne m'avez donc pas entendu?

MEROPE.

Non... Mais toi...

POLIDORE.

J'ai parcouru la moitié de la Grèce, plein d'amour pour votre fils, et dévoré du desir de le retrouver. J'ai visité Cillène, Olympie, Pilos, Argos, Corinthe, Sparte et plusieurs autres villes; et je n'ai pu découvrir sa trace. Qui sait où ont pu le pousser son ardente jeunesse, et son généreux courage? Ah! mon fils!... tu avois un trop grand desir de voir des choses nouvelles, de t'instruire et de voyager. O digne rejetton d'Alcide! mon humble toît ne pouvoit te contenir. Quoique tu fusses inconnu à tout le monde et à toi-même, tes sentimens, tes actions révéloient par-tout ta naissance.

MEROPE.

A tes paroles, quels sentimens divers j'éprouve en même-tems! Ah! où es-tu, mon

fils, où es-tu ?... Polidore, tu me dis la vérité ? Il étoit donc digne de ses aïeux !

POLIDORE.

Digne ! ô fils de mon roi ! jamais y eut-il un cœur plus noble, plus élevé, plus modeste que le tien ? Aucun mortel t'égaloit-il en beauté et en force? Pouvoit-on trouver un courage plus mâle, et en même-tems plus de douceur ? Quelle vertu ne possédois-tu pas? Tu étois l'unique soutien de ma vieillesse ; mon épouse ne vivoit que pour toi ; je t'avois aussi consacré mon existence ; tu nous étois plus cher qu'un fils... Ah! Mérope, si vous l'aviez vu parmi nous ! Il paroissoit sentir sa noble origine ; il nous imposoit un doux empire, et nous lui obéissions; mais ses volontés étoient toujours justes. — Ah ! mon fils, je ne puis penser à toi sans verser des torrens de larmes !

MÉROPE.

Tu m'en fais répandre de joie et de douleur. — O ciel! et quand le reverrai-je? quand... O mon fils! dois-je entendre parler de tes vertus, pendant que j'ignore les lieux où tu existes.

POLIDORE.

Combien j'étois affligé de ne pouvoir vous

faire savoir autre chose de lui, sinon qu'il vivoit! Mais une correspondance plus étendue eût été trop périlleuse. A peine ai-je osé vous faire parvenir le signe dont nous étions convenus pour vous annoncer qu'il avoit quitté ma maison, et que je le cherchois.

MÉROPE.

Nouvelle affreuse! Ah! puisses-tu ne m'être jamais parvenue! Depuis ce jour, je n'ai pas eu un moment de repos... Que dis-je? de repos?... Ah! tu ne sais pas quels doutes, quelles craintes affreuses, quels pressentimens vrais ou faux m'agitent sans cesse! Je ne ferme plus les yeux au sommeil. Si quelquefois vaincue par la nature et par la fatigue, je parviens à m'assoupir, soudain je suis tourmentée par des songes plus horribles que ma longue insomnie. — Tantôt je vois mon fils, seul et dans la misère; abandonné sans expérience aux caprices du sort; méprisé des grands et avili par leurs insultes... Tantôt je le vois exposé au courroux des mers, prêt à mourir; les mains chargées d'indignes chaînes; assailli par de lâches assassins, blessé, tué... O ciel! mon cœur palpite à tous ces dangers. — Je pense que mon fils, sans appui, a été en but à tous

les coups de la fortune. Je tremble, je crois... je suis glacée d'horreur. Je ne sors point d'un tourment sans retomber dans un plus affreux. — Le croiriez-vous? Un jeune homme qui fut tué hier sur les bords du fleuve, à la suite d'une querelle particulière, et qui fut ensuite jeté dans les flots par son meurtrier, a porté le trouble dans mes esprits; il le porte encore. C'étoit un étranger...

POLIDORE.

Un jeune étranger... tué... hier... sur le bord du fleuve... ô ciel!

MEROPE.

Mais quoi! tu trembles? Dis-moi... peut-être mon doute? O ciel! tu pleures, tu pâlis... tu te soutiens à peine...

POLIDORE.

Malheureux que je suis! que dois-je faire? que dois-je dire?

MEROPE.

Tu parois te consulter. Parle-moi. Que penses-tu? que sais-tu? que crains-tu? Je veux t'entendre. Ah! tire-moi de doute.

POLIDORE.

Je ne puis parler... la voix me manque... A peine je respire.

MEROPE.

Je frémis... je n'ose plus te demander... mais je veux tout savoir; je le veux... Qui pourroit encore m'attacher à la vie, si je cessois d'être mère? Dis-moi, tu le sais, celui qui a été tué...

POLIDORE.

Je ne sais rien.

MEROPE.

Parle. Je te l'ordonne.

POLIDORE.

Mérope, vous connoissez... ce baudrier...

MEROPE.

Grands Dieux! il est encore teint de sang!... c'est le baudrier de Cresfonte... je vois tout... je succombe...

POLIDORE.

Je l'ai trouvé sur le bord du fleuve, plongé dans le sang. Un homme venoit d'être tué. Je n'en doute point; c'étoit votre fils...

MEROPE.

Quel mort!... barbare destin! et je vis... Mais toi, est-ce ainsi que tu as veillé sur un dépôt si précieux? sur un fils dans lequel je

mettois ma vie et mon espérance? Ne devois-tu pas toujours être à ses côtés ? Un fer pouvoit-il parvenir jusqu'à son sein, avant d'avoir tranché ton inutile vie? Est-ce ainsi que tu me servois ? est-ce ainsi que tu aimois mon fils ? — Mais, ô ciel ! tu pleures; tu ne réponds rien? Ah ! ce n'est point ta faute, c'est celle du destin. Pardonne-moi, je suis mère... mais, non je ne le suis plus. Je n'ai qu'à mourir...

POLIDORE.

Je mérite toute votre colère... Le ciel sait cependant si par ma faute...

MEROPE.

Ah ! mon cœur me disoit, dans cette horrible nuit, où je remis mon fils dans tes bras... *Jamais tu ne le reverras.* Il me pressoit tendrement de ses mains enfantines ; il me paroissoit prévoir qu'il m'étoit enlevé pour toujours. — Ainsi, c'est inutilement que j'ai passé trois lustres, dans la crainte, dans les pleurs, et dans de vaines espérances ! j'ai souffert l'odieuse présence de Polifonte : j'ai supporté les tourmens les plus affreux ; et en un instant, je perds tout, et de quelle manière ?... A mes yeux... sous les coups d'un vil assassin... privé de sépulture... Mon fils, au moins, si on m'a-

voit remis ton corps inanimé, en te couvrant de baisers, en te baignant de larmes, j'aurois pu... mourir sur tes restes chéris !

POLIDORE.

Et moi... je me vois enlever quinze ans de soins paternels ! Malheureux ! je vous apportois la mort, et cependant je ne pouvois me taire...

MEROPE.

Je meurs. Il ne me reste rien...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, POLIFONTE.

POLIFONTE.

J'entends des gémissemens et des cris auxquels je ne suis point accoutumé. Je viens en savoir la cause. — Vieillard, qui es-tu? qui t'amène ?

MEROPE.

Tyran, tu viens au bruit de mes gémissemens. N'en as-tu pas déjà entendu, le jour que la mort suivoit tes pas dans ce palais ? O toi qui aimes à te repaître de larmes, jouis à présent ! Je suis enfin privée de tous mes enfans.

POLIFONTE.

Ah !... il vous restoit donc encore un fils que vous me cachiez ?

MEROPE.

Que tu as peu de pénétration ! Pouvois-tu croire que mon fils étoit mort, quand je supportois encore la vie ? Tu sais quelle vie je menois ; contrainte à te voir sans cesse... Oui, mon fils étoit vivant ; je te le cachois, et je renfermois dans mon sein l'espérance qu'un jour il reviendroit ici aussi prompt que la foudre, pour écraser les impies, venger son père, ses frères, sa mère opprimée, et remonter sur le trône. — Si je n'avois pas eu cet espoir, aurois-je entendu tes discours, plus affreux pour moi, quand tu m'offres la paix et un exécrable hymen, que quand tu me menaces de l'esclavage et de la mort ?

POLIFONTE.

C'est ainsi que vous récompensez celui qui vouloit partager son trône avec vous ? O Mérope, moi que vous nommez tyran, je le suis moins que vous. Je savois, oui, je savois que votre fils étoit vivant... Vous ne m'avez pas trompé. Mais j'excuse dans ce moment votre juste douleur : un jour viendra peut-être....

Etes-vous bien sûre de la vérité de cette nouvelle? Où étoit votre fils? D'où vient ce vieillard?... son visage ne m'est pas inconnu. Il me paroît...

POLIDORE.

Je vous suis connu. Regardez-moi bien. Vous m'avez souvent vu à la suite de Cresfonte. Je suis Polidore; j'ai abandonné Messène quand je l'ai vu plier servilement sa tête devant le joug d'un usurpateur. Reconnoissez-moi; mes cheveux ont été blanchis par les années, il est vrai; mon corps s'est courbé; les douleurs ont flétri mon visage; mais je suis toujours le même; je suis toujours votre ennemi le plus cruel. J'ai sauvé le fils unique de mon roi; je l'ai nourri; je l'ai élevé; j'ai quitté pour lui le lieu de ma naissance; j'ai perdu pour lui mes dignités, mes richesses; et j'ai mieux aimé vivre obscur avec lui, que d'avoir un rang élevé en obéissant à un tyran. — Malheureux que je suis! pourquoi ne l'ai-je pas suivi dans la tombe? Si vous voulez me punir de ce que j'ai fait, contentez-vous. — Laissez Mérope pleurer en liberté, et délivrez-moi d'une vie qui m'est odieuse. Mon seul regret aujourd'hui, est de ne pouvoir consacrer qu'une débile vieillesse au sang de mes rois;

mais recevez ma tête tremblante telle que je vous l'offre.

POLIFONTE.

Tu m'inspires la pitié, et non la colère. Tu as bien fait de te condamner à l'exil : je ne donne aucune autre punition à un sujet rebelle. Tu as fait une action généreuse en sauvant un enfant, mais ton but étoit coupable. C'étoit le jour que j'ai immolé ton maître, qu'il falloit m'ôter la vie sur le champ de bataille, ou mourir pour Cresfonte. — Cependant, je veux bien oublier le passé. — Mais n'apportes-tu point une fausse nouvelle pour me tromper? Raconte-moi dans quel lieu, quand, et comment ce jeune homme est mort....

MEROPE.

Ne te suffit-il pas de savoir qu'il n'existe plus? Tu voudrois peut-être aussi le voir; ton cœur lâche et tremblant se rassureroit par cette cruelle vue ! Tu voudrois voir une mère verser des larmes de sang sur le corps de son fils. Mais va; retire-le du fleuve qui est pour lui une tombe sinon honorable, du moins tranquille; fais-le traîner dans Messène : qu'il reçoive, mort, les outrages que tu n'as pu lui

faire quand il étoit vivant. Celui qui a été tué hier, c'étoit mon fils.

POLIFONTE.

Puis-je le croire ? Vieillard, étois-tu avec lui ?

POLIDORE.

Je suis arrivé trop tard. L'assassin m'auroit tué avec lui. Je ne l'ai pas vu.

POLIFONTE.

Mais comment le sais-tu donc ?

POLIDORE.

Voilà son baudrier. Il appartenoit autrefois à Cresfonte ; il est encore sanglant ; c'est dans son sang que je l'ai trouvé. Regardez-le ; reconnoissez-le. Repaissez-en vos cruels regards. — Un jeune étranger inconnu... d'Elide... O ciel ! puisse-t-il ne pas être le fils de Mérope !

MEROPE.

Ma mort prouvera bientôt que c'étoit lui. — Toi, Polifonte, qui cherches à feindre, peut-être est-ce toi qui l'as fait assassiner ! Mais que dis-je ? peut-être.... Il n'y a point de doute. — N'as-tu pas entretenu avec douceur le meurtrier ? Cette pitié que tu avois pour

lui, ne montre-t-elle pas que tu es son complice? Oui! tu l'avois envoyé...

POLIFONTE.

Vous vous aveuglez, Mérope. Jamais je n'avois vu le meurtrier, je vous le jure. Si votre fils venoit dans ces lieux, caché, seul et déguisé, comment pouvois-je le savoir? Et celui qui l'a tué, dites-moi, comment pouvoit-il le reconnoître, puisqu'il lui étoit inconnu comme à moi? Enfin, n'avez-vous pas vous-même eu pitié de ce meurtrier? Ne l'ai-je pas laissé avec vous? Ne l'avez-vous pas interrogé autant que vous l'avez voulu? N'êtes-vous pas maîtresse de son sort?

MEROPE.

Si tu n'es pas coupable de ce crime, l'assassin est entre tes mains dans ce palais. La vengeance peut seule me conserver la vie encore quelques instans. Ordonne que je voie ce scélérat expirer sur la tombe de Cresfonte qui n'est pas vengé; que je le voie y exhaler son ame cruelle au milieu de mille tourmens; alors...

POLIFONTE.

Je pourrois récompenser à juste titre le meurtrier d'un homme qui en vouloit à mes

jours. Mais voyez si je suis coupable du crime dont vous m'accusiez. Je suis prê à venger moi-même la mort de mon ennemi. Je vous promets une justice prompte et entière.

MEROPE.

Je la veux cruelle, prompte, inouie et terrible. Je ne t'ai jamais demandé que cela; c'est la première et la dernière grace que je recevrai de toi. — Mais me parles-tu sincèrement? dois-je me fier à toi?... Je veux rassasier mes yeux de tout le sang de cet homme féroce. Que dis-je? mes yeux; je veux moi-même le frapper; je veux lui plonger mille fois le poignard dans le cœur. Ce cœur féroce qui a entendu mon fils d'une voix foible et mourante lui demander sa mère... Le traître l'a entendu... et cependant il l'a jeté dans les eaux peut-être vivant encore; peut-être étoit-il encore tems de lui donner des secours. — Et le cruel me racontoit ici ces horreurs: je l'écoutois, je le croyois presque innocent; je plaignois plus le meurtrier que sa victime... j'en avois pitié! Je saurai l'étouffer; je me vengerai d'une manière inouie! Moi-même, oui moi; tu me l'as promis, tiendras-tu ta promesse?

POLIFONTE.

Puisque vous le desirez, vous vous vengerez vous-même dans peu de tems. Ah! puisse son sang diminuer dans votre cœur la haine que vous avez pour moi! Puisse tout votre courroux s'épuiser sur lui! Je vais tout disposer. Je ne veux pas vous troubler plus longtems dans votre juste douleur; je reviendrai dans un moment sécher vos larmes. — Toi, Polidore, ne la quitte pas: je ne blâme point ton attachement pour elle; mais tu ne serois pas si dévoué à la mère, si tu ne l'avois pas été encore plus au fils.

SCÈNE IV.

POLIDORE, MEROPE.

POLIDORE.

Rentrez dans votre appartement; souffrez que je profite de l'outrageante et tardive pitié du tyran; souffrez que j'expire à vos pieds, pleurant avec vous, et parlant de votre fils. — Je verrai votre vengeance, et je mourrai. Venez, vous êtes tellement tourmentée par votre douleur et par votre colère, que

vous vous soutenez à peine. Si vous ne donnez aucun soulagement à votre corps affoibli, vous mourrez avant le moment de cette vengeance que vous desirez tant.

MEROPE.

Allons; pourvu que je voie ma vengeance!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

EGISTE.

Le roi ne m'a-t-il pas ordonné de l'attendre ici? Mon sort est donc décidé; quel qu'il soit, je le vois sans crainte. Ma seule consolation est de savoir que je ne suis pas coupable. Si on m'accorde la vie, elle me sera à charge; j'ai toujours devant les yeux l'image de celui que j'ai tué. — Si je forme dans mon cœur quelques vœux pour mon pardon, le ciel sait pourquoi je les lui adresse. — O mon père! c'est pour toi seul que je desire vivre encore, pour te revoir, pour te rendre la paix que je t'ai enlevée, pour fermer tes yeux mourans et appesantis par la vieillesse. J'ai peut-être avancé ses jours... Ah! fils ingrat! peut-être as-tu toi-même hâté sa mort.

SCÈNE II.

POLIDORE, ÉGISTE.

POLIDORE.

Il me paroît que Mérope se repose un peu

en attendant le tyran. Allons cependant vers cette tombe...

EGISTE.

Quelle voix !

POLIDORE.

J'y présenterai mes vœux...

EGISTE.

O ciel ! est-il vrai ! Ce vieillard...

POLIDORE.

Je trouverai du plaisir à y verser des larmes...

EGISTE.

Ah ! je ne me trompe point. Je reconnois ses cheveux blancs, sa démarche, ses habits... Ah ! vieillard, tournez les yeux vers moi.

POLIDORE.

Qui m'appelle ?

EGISTE.

Ah ! mon père...

POLIDORE.

Que vois-je ? ô ciel ! toi ici ! toi vivant ! où te trouvai-je ? Ah ! cache-toi, je tremble... Malheureux ! tu es perdu.

EGISTE.

Ah ! laissez-moi vous serrer mille fois contre

mon sein. Mon père, c'est pour moi seul que vous osez mettre le pied dans Messène, où vous avez tant d'ennemis; c'est pour moi seul que vous vous exposez à un si grand péril. — O ciel! je suis un fils dénaturé; je ne mérite plus vos bontés; je fus trop criminel en vous abandonnant.

POLIDORE.

La douleur qui m'accable m'empêche presque de parler. Ah! cache-toi, fuis, tu es.... Un grand danger te menace.... Comment es-tu à Messène, dans ce palais?

EGISTE.

O mon père! vous me trouvez dans une situation cruelle; je suis prisonnier dans ce palais. Ah! mon cœur se déchire.... Je suis obligé de vous avouer que peut-être je suis prêt, comme homicide, à être condamné à un supplice infâme. Je serai peut-être aussi absous, parce que je suis innocent, quoique j'aie tué un homme... Ah! comment me retrouvez-vous?

POLIDORE.

Evènement inattendu! Est-ce toi qui as tué cet étranger qui sur le rivage....

EGISTE.

Je l'ai tué, il est vrai, mais en me défendant.

POLIDORE.

O sort fatal ! ô mes soins paternels ! Ah ! dis-moi... Regarde auparavant si personne ne peut nous écouter.

EGISTE.

J'ai regardé par-tout, et je n'ai vu personne. La porte par laquelle on sort de ce palais est remplie de gardes ; mais ils sont loin, et ils ne peuvent nous entendre. — Mais que voulez-vous me dire que je ne sache, ô mon père ? Je me jette à vos pieds ; ah ! déjà depuis long-tems je me suis repenti de vous avoir donné une si grande inquiétude. Je sais tout ce que je mérite. Abandonner un père si tendre ! — Ah ! si un jour je peux retourner avec vous près de nos dieux domestiques, je vous jure de ne plus vous quitter d'un pas. — O ciel ! qu'est devenue ma mère ? elle pleure sur moi... Je crois l'entendre, la voir, et je pleure.

POLIDORE.

O mon fils, ne m'attendris pas. — Ce n'est point ici le moment de pleurer... Je voudrois...

EGISTE.

J'y pense maintenant. Si quelqu'un vous voyoit ici ? Vous devez y être connu... Si on vous reconnoissoit? Je tremble pour vous seul. A quoi vous exposez-vous ? Ah ! retirez-vous dans l'asile obscur où j'ai passé cette nuit : souffrez que je vous y cache au moins jusqu'à ce soir. Si le tyran vous découvroit ? s'il apprenoit que je suis votre fils ! — Venez, il me reste encore beaucoup d'espérance ; Polifonte n'est pas très-irrité contre moi ; Mérope elle-même m'a témoigné de la pitié. Il m'est donc permis d'espérer que j'obtiendrai le pardon d'un crime involontaire.

POLIDORE.

O ciel !... Mérope... de la pitié pour toi... il est nécessaire que je lui dise tout... Malheureux ! que faire ? que dire ? que taire ? — Cache-toi, toi-même, au moins pour quelques instans....

EGISTE.

En vain je le tenterois, on me chercheroit par-tout. Il m'a été ordonné d'attendre. Mais pourquoi me cacher?

POLIDORE.

Tu ne fus jamais dans un si grand péril; et

je ne fus jamais dans une si grande inquiétude. Mérope elle-même a juré ta mort ; Polifonte l'accompagnera ici avec ses soldats. Elle veut te donner la mort ; elle te regarde comme le meurtrier de son fils.

EGISTE.

Qu'ai-je fait ? un fils lui restoit ; est-ce moi qui l'en ai privée ? Ah ! venez, mère désolée ; calmez votre désespoir en déchirant ce perfide cœur : ajoutez à mon trépas les tourmens et l'infâmie.

POLIDORE.

Mais... tu n'es point le meurtrier de son fils.

EGISTE.

Qui suis-je donc ?

POLIDORE.

Tu ne l'es pas.

EGISTE.

Elle croit que je le suis. Elle est privée d'un fils. Ma mort adoucira sa douleur. Qu'elle vienne.

POLIDORE.

Non... elle n'est pas privée de son fils.

EGISTE.

Mais qui donc ai-je tué ?... Je veux quoi qu'il en coûte, voir et entendre Mérope...

POLIDORE.

Ah ! fuis.

EGISTE.

Je ne le veux, ni ne le peux.

POLIDORE.

Ou au moins...

EGISTE.

Mais, si je ne suis pas le meurtrier....

POLIDORE.

Vous êtes... le fils qu'elle pleure et qu'elle croit mort.

EGISTE.

Moi ! que me dites-vous ?... n'êtes-vous pas mon père ? suis-je du sang d'Alcide ?

POLIDORE.

Ciel !... ah ! gardez le silence. Quoique je vous aime plus qu'un fils, vous n'êtes pas mon fils. Je vous ai enlevé de ces lieux; je vous élevois sous le nom d'Egiste: je vous réservois, hélas ! peut-être à de plus grands malheurs.

EGISTE.

O profond mystère qui fut toujours impénétrable pour moi ! je ne sais quel penchant secret et inconnu j'ai senti pour Mérope en la

voyant; j'ai senti en même-tems pour Polifonte une haine plus forte que celle qu'inspirent les plus cruels tyrans. Je vois tout à présent: je comprends tout; tout se représente à ma mémoire. Vous ne vous appelez point Céphise ?

POLIDORE.

Mon nom est Polidore. Je vous ai caché mon nom et mon rang; j'ai craint l'indiscrétion de votre jeunesse : mais pouvois-je tout prévoir ? Cependant le tems se passe... dans peu... Ah ! si je pouvois avertir Mérope...

EGISTE.

Le ciel qui paroît toujours présider à ma vie; qui m'a soustrait, dès mon enfance, à la rage d'un tyran; qui donne à votre vieillesse la force et le courage d'un jeune héros, permettra-t-il que je périsse par la main de ma mère ? — Et moi, rejetton d'Alcide, si vous pouvez me donner une épée, croyez-vous que je me laisse effrayer à la vue d'un lâche tyran ?

POLIDORE.

Ah ! jeune homme, vous ne voyez que votre valeur; moi je ne vois que votre danger. Pour tromper Mérope, et pour diminuer la

haine qu'il inspire, Polifonte a feint de regretter le fils de Cresfonte qu'il auroit tué, s'il l'avoit eu en son pouvoir : si le cruel voit que vous êtes sauvé, il reprendra son caractère féroce, et il vous donnera la mort. Ah ! laissez-moi, je cours au-devant de Mérope : — Peut-être encore pourrai-je ?

EGISTE.

Je vois s'approcher des soldats.

POLIDORE.

Que vois-je? Mérope vient avec Polifonte !.. Malheureux que je suis !

EGISTE.

Ils sont suivis d'une troupe nombreuse.

POLIDORE.

Que ferai-je? ... Restez à mes côtés, mon fils. Je vous jure au moins de mourir en vous défendant.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, POLIFONTE, MÉROPE, PEUPLE, SOLDATS.

POLIFONTE.

Je remets en vos mains, Mérope, le meur-

trier de votre fils. Qu'il soit chargé de chaînes, et qu'il meure au premier signe que vous ferez.

MÉROPE.

Barbare, traître, vil assassin, tu as baigné ta main impure dans le sang de mon fils. Que m'importe le tien : peut-il effacer une seule goutte du sang de mon fils ? — J'étois déjà si malheureuse ! Tu m'as rendue la plus infortunée des femmes et la plus infortunée des mères. — Chargez-le de chaînes, préparez-lui les tourmens les plus affreux ; qu'il expire au milieu des plus cruelles souffrances. Je veux voir ses larmes, je veux qu'on lui donne mille morts. Malheureuse ! cela te rendra-t-il ton fils ?

EGISTE.

Je me soumets, ô Mérope ! Je cède sans murmure à une mère désespérée. Il n'y avoit pas besoin de me charger de chaînes, vous seule auriez pu m'imposer les plus cruels tourmens. Votre haine est juste. Cependant vous savez que je ne suis point coupable ; je vous ai même paru digne de pitié.

MÉROPE.

Moi... de la pitié... pour toi... Mais cependant tes paroles ont sur mon cœur un

empire inconnu. — Mais quelle est cette pitié? Quelles sont ces paroles? Pourquoi tarder encore? Allons, qu'il meure sur cette tombe! L'ombre du père et des enfans seront appaisées par son sang; il appaisera aussi la mienne, car je le suivrai de près.

POLIFONTE.

Suspendez encore un moment son supplice. — Soldats et vous Messéniens, je vous ai voulus pour témoins de cette punition juste et solemnelle. — Cette mère en fureur destinoit son fils à m'immoler; cependant j'ai pitié de sa douleur; et j'atteste le ciel que si elle m'eût avoué qu'il étoit vivant, j'en aurois pris soin comme d'un fils: mort, je dois le venger. M'avez-vous entendu? — Qu'on obéisse sur-le-champ à Mérope; une seule victime est trop peu pour une douleur si grande.

EGISTE.

Ah! on doit à présent une autre victime aux mânes de Cresfonte.

MEROPE.

Que dis-tu? Allons.

POLIDORE.

Ah! je vous en conjure, différez encore... Je voudrois vous dire... Ecoutez-moi...

MEROPE.

Que dis-tu? Tu étois jadis dévoué à Cresfonte; tu étois le gardien du seul fils qui lui fut resté; ta foi commence à chanceler. Et quoi? tu plains le meurtrier, tu as pitié de lui; tu oses demander que ma vengeance...

POLIDORE.

Moi... pitié... non... Mais vous êtes mère... Arrêtez!... Il peut vous dire plusieurs choses très-importantes sur votre fils.

POLIFONTE.

Ce meurtrier te connoissoit donc?

MEROPE.

Qu'entends-je? quelle hardiesse? Espères-tu calmer ma colère? N'a-t-il pas tué mon fils? ne me l'as-tu pas dit? ne l'a-t-il pas avoué lui-même? Ce baudrier teint de sang que tu as mis devant mes yeux, ne me l'annonce-t-il pas encore?

EGISTE.

Ce baudrier m'appartient, je vous le jure. Je l'ai perdu pendant le combat...

POLIDORE.

Un autre baudrier a pu être semblable à

celui de votre fils. Celui qui a été tué... Vous n'êtes peut-être pas sa mère.

MEROPE.

Quelle nouvelle trahison!.... Ah! Polifonte, tu as donc corrompu tous ceux qui m'entourent! Tu as séduit Polidore qui m'étoit si dévoué autrefois. Tu veux sauver l'assassin de mon fils, et tu feins de vouloir le punir. De tels moyens...

POLIFONTE.

Mérope, la douleur vous égare. Quoi? ne voyez-vous pas...

MEROPE.

Si vous voulez qu'il soit puni, je n'ai plus rien à entendre. Je ne peux plus contenir ma rage. Tout retard m'indigne contre moi-même. Que sert de sortir d'ici? Ne sont-ce point les voûtes où l'ombre de mon époux assassiné erre sans cesse? C'est ici qu'il doit être appaisé. — Donnez-moi ce fer, à moi-même. — Je veux l'immoler de ma propre main...

EGISTE.

Voilà mon sein nu... Ah! ma mère!...

POLIDORE.

Arrêtez.

MEROPE.

Qu'il meure.

POLIDORE.

Arrêtez.

POLIFONTE.

Oses-tu ?

MEROPE.

Traître... Tu pleures, Polidore, tu trembles... et je ne puis frapper.

POLIFONTE.

As-tu quelque secret, vieillard ? Parle sur-le-champ.

POLIDORE.

Ah ! par pitié...

POLIFONTE.

Parle...

MEROPE.

Je vais frapper.

POLIDORE.

Il est...

MEROPE.

Qui ?

POLIFONTE.

Dis-le.

POLIDORE.

Il est... mon fils.

MEROPE.

Dieux ! comment...

POLIFONTE.

Il est ton fils ?

EGISTE.

Il fut mon père.

MEROPE.

Cela est faux. — Mais fût-il son fils, il a tué le mien. Qu'il meure.

POLIDORE.

Arrêtez... c'est votre fils.

EGISTE.

Ma mère...

MEROPE.

O ciel !

POLIFONTE.

Quoi !

POLIDORE.

Vous-êtes sa mère. Sauvez-le.

MEROPE.

Lui, mon fils !

POLIFONTE.

C'est une trahison. Holà ! soldats.

MEROPE.

Je te couvre de mon corps, mon fils. — Ah ! mon cœur me le dit, je suis encore mère...

POLIFONTE.

Soldats...

MEROPE.

Le fer ne parviendra pas jusqu'à lui, qu'il ne m'ait frappée auparavant...

EGISTE.

O ma mère! je vous tiens dans mes bras.

POLIFONTE (à Polidore.)

Quelle fausseté repands-tu en ces lieux, artisan de fraude et de trahison? Un infâme assassin qui convient de son crime, seroit le fils de Mérope! et je le croirois? Soldats, qu'il meure sur-le-champ.

MEROPE.

C'est toi qui es un imposteur. Mais tant que je respirerai, mon fils vivra.

POLIDORE (montrant Egiste.)

J'en atteste le ciel, voilà Cresfonte. Ce baudrier est à lui; seul il a donné lieu à l'erreur de Mérope. Messéniens, vous me connoissez; suis-je un parjure?

EGISTE.

Aucun de vous ne reconnoît-il mon visage? Je suis l'unique rejetton de votre roi. N'y a-t-il point parmi vous de ses guerriers?

POLIFONTE.

C'est un imposteur : qu'on le tue.

MEROPE.

Immolez-moi avant... Non jamais...

EGISTE.

Ah ! qu'on m'ôte mes liens ; qu'on m'apporte une épée, une épée ! Je me ferai reconnoître à mes coups.

MEROPE.

Quels accens !... O vrai fils d'Alcide ! Ne le reconnoissez-vous pas tous à son courage ? Ne le reconnois-tu pas toi-même, en frémissant, Polifonte ? Tremble maintenant... Mais non, c'est moi qui tremble. Je tombe à tes genoux... Ah ! prends pitié de moi. Tu voulois, ou du moins tu paroissois vouloir que je partageasse ton empire ; conserve-le tout entier ; qu'il soit à toi pour toujours. Je te pardonne désormais mon trône usurpé, mon époux et mes fils assassinés. Il ne me reste qu'un fils ; je ne te demande que lui. Ah ! rends-le moi...

POLIDORE.

Pense que tu as un grand nombre d'ennemis dans ce royaume, où ton pouvoir est

mal affermi ; pense que tu ne peux faire périr le fils de Mérope sans en augmenter le nombre. Si je ne dis point la vérité, je t'offre ma tête. Après avoir voulu venger ce fils avec tant d'appareil quand tu le crois mort ; à présent que tu sais qu'il vit, voudrois-tu qu'il périt ?

POLIFONTE.

Quel qu'il soit, je pourrois le faire périr justement. Mais, Mérope, je veux vous confondre aux yeux de tout le peuple. Il n'est point votre fils, puisque vous avez vous-même déclaré plusieurs fois, et Messène le sait, que ce fils étoit mort dans les flammes. Tout le monde ici ne croit pas plus que moi à un fait attesté par un vieillard sans aveu, et que vous avez acheté. Cependant, en attendant d'autres preuves, je consens à le supposer ce qu'il se dit. Qu'on lui ôte ses chaînes. Je vous le rends. J'espère qu'à présent, vous ne vous refuserez plus à l'hymen que je vous ai proposé...

EGISTE.

O rage ! et tu viendrois souiller le lit de mon père que tu as assassiné !... Fais-moi mourir sur-le-champ ; la mort me paroîtra moins affreuse....

MEROPE.

Ah ! mon fils, garde-toi de l'irriter. Qui sait quelle pensée il roule dans son sein ? Ah ! Polifonte !

POLIFONTE.

Adraste, quittez ce palais avec vos soldats; que la garde ordinaire seule occupe les portes. Peut-être le peuple... (Il lui parle bas.) Vous m'avez entendu. (Le peuple sort.)

MEROPE.

Que lui as-tu dit ? Je tremble...

POLIFONTE.

Mérope, vous ne pouvez sauver ce jeune homme, qu'en me donnant la main. Quoique je puisse avoir dans Messène quelques sujets rebelles, je suis le maître absolu dans ce palais. — Eclaircissez ce qui concerne votre fils: s'il est mort, ma perte ne pourra le faire revivre. — Avant le coucher du soleil, vous m'épouserez ici en présence de mes dieux domestiques; ou, ici, sous vos yeux, j'immolerai celui que vous défendez.

MEROPE.

Ah ! écoutez-moi.

POLIFONTE.

Choisissez. Je vous laisse. Ourdissez, tant

que vous le voudrez, de nouvelles trames; vous êtes tous en mon pouvoir. — Gardes, vous donnerez la mort au premier d'entr'eux qui tentera de sortir de ce palais.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté POLIFONTE.

MEROPE.

O fils que j'adore! ô mon fils unique!.. A peine puis-je le croire... et j'ai voulu le tuer... Moi?... Je sentois dans mon cœur un frémissement inexprimable qui me retenoit... Mais quelles conditions horribles te rendent à moi?... Que dis je? Toute condition est douce quand elle me rend mon fils.

EGISTE.

Malheureux que je suis!... Ah! que ne suis-je mort dans mon enfance! Ma mère, à quoi vous ai-je réduite?

POLIDORE.

Ecoutez-moi, ô reine! La nécessité vous impose une loi fatale. Le coup destiné à votre fils, n'est suspendu que par l'espoir qu'a le tyran de gagner du tems, et de ne point aug-

menter la haine qu'on a pour lui. S'il vous obtient pour épouse, il tiendra pendant quelque tems ses engagemens; si vous le refusez, il se servira d'un moyen plus sûr, il répandra le sang. Maintenant, si vous avez un cœur maternel, il faut vous montrer mère, et rien autre chose. Vous faites un affreux sacrifice de vous-même, mais vous le faites pour votre fils.

MEROPE.

Que ne ferois-je point pour lui ? Ce doute...

EGISTE.

Ah ! ma mère !...

POLIDORE.

Après cet hymen, toutes vos espérances renaîtront. Malgré les artifices du tyran, je crois que nous le préviendrons. A peine nos amis apprendront-ils que le dernier fils de leur roi est vivant, qu'ils feront tous leurs efforts pour le soustraire à un tyran perfide. Quand ils le verront, ils seront encore plus animés. Il ne leur manque qu'un chef...

EGISTE.

Et moi, je le serai.

POLIDORE.

Oui, mon fils. — J'ose vous nommer encore

de ce nom. — Vous serez leur chef. Je sens dans mon cœur un heureux présage, puisque le ciel a voulu vous soustraire à la première impétuosité du tyran. Mais cependant il faut encore feindre. Vous, Mérope, il faut marcher aux autels d'un air calme : vous le devez. Vous, brave jeune homme, il faut prendre, avec le tyran, des manières respectueuses, pour abuser ce roi coupable, ou du moins pour diminuer un peu sa défiance; après, vous triompherez de lui avec ses propres armes. Vous le devez, si vous avez quelque desir de rompre les liens affreux que votre mère n'aura pris que pour vous.

EGISTE.

Je jure de vous obéir; mais à présent, je suis sans armes. Malheur, s'il se présente un fer à mon brûlant courroux! Je n'entendrai plus alors que mon courage et les cris de mon père égorgé.

POLIDORE.

Ah! renfermez cette colère.... Mérope, permettez qu'en votre nom, j'aille sur-le-champ près de Polifonte; il faut sans retard employer avec lui beaucoup d'artifice. Je saurai mieux feindre que vous. Ah! autorisez-

moi à lui promettre votre main; confiez-vous à moi; j'obtiendrai un peu de tems, si je le peux; et s'il persiste à vouloir célébrer aujourd'hui cet horrible hymen, j'attends beaucoup des Messéniens. Cependant, vous Cresfonte, cachez votre valeur; vous, Mérope, renfermez votre haine. Je sens tout l'amour que vous pouvez avoir pour votre fils; mais en outre, j'ai la prudence que doit donner une longue expérience. Suivez donc mes avis.

EGISTE.

O mon père!

MEROPE.

Va donc près de Polifonte, ô mon fidèle Polidore! dispose de moi. Je vais me retirer dans mon appartement avec mon fils.

(Polidore sort.)

SCÈNE V.

MÉROPE, ÉGISTE.

MEROPE.

Que je puisse au moins te couvrir de baisers, et m'en rassasier...

EGISTE.

O ma mère! combien ils vous coûtent!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

POLIFONTE, SOLDATS.

POLIFONTE.

MÉROPE cède enfin. — Allez, Adraste, que tout le monde soit instruit de cet hymen. Laissez entrer dans ce palais tous les nobles Messéniens qui se présenteront; autant cependant que l'espace pourra le permettre. Faites en même-tems avertir Mérope que je j'attends, et que je suis prêt à exécuter ses volontés.

SCÈNE II.

POLIFONTE (seul.)

Fortune qui toujours me fus favorable, tu commences donc à m'être contraire! Est-il vrai? Ce Cresfonte qui jusqu'ici a échappé à mes longues recherches, paroît aujourd'hui devant moi. Quand je suis prêt à lui imposer un juste supplice; quand je montre pour lui

une pitié imprudente et feinte, une réunion de circonstances imprévues en même-tems le condamne, le découvre et le sauve. — Mais si l'artifice a commencé mon élévation, l'artifice la maintiendra. A moins qu'avec le tems je ne sois forcé... Messène murmure, je dois me montrer plus calme que jamais. Mérope se soumet à un hymen qu'elle abhorre, seulement parce qu'elle est mère, et elle en attend peut-être ma ruine... mais je la préviendrai. Cet hymen m'est aussi odieux qu'à elle; mais je saurai, avant elle, en tirer un grand avantage. Dans la sécurité du nœud conjugal, de la même table, du même appartement, il se présente à chaque instant mille moyens d'accomplir une entreprise que je ne peux conduire à sa fin, ni laisser imparfaite sans le plus grand péril.

SCÈNE III.

MÉROPE, ÉGISTE, POLIDORE, POLIFONTE, SOLDATS, PEUPLE, PRÊTRES.

POLIFONTE.

Venez, ô reine! permettez que je vous rende votre ancien titre. Vous cédez enfin.

Puisse ce jour être heureux pour nous! J'ai préparé la pompe solemnelle autant que m'a pu permettre le tems. Je prends à témoins les grands, le peuple, les prêtres et les dieux, que toute haine est éteinte entre nous. Que tout le monde reprenne ses anciennes dignités; et qu'à compter de ce jour, on oublie des malheurs que je m'empresse de réparer.

MÉROPE.

Ceux qui assistent à cette cérémonie, ont-ils appris de vous que je suis encore mère? Savent-ils à quel prix vous me rendez la vie de mon fils?

POLIFONTE.

Polidore m'avoit parlé autrement en votre nom. Eh quoi! êtes-vous déjà changée?— Cependant, si vous voulez mettre ceste auguste assemblée dans la confidence de vos sentimens, je consens à vous imiter. Je ne crains pas de rendre raison de ce que j'ai fait. — Ecoutez-moi donc, Messéniens. — Je suis venu ici en vainqueur; j'ai su me frayer la route du trône, où m'appeloit ma naissance, par la force des armes. Votre roi a été vaincu et immolé. J'ai peut-être été trop cruel en tranchant les jours de ses fils: c'est une suite

horrible, mais ordinaire de la victoire. Je me suis emparé du trône, et j'y suis assis. Mais convenez vous-même que je fus en même-tems votre général, votre juge, votre roi et votre père. Mérope même vécut tranquille dans mon palais; et quoiqu'elle ne soit pas libre, elle y vit encore honorée comme l'épouse d'un roi. Cependant, je savois bien qu'elle conservoit un fils pour se venger de moi, et pour me perdre. Voilà celui qu'elle appelle son fils, le voilà; je vais vous dire sous quel aspect il se montre en ces lieux.

MÉROPE.

Oui, le voilà. C'est le sang d'Alcide réduit à une telle humiliation. Ah! traître, qui l'a mis dans cet horrible état?

POLIDORE.

O ciel! réprimez votre fureur...

POLIFONTE.

Il est arrivé ici comme un vil assassin. Sa main impie est souillée de sang innocent; voyez son héroïsme, voyez sa générosité. Est-il du sang d'Alcide celui qui venoit pour m'assassiner en secret? Il avoit exercé dans un autre meurtre sa main encore mal assurée; il étoit ici déguisé; en em-

buscade, il attendoit le moment où il pourroit se frayer un chemin jusqu'à mon cœur. Voilà comme il est venu, et tel que nous le présentent ses impostures, ses artifices ou le hasard. Je pouvois lui donner la punition qu'il méritoit; je le peux encore; mais je desire trop sincèrement la paix. Mérope m'a demandé sa grace, je la lui accorde. Qu'elle ne refuse plus de me donner sa main, et tous nos ressentimens seront étouffés. Cela ne suffit pas encore. Si ce jeune homme est son fils, je veux le faire mon héritier, puisque je n'ai point d'autres fils. — Que puis-je faire de plus? Dois-je même en faire autant? Vous, Messéniens, qui êtes habitués au règne d'un guerrier blanchi sous les armes, voudriez-vous pour maître un jeune homme élevé dans l'obscurité, et inconnu à lui-même, qui ne s'est encore essayé qu'au crime, qui ignore entièrement l'art de gouverner?...

ÉGISTE.

Je l'ignore! oui, j'ignore tes infâmes artifices; ce ne sont pas les moyens dont se servoit Alcide; j'en ferai bientôt l'épreuve.

POLIDORE.

Arrêtez. Pourquoi l'aigrir? Vous le voyez,

ses satellites sont en trop grand nombre. Tout ici est muet de terreur...

POLIFONTE.

Votre silence, Messéniens, montre que vous êtes surpris de ma trop grande douceur. Vous êtes convaincus de la vérité de mes discours, je le vois, et je vous semble imprudent de me confier à eux, à eux dont les sentimens vous sont connus. Il est vrai; mais à tout prix, je veux purifier ma victoire. — Mérope, tout dépend de vous désormais. Vous m'avez donné votre consentement, voulez-vous à présent le retirer?

MÉROPE.

Ce silence horrible et universel m'annonce trop ce que je dois faire. — Je dois donc sauver mon fils par ma mort; oui, je le dois. O cendre de Cresfonte qui te plains de n'être pas vengée, pardonne-moi cet outrage involontaire! C'est toi qui m'as rendue mère, et c'est pour ton fils que je marche à cet hymen de mort. C'est toi, mon fils! qui m'y forces..... Mais si tu vis, je serai trop récompensée... Il sera cependant vrai que, par la force..... O vous, Messéniens! autrefois si dévoués à mon époux, pouvez-vous nous voir dans cet horrible état?

POLIFONTE.

Allons...

MÉROPE.

Ah! ne vous irritez pas. Je vais finir en peu de mots.— Ecoute donc, mon fils, mes derniers conseils. Plie désormais ton front superbe sous le joug du vainqueur; je ne peux t'enseigner autre chose que de servir. Habitue-toi désormais à prévenir ses volontés, à les exécuter en silence, à lui être soumis autant que tu le pourras; garde-toi de te souvenir jamais de ton père: avec cette conduite, tu parviendras peut-être à adoucir son cœur. Ta mère descendra bientôt dans la tombe; conserve du moins dans ton cœur ses cruelles et dernières paroles.

ÉGISTE.

Malheureuse mère!... Mais veux je de la vie à ce prix? Ah! ce n'est pas vivre que de servir. Vivez, ô ma mère! et laissez-moi périr au moins digne de mes aïeux.

POLIFONTE.

Je suis enfin irrité, Mérope, de ce retard. Je vous rends en même-tems l'empire, la paix et votre fils. Pourquoi ces pleurs? Espérez-vous faire révolter mes sujets contre moi? Je

vis en sûreté au milieu d'eux; et ils voient bien que je ne puis rien faire de plus pour vous. — Allons. Le couteau sacré est déjà suspendu sur la poitrine de la victime. Voilà ma main, Mérope. Je n'attends plus que la vôtre pour ordonner qu'on commence le sacrifice.

MÉROPE.

Que fais-je, malheureuse! ô jour! ô terrible moment! voilà ma main... Mais, ô ciel! Cresfonte sanglant, irrité, menaçant, se met entre nous. Où fuir?..., où suis-je? Ayez pitié de moi, Messéniens...

ÉGISTE.

O rage! et je souffrirai...

POLIDORE.

Arrêtez. Le tyran a les yeux sur vous.

POLIFONTE.

Plus de retard. Mérope, je vous offre encore une fois ma main. La voilà.

MÉROPE.

O ciel! la mienne...

ÉGISTE. (Il prend le couteau sacré.)

Meurs. Voilà la main qui t'est due.

POLIDORE.

O courage !

MÉROPE.

Que vois-je ?

ÉGISTE. (Il frappe une seconde fois.)

Meurs.

POLIFONTE.

O trahison ! Soldats, je meurs.

SOLDATS (montrant Egiste.)

Il est un traître. Qu'il meure.

PEUPLE.

Non. Qu'il soit sauvé. C'est notre roi.

MÉROPE.

C'est mon fils, je vous le jure. C'est votre roi.

ÉGISTE.

Je vais bien en donner une autre preuve. Ma seule épée va dissiper cet amas de lances et de glaives.

MÉROPE.

Messéniens ! ah défendez-le.

POLIDORE.

Je respire. Ces traîtres sont déjà en fuite...

MÉROPE.

Oh mon fils ! reviens. Malheureuse !

POLIDORE.

Je le suis au milieu du carnage. Ah ! si mon bras avoit la vigueur de la jeunesse ! Mais je mourrai pour lui. — Ah ! mon fils, écoutez-moi. Revenez. Ne vous exposez pas. Laissez-moi mourir pour vous.

ÉGISTE.

Nous sommes vainqueurs. Rassurez-vous, ma mère. Voyez ces lâches dans une déroute entière. Adraste est tué; une foule de citoyens se précipite dans ce palais...

MÉROPE.

Messéniens, il est mon fils; il est Cresfonte : ne le reconnoissez-vous pas à son visage, à sa voix, à ses regards, à ses exploits inouis, et sur-tout à mon amour ?

POLIDORE.

Croyez-en aussi mes sermens. Messéniens, je vous en conjure par mes cheveux blancs, par ma probité qui vous est connue, par la mémoire du grand Cresfonte qui fut plutôt votre père que votre roi, ajoutez foi à mes paroles. Je l'ai sauvé moi-même, je l'ai élevé...

ÉGISTE.

Messéniens, vous voyez couché par terre

le corps sanglant de Polifonte. Je l'ai immolé. Moi seul j'ai accompli la vengeance qui étoit due à mon père, à mes frères, à ma mère, à moi, et à vous-mêmes... Si je vous parois coupable, je me rends à vous seuls. — Voyez, je dépose devant vous le fer qui a puni tant de crimes : sans armes, je me mets dans vos mains. Si c'est injustement que j'ai versé ce sang, répandez le mien.

PEUPLE.

Qu'il est grand ! il ressemble en tout à son père...

MÉROPE.

Cresfonte revit en lui.

PEUPLE.

Douce espérance ! notre roi légitime...

POLIDORE.

Est digne de la royauté. Le premier, prosterné à ses pieds, je lui rends hommage ! Imitez-moi tous.

PEUPLE.

O roi ! nous vous jurons tous une fidélité éternelle. Vous serez aussi juste que brave ; votre attendrissement nous en assure.

ÉGISTE.

Je jure d'être l'un et l'autre. Si je ne l'étois pas, que je meurs comme Polifonte.

POLIDORE.

Ah ! je voudrois mourir aujourd'hui. Je ne pourrai jamais mourir plus heureux.

MÉROPE.

Viens dans mes bras, ô mon fils !... Mais, ô ciel ! ma trop grande joie m'accable.

ÉGISTE.

O ma mère !... Ses transports l'ont presque fait expirer. Allons; conduisons-la dans un lieu plus tranquille. — Messéniens, je reviendrai dans un moment vous rendre compte de tout ce qui me regarde. — Vous, mon père, suivez-moi : je vous conjure de me regarder toujours plutôt comme votre fils, que comme votre roi.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE MÉROPE.

On sera peut-être curieux de connoître le jugement que porte l'auteur sur cette tragédie, et la manière dont il parle de Maffei et de Voltaire qui ont, avant lui, traité ce sujet avec beaucoup de succès. « L'au-
» teur, dit Alfieri, a dû nécessairement employer
» beaucoup plus d'art dans la conduite de cette tra-
» gédie, que dans celle de ses autres pièces. Il a tou-
» jours eu l'idée que s'il ne parvenoit pas à faire mieux
» que ses prédécesseurs, c'est-à-dire, à donner à cette
» tragédie plus de simplicité, de vraisemblance et de
» chaleur, il ne pourroit manquer d'être, à juste
» titre, accusé de témérité pour avoir entrepris une
» chose déjà faite. Mais je dois avouer aussi, pour
» rendre hommage à la vérité, que quand même il
» auroit rempli son but, il auroit acquis bien peu de
» gloire, parce qu'il a pu profiter des beautés de
» ceux qui l'ont précédé, et diminuer ou faire dispa-
» roître leurs défauts. Cette facilité augmenteroit sa
» honte, s'il n'avoit pas réussi. Quel que soit le ju-
» gement que l'on doive porter de cette tragédie,
» l'auteur desire qu'un critique éclairé veuille bien
» lui faire connoître, ainsi qu'au public, les défauts
» qui peuvent être reprochés à son ouvrage. Je suis
» sûr que l'auteur lui en saura beaucoup de gré, et
» lui en témoignera publiquement sa reconnoissance.
» Alors cette dernière Mérope, ainsi critiquée, de-
» viendra un monument de la témérité de son auteur.
» Comme censeur, j'y vois plusieurs défauts; mais

» je les laisserai relever par les autres, d'une ma-
» nière plus impartiale et plus utile. Je me crois
» obligé néanmoins d'en indiquer un qui malheu-
» reusement s'étend sur tout le poëme ; c'est que
» le talent de peindre l'amour maternel, première
» base de cette tragédie, n'est pas entièrement celui
» de l'auteur. »

Ces aveux prouvent qu'Alfieri reconnoît qu'il n'a pu soutenir la concurrence avec Voltaire. Sa seule prétention est d'avoir traité ce sujet avec plus de simplicité. Mais on doit observer que la suppression des personnages subalternes, prive l'auteur de tous les développemens, et qu'il lui devient impossible de peindre les nuances délicates d'un caractère ou d'une passion, quand le personnage exposé seulement aux grandes catastrophes, n'a que des monologues pour exprimer ses sentimens secrets, et ne peut, dans l'abandon de la confiance ou de l'amitié, les verser dans le sein d'un serviteur fidèle.

Une des erreurs d'Alfieri, est d'avoir toujours voulu mettre ses dénouemens en action ; se persuadant qu'un récit ne vaut pas un combat livré par quelques garçons de théâtre, il a exposé sur la scène l'action peinte dans le beau récit du cinquième acte de la *Mérope* de Voltaire. Je pense que si cette pièce étoit représentée en France, on porteroit sur le dénouement le même jugement que sur celui d'*Iphigénie*, autrefois mis en action par M. Luneau-de-Boisgermain.

FIN DU TOME PREMIER.

LIVRES NOUVEAUX *du fonds de Libraire de* N. GIGUET *et* MICHAUD, *rue des Bons-Enfans*, n°. 6, *au coin de la rue Baillif.*

ŒUVRES DRAMATIQUES DU COMTE ALFIERI, trad. de l'italien par C.-B. PETITOT. — Quatre vol. in-8. Prix : 15 fr.

Les amateurs de la bonne littérature desiroient depuis long-tems une traduction du premier poëte tragique qu'ait fourni l'Italie. Nous l'offrons ici, précédée d'un discours préliminaire sur la Tragédie, et accompagnée de réflexions sur chaque pièce, par le traducteur qui est lui-même auteur de plusieurs tragédies justement estimées.

Dix-neuf tragédies sont contenues dans ces quatre volumes. Les voici : MYRRHA, POLINICE, ANTIGONE, MÉROPE, AGAMEMNON, ORESTE, TIMOLÉON, AGIS, SAÜL, BRUTUS Ier., VIRGINIE, SOPHONISBE, BRUTUS II. MARIE STUART, OCTAVIE, PAZZI, D. GARZIA, ROSEMONDE, PHILIPPE II.

HISTOIRE DES CAMPAGNES DU MARÉCHAL DE SUWOROW, PRINCE ITALIKSKI, général-feld-maréchal au service de Russie, contenant la guerre de sept ans contre les Prussiens en 1759, la guerre de la confédération de Pologne, en 1769 ; les première et deuxième guerres contre les Turcs, en 1773 et 1787 ; la dernière guerre contre la Pologne, en 1794 ; et enfin la dernière campagne d'Italie contre les Français en 1799, jusqu'à la dissolution de la seconde coalition, et notamment la relation exacte des batailles de la Trébia et de Novi. — Edition in-8., 3 vol. ornés de trois portraits. Prix : 10 fr. La même, papier vélin, 24 fr. — Edition in-12., 3 vol. ornés de trois portraits. Prix : 6 fr.

Le troisième vol. renferme le tableau complet de la campagne des Russes en Italie, en l'année 1799. On y trouvera des anecdotes neuves et piquantes, sur le caractère et la vie de Suworow, et un apperçu puisé dans des sources authentiques sur les causes qui ont amené la dissolution de la seconde coalition formée contre la France. Ce volume, avec portrait, se vend séparément. — Edition in-8. Prix : 4 fr. — Edition in-12. Prix : 2 fr. 50 c.

MEMOIRES DE M. DE BOUILLÉ sur la Révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick. — Deux vol. *in*-12, ornés du portrait de l'Auteur. Prix : 4 fr.

Ces mémoires sont imprimés sur le manuscrit original, revu et corrigé par l'auteur peu de tems avant sa mort, et augmenté de notes et pièces essentielles qui ne se trouvent pas dans l'édition anglaise, publiée en 1799. C'est sur cette édition anglaise qu'on a fait une traduction connue en France depuis plusieurs années. La famille de l'Auteur qui nous a confié son précieux manuscrit, nous invite à prévenir le public que cette traduction est fautive, erronée, incomplette, et désavouée par M. de Bouillé.

LES TROIS AGES DES COLONIES, ou *de leur Etat passé, présent et à venir*, par M. de PRADT, membre de l'assemblée constituante. — Trois vol. in-8., beau papier. Prix : 10 fr.

Nous doutons que depuis *Anacharsis*, il ait paru un livre plus

intéressant que celui de M. *de Pradt*. Si le premier renferme toute la Grèce, le second embrasse toutes les colonies. Cherche-t-on la partie historique de nos établissemens outre mer? il est impossible d'en trouver un précis plus exact et plus détaillé. Veut-on s'instruire de la situation présente de ces brillantes, mais dangereuses possessions? on trouve le tableau complet des rapports actuels de toutes les colonies avec leurs métropoles; et plus les comptes sont clairs, plus les résultats sont décourageans. Car les colonies sont des filles ingrates, dont l'éducation a pourtant coûté cher à leurs mères. L'état passé et présent des colonies, malgré leur marche irrégulière, conduit l'auteur à prédire leur état futur, comme par les différentes sinuosités d'un chemin qu'on a parcouru, l'on peut néanmoins juger où il mène. — (Extrait du *journal de Paris*, du 22 frimaire an 10, par le conseiller d'état Roederer.)

PROJET DE CODE DU COMMERCE, présenté aux consuls de la république, le 13 frimaire an 10, par le ministre de l'intérieur, au nom de la commission nommée par le Gouvernement le 13 germinal an 9. — Edition in-8°. de 300 pages. pap. fin. Prix: 2 francs 50 cent. — Edition in-18 de 340 pages. Prix: 1 fr. 50 cent.

OBSERVATIONS SUR LE PROJET DE CODE CIVIL, par M. de Montlosier, membre de l'Assemblée Constituante. —Vol. *in*-12. Prix: 1 fr. 50 c.

CODE HYPOTHECAIRE, contenant la loi sur les hypotheques et celle sur les expropriations forcées, du 11 brumaire an 7, avec les commentaires, par T. Langlois, ancien jurisconsulte, suivi des discours et rapports faits au conseil. —Vol. *in*-12 de 300 pag. Prix: 2 fr.

PENSÉES ECCLÉSIASTIQUES *pour chaque jour de l'année, à l'usage de tous les fidèles;* recueillies par M. Carron, prêtre français. — Quatre gr. volumes *in*-12 d'environ 1600 pag. en *petit-romain* Didot, sur carré fin de Limoges. Prix: 9 fr.

Un ouvrage qui réunit la plus solide instruction à la piété la plus tendre et la plus éclairée, peut-il manquer de plaire dans les circonstances actuelles, où toutes les pensées, tous les sentimens, toutes les affections se portent d'elles-mêmes vers la régénération du sanctuaire? Tel est le caractère de l'ouvrage que nous annonçons. Les portraits, les tableaux, des traits d'histoire bien choisis, et sur-tout des exemples édifians, toujours plus persuasifs que les raisonnemens, y sont souvent employés. Tout y est simple, quoique fréquemment élevé; tout y inspire la douceur, et en même tems le courage et la fermeté. L'onction et les lumières, le zèle et la piété, la force et la charité y sont généralement répandus.

DU RETOUR A LA RELIGION, par Paul Didier, seconde édition, corrigée et augmentée. Prix: 1 fr. 25 cent.

RECUEIL DE POÉSIES FUGITIVES de M. l'abbé Delille, précédé d'une notice historique sur l'auteur. — Vol. in-12 de 280 pag., avec le portrait de l'auteur. Prix: 2 fr.

LA GASTRONOMIE, ou *l'Homme des Champs à table*, pour faire suite à l'*Homme des Champs*, par M. Delille; poëme didactique en quatre chants. — Vol. in-12. Prix: 1 fr. 25 cent.

HISTOIRE DES PROGRÈS ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE DE MYSORE, sous les règnes *d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb*; contenant l'histoire des guerres des souverains de Mysore avec les Anglais et les différentes puissances de l'Inde; une esquisse de la conquête de l'Egypte, considérée par rapport à l'Inde; les lettres de Bonaparte au chérif de la Mecque et à Tippoo-Saïb; les négociations de Tippoo avec le gouverneur de l'Ile-de-France, et sa correspondance avec le directoire; la relation du siège et de la prise de Seringapatam; le recueil des papiers trouvés dans le palais de Tippoo-Saïb; des détails curieux sur la vie et la mort du sultan de Mysore; un procès-verbal des séances des jacobins, tenues à Seringapatam; un examen des résultats de cette dernière guerre, la situation des principales puissances de l'Inde; le tableau de la religion, des mœurs, de la législation des Indous, et des relations commerciales et politiques de l'Europe avec l'Indostan, et de l'Indostan avec l'Europe. Par J. MICHAUD. — Deux Vol. in-8°. de près de 900 pages, enrichis du portrait de Tippoo-Saïb, de cartes enluminées, plans, etc.

Prix : Pap. carré de Limoges, br. 9 fr.
—— Pap. grand-raisin ordinaire, br. 12 fr.

HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE FRANCE, *pendant les cinq dernières années du règne de Louis XVI;* par A. F. BERTRAND DE MOLEVILLE, ancien ministre d'état.

Prix de la première partie, composée de 5 vol.
in-8. d'environ 400 pag., papier carré, broc.. 21 fr.
—— papier grand-raisin ordinaire, broch. 30
—— papier vélin grand-raisin (belle impression)
cartonnés à la Bradel. 60

Cet ouvrage a été imprimé sur le manuscrit de l'Auteur, et il est divisé en deux parties; la première comprenant les années 1788, 1789, 1790 et 1791, jusqu'à la fin de l'assemblée constituante; la seconde comprendra les années 1792 et 1793, jusqu'à la mort de Louis XVI, inclusivement.

ÉLISE DUMENIL, par Marie Comarrieu de Montalembert; roman original en 6 vol. in-12, avec fig. grav. par Bovinet. — Prix : 9 fr.

LE CHEVALIER ROBERT, ou *Histoire de Robert, surnommé le Brave,* dernier ouvrage posthume de LOUIS-ELISABETH DELAVERGNE, comte de TRESSAN, lieutenant-général des armées du roi, l'un des quarante de l'Académie française, etc. dédié, avec permission, à l'empereur de toutes les Russies. — SECONDE ÉDITION, revue, corrigée, augmentée de plusieurs morceaux inédits du même auteur et d'un discours adressé au comte de Tressan, par l'abbé Delille, et ornée d'une gravure, avec une romance mise en musique par M. Aubert, professeur de musique au Conservatoire. — Vol. in-8., *fesant le treizième des œuvres de cet auteur.* Prix : 3 fr.

GÉRALDINA, nouvelle tirée d'une histoire récente; traduit de l'anglais, par Carlos D. Zeilh. — Trois volumes *in*-12, fig. Prix : 5 fr.

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE, PHARMACEUTIQUE, ou description des matières simples que produisent les trois règnes de la nature, et qui sont d'usage en pharmacie, en chimie et dans les différens arts qui en dérivent, notamment dans ceux du teinturier et du fabricant de couleur, etc., généralement comprises sous l'acception de *matière médicale*, présentées d'abord par règnes, ensuite par genres, et enfin par espèces, avec les noms de chacune, leur origine, leurs choix, leurs préparations, leurs principaux usages, leurs propriétés physiques et médicinales, et considérées par leur rapport à la doctrine pneumatochimique. Par SIMON MORELOT, ancien professeur de pharmacie chimique, professeur d'histoire naturelle à l'École gratuite de pharmacie, membre de la Société de médecine, etc. etc. — *Deux vol. in-8. de près de 900 pag., avec sept tableaux.* Prix : 9 fr.

L'éloge que les rapporteurs de la société de Médecine ont fait de cet ouvrage, et la manière flatteuse dont en ont parlé la plupart des journaux, sont un sûr garant du succès qu'il doit obtenir. Voici ce qu'en a dit le *Mercure de France* dans son septième numéro du premier vendémiaire.

« Il n'avoit point encore paru d'ouvrage élémentaire dans ce genre. Celui-ci est sur-tout remarquable par une méthode sage et par une grande clarté. Si l'utilité d'un livre doit lui assurer les suffrages du public, nous ne doutons pas que l'ouvrage du professeur Morelot ne soit accueilli; il est nécessaire à tous ceux qui étudient la pharmacie, la chymie et l'histoire naturelle; il peut suffire aux personnes qui, retirées à la campagne, veulent se donner en peu de tems une teinture parfaite de cette science utile. »

Ouvrages sous presse.

LE MALHEUR ET LA PITIÉ, poëme en quatre chants, par M. l'abbé DELILLE. — Les autres poëmes du même Auteur, l'*Imagination*, en huit chants, la traduction du *Paradis perdu*, de Milton, les *Trois Règnes de la Nature*, en huit chants, la traduction de l'*Enéide*, etc. seront successivement publiés dans tous les formats, sur divers papiers, et avec figures par les premiers artistes de Paris.

HISTOIRE DE LA REVOLUTION DE FRANCE, par M. BERTRAND DE MOLEVILLE, *seconde partie*, comprenant les années 1792 et 1793, jusqu'à la mort de Louis XVI inclusivement. — Cinq vol. in-8°.

LETTRES DE LAVATER sur sa déportation, contenant diverses particularités sur la révolution de la Suisse, sur la conduite des troupes françaises dans ce pays, etc. traduites par un ami de l'auteur. — Deux vol. in-12.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE LA VENDÉE, divisée en deux parties, enrichies de cartes et portraits. On publiera d'abord la première partie, comprenant les événemens de la rive gauche de la Loire.

Nota. Pour recevoir, *franco* par la poste, on doit ajouter 40 cent. par vol. *in*-18; — 75 c. par vol. *in*-12; — 1 fr. 25 c. par vol. *in*-8., — et 2 fr. par vol. *in*-4.

VA 1 1555620